LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

LA REVUE

LITTÉRATURE HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

1er JANVIER 1949

LA DÉFENSE DE L'EUROPE OCCIDENTALE	GÉNÉRAL SERRIGNY . . .	3
LES PLAISIRS DU VOYAGE. — *Deuxième partie*	PIERRE BENOIT . . . . . *de l'Académie française*	19
VINGT-HUIT ANS A LA COMÉDIE-FRANÇAISE — *JOURNAL — III.*	JULES CLARETIE	54
AFRIQUE NOIRE. — I	MAURICE GENEVOIX . . . *de l'Académie française*	77
LA PRÉVISION	PROFESSEUR CHARLES RICHET *de l'Académie de Médecine*	92
LE CONFLIT CHINOIS	HENRI BRENIER	106
JOSÉPHINE ET LE CAPITAINE CHARLES *(Documents inédits)* . . .	LOUIS HASTIER.	120
LA GÉOGRAPHIE FRANÇAISE D'AUJOURD'HUI	CLAUDE DELMAS	149
LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — T. S. ELIOT, PRIX NOBEL	MARCEL BRION	161
REVUE DRAMATIQUE. — *RENAUD ET ARMIDE — JOYEUX CHAGRINS*	R. BOURGET-PAILLERON	173

A TRAVERS LA PRESSE. — MENUS-PROPOS. — LES LIVRES.

LE NUMÉRO — 192 PAGES — 130 francs

15, rue de l'Université · PARIS

LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES
DES DEUX MONDES
Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France métropolitaine et Union française, six mois... **1.500 fr.**
Étranger, six mois (12 numéros)............ **2.300** fr. français.
Étranger, un an (24 numéros)............... **4.500** fr. français.

On s'abonne aux bureaux de **La Revue**, chez les libraires, ainsi que par correspondance adressée 15, rue de l'Université, Paris (7e).

Dans ce dernier cas, prière d'envoyer le montant de l'abonnement par mandat, par chèque postal Paris 5888-40, ou par chèque bancaire au nom de **LA REVUE**.

Pour tout changement d adresse, prière d'envoyer la somme de 12 francs en timbres-poste, ainsi qu'une ancienne étiquette. Pour toute demande de renseignements, prière de joindre un timbre pour la réponse.

Très prochainement **La Revue** publiera : **LA PILE ATOMIQUE**
par le **duc de Broglie**, *de l'Académie française.*

Elle commencera également la publication du
PORTEFEUILLE TALLEYRAND-FOUCHÉ
présenté par Fleuriot de Langle,

comprenant de nombreuses lettres inédites de Bonaparte, Premier Consul, et de l'Empereur Napoléon Ier ; du prince de Bénévent, de Champagny, duc de Cadore ; de Maret, duc de Bassano, etc...

Dans cette incomparable suite de documents historiques figureront le texte et le fac-similé du premier projet du traité de Presbourg, écrit par Napoléon « deux heures avant la bataille d'Austerlitz ».

LA DÉFENSE DE L'EUROPE OCCIDENTALE

Le monde aspire à la paix. Tous les hommes de bonne volonté applaudissent aux efforts de l'O. N. U. pour l'organiser. Espérons qu'ils seront, sans trop tarder, couronnés de succès. En attendant, rappelons-nous que la Providence ne protège que les prévoyants. Pensons donc à la guerre, même si nous n'y croyons pas et laissons trotter notre imagination.

J'ai bien connu Jules Verne et peu d'esprits au cours de ma longue vie m'ont plus vivement impressionné. Dans les années 1892-1894, je tenais garnison à Amiens. Le soir, la jeunesse dorée de la cité picarde, à laquelle nous appartenions naturellement mes camarades et moi, se retrouvait au théâtre. Ce n'était pas alors une sinécure que le métier de directeur d'une grande scène de province ! Le malheureux ne devait-il pas trois fois par semaine donner devant un public, qui n'était pas toujours commode, un spectacle composé au minimum d'une comédie et d'un opéra ! Le dimanche, celui-ci se corsait d'un drame; il commençait alors à cinq heures du soir pour se terminer à une heure du matin. Invariablement en entrant dans la salle, nous apercevions, dans sa loge de balcon situé à gauche de la scène, Jules Verne encadré de ses deux filles. Il était arrivé dès le lever du rideau et ne devait partir qu'au dernier coup d'archet ! Longtemps sa présence insolite en ce lieu demeura une énigme pour moi. J'en eus la clef un soir où il me révéla qu'il venait y chercher l'atmosphère voulue pour ses rêveries. L'homme était extrêmement simple et fort affable. « C'est ici, me dit-il, que j'ai trouvé la trame de beaucoup de mes romans. » Avec le temps, il me révéla son mode de travail : « Je cherche d'abord un sujet ; je lis les ouvrages de géographie qui s'y rappor-

tent. Je demande ensuite aux hommes compétents les données scientifiques qui me manquent ; celui-ci m'a fourni les calculs de la *Terre à la Lune*, celui-là ceux du *Nautilus*. Je laisse enfin libre cours à mon esprit et je suis ici pour cela. »

Sans avoir la prétention d'imiter Jules Verne sur un sujet aussi aride que celui dont nous voulons nous occuper aujourd'hui, nous essaierons cependant de nous en inspirer. Nous partirons de bases précises, nous en tirerons les conclusions techniques qui en découlent, puis nous nous permettrons quelques anticipations.

LA SITUATION ACTUELLE

Entre les deux guerres, l'état-major de la Défense nationale s'est toujours heurté à la difficulté de faire accepter par les Cabinets qui se succédaient au pouvoir une hypothèse de conflit capable de lui permettre de bâtir son plan d'opération. Entre 1924 et 1929, nous avons présenté à différentes reprises des projets fondés sur l'éventualité d'une agression allemande. Régulièrement ils étaient repoussés et le Président nous mettait en demeure d'établir des propositions couvrant toutes les éventualités possibles aussi bien du côté des Anglo-Saxons que de celui du Reich. Au fond de son cœur le vieux Lorrain Raymond Poincaré partageait le sentiment des autorités militaires en la matière, mais il craignait, en asseyant la défense de la France sur des bases écrites trop précises, de gêner le jeu de la Société des Nations.

On ne prépare pas la défense « omnibus » d'un pays. Une pareille méthode aboutit fatalement à une faiblesse congénitale dans les secteurs intéressants et à un gaspillage inouï d'argent. Heureusement pour eux, mes successeurs ne rencontrent pas aujourd'hui les mêmes obstacles. Le masque est levé. Les gouvernements de l'Europe Occidentale savent bien dans quelles intentions ils se sont réunis ; ils l'ont claironné à tous les carrefours du monde. Ils sont fixés sur l'adversaire contre lequel ils entendent se défendre. Ils connaissent ses satellites et leurs propres alliés. La tâche du Conseil militaire s'en trouve grandement facilitée. Un point d'interrogation se pose seulement en ce qui concerne un petit nombre de nations, qui, sans être susceptibles de prendre parti pour les Soviets, peuvent être tentées au début d'un conflit d'adopter l'attitude de la neutralité armée. La Turquie,

l'Iran, les pays Scandinaves, constituent les principaux éléments de cette incertitude.

Cela posé, comment les alliés bâtiront-ils un système de sécurité cohérent ? Un peu de compréhension réciproque y suffira. En général, les grands États ont une tendance, assez naturelle d'ailleurs, à se méfier les uns des autres. Aussi cherchent-ils toujours à posséder en propre la gamme complète des armements nécessaires à leur défense, depuis le cuirassé jusqu'au dragueur, depuis le bombardier géant, jusqu'au minuscule engin de reconnaissance, depuis le char éléphant jusqu'au parabellum. Si l'Europe Occidentale avait à combattre demain aux antipodes, peut-être de telles prétentions seraient-elles encore recevables. Mais il s'agit en l'occurrence de bien autre chose. L'agression, si elle se déclenche, sera foudroyante. Avant que les divisions de renfort américaines aient pu débarquer, même si elles avaient été mobilisées rapidement, l'ennemi aurait pu faire de dangereux progrès. L'arrivée de l'infanterie et des chars anglais ne se ferait probablement pas elle-même en temps utile. En revanche, les avions de bombardement et de chasse des Anglo-Saxons, leurs porte-avions, leurs sous-marins sont toujours prêts à entrer en action. Notre édifice de défense occidentale doit donc prendre pour base l'intervention instantanée à l'heure du danger de toutes les forces disponibles quelle qu'en soit la nature. Chacun courra au feu avec les moyens du bord et se substituera au voisin chaque fois qu'il le pourra.

Étudié sous cet angle, le plan commun d'armement permettrait de réaliser de substantielles économies. Les États-Unis par exemple possèdent une flotte aérienne de bombardement sans égale; en pressant un bouton, ils sont en mesure de couvrir de leurs projectiles tous les points névralgiques de l'U. R. S. S.; l'Europe Occidentale n'a donc pas à s'en préoccuper. L'Angleterre est dotée d'une marine dont la supériorité sur celle de Staline est indiscutable. Utiliserons-nous des dollars pour accroître notre tonnage ? Évidemment non: l'opération serait désastreuse pour la collectivité. La France, la Belgique, la Hollande, l'Italie déchargées de ces soucis pourront et devront consacrer la totalité des crédits américains à la reconstitution de leur matériel de guerre terrestre.

Un partage aussi poussé des efforts constituera pour tous, fournisseurs ou clients, un avantage sérieux, mais, qu'on ne s'y trompe pas, les forces terrestres de l'Europe Occidentale, quelque degré de puissance qu'elles atteignent, ne suffiront jamais

à elles seules, pour assurer la couverture de la civilisation. L'ennemi qui menace de déferler sur elle est autrement armé que tous ses adversaires du passé. En voici la preuve.

La Russie est un pays très riche en hommes. Elle comptait en 1946, 193 millions d'habitants dont cent millions nés depuis la révolution, âgés par conséquent de moins de trente ans. Mr Forrestal, secrétaire de la Défense américaine, déposant récemment devant la Commission des Forces armées du Sénat, estimait l'armée soviétique sous les drapeaux à cent divisions. Ses effectifs du temps de paix s'élèveraient à cinq millions d'hommes environ (4.100.000 pour l'armée de terre, 600.000 pour celle de l'Air, 300.000 pour la Marine). De pareils chiffres mettent en lumière le déséquilibre actuel de l'univers puisque dans l'autre camp nous constatons d'abord que les 845.000 hommes de l'Angleterre sont dispersés dans le monde entier (1) et qu'une seule de ses divisions occupe la Ruhr, ensuite que les États-Unis disposent seulement de 1.564.000 hommes dont 96.000 en Allemagne et en Autriche (2), qu'enfin, la France... N'en parlons pas par crainte de trop souffrir dans notre orgueil national.

Sans doute les Soviets ont eux aussi des obligations hors d'Europe Orientale : garde de frontières, police intérieure, organismes de mobilisation, etc... qui absorbent certainement les deux tiers de leurs effectifs. Il n'en demeure pas moins qu'actuellement avec leurs divisions disponibles, sans avoir besoin de se livrer à la moindre mobilisation préalable, ils seraient capables de nous occuper presque sans coup férir ; ils n'éprouveraient aucune résistance terrestre sérieuse. La défense n'existe que sur le plan atomique.

Ces cent divisions ne sont d'ailleurs que l'amorce d'une autre armée, celle du temps de guerre qui dépasse de beaucoup les rêveries les plus hallucinantes d'Hitler. Avec ses dix millions d'hommes mobilisés, l'État-Major soviétique compte former en effet cinq cents divisions, dont quatre-vingt à cent blindées et cent cinquante à deux cents motorisées. Certes la mise sur pied d'un tel ensemble exigerait plusieurs mois, mais, le rideau de fer étant baissé, il est probable que seules quelques vagues rumeurs parviendraient aux

(1) Dont 430.000 pour l'armée de terre, 270.000 pour celle de l'air et 145.000 pour la marine.

(2) Les nouvelles lois américaines portent à 669.000 hommes, les effectifs de l'armée de terre et à 1.700.000 les effectifs totaux ; le 30 novembre ils atteignaient 1.564.000.

oreilles de leurs adversaires éventuels. Il est à craindre par conséquent que ceux-ci hésitent assez longtemps avant de prendre les mesures de protection nécessaires.

Ces hordes ne déferleraient cependant pas sur l'Europe comme jadis celles de Gengis-Khan sans laisser un épais limon derrière elles. L'Empire russe est immense, c'est une vérité de la Palisse; il possède de nombreux points sensibles, c'en est une autre. Une forte proportion des troupes mobilisées devrait donc être consacrée à sa défense propre.

En Extrême-Orient d'abord, l'État-Major soviétique connaît bien, nous avons dit pourquoi (1), le grave danger qui le menace sous la forme d'un débarquement américain. Déjà au cours de la dernière guerre, il avait cru nécessaire de s'y couvrir sérieusement contre de problématiques attaques japonaises. Cette fois-ci on peut compter que quatre-vingts divisions au moins, dont une quinzaine de blindées, y seraient immobilisées. Groupées en un grand commandement autonome, ravitaillées par les usines sibériennes, elles n'auraient que des relations lointaines avec le reste des fronts. La couverture du Transsibérien et des combinats industriels de la Russie d'Asie, face à la Chine, au Turkestan, à l'Inde et à l'Afghanistan, absorberait probablement une vingtaine de divisions de deuxième ordre. Quelques commandos seraient cantonnés à toutes fins utiles sur les côtes de l'Océan Glacial Arctique. Enfin, du côté de la Perse, au lieu de rester, comme partout ailleurs en Asie, sur la défensive, les Russes pourraient être tentés de pousser une dizaine de divisions en Azerbaïdjan afin d'occuper ses puits de pétrole et d'atteindre si possible le Golfe Persique.

Toutefois la frontière la plus préoccupante pour eux se situerait, personne n'en doute, à la charnière des continents, au Caucase, d'abord parce que la moindre offensive un peu sérieuse des Turcs dans cette région priverait l'armée soviétique de carburant et la transformerait en un château de la Belle au Bois Dormant, ensuite et surtout parce que Moscou n'ignore pas l'effort accompli depuis dix ans par Ankara pour mettre son armée à hauteur des progrès modernes. Celle-ci, qui compte en temps de paix 480.000 hommes (dont 420.000 pour l'armée de terre), serait très rapidement portée à 750.000 hommes en cas de mobilisation. Elle formerait alors 52 divisions de divers types dont quatre blindées;

(1) Voyez *La Revue*, 15 avril 1948.

l'aide américaine actuellement en cours, lui permettrait de doubler ces effectifs (1). La sagesse commandera donc aux Russes d'immobiliser au moins 70 divisions dont 10 blindées dans ces régions dangereuses.

Au total, la défense asiatique de la Russie exigerait au minimum cent quatre-vingts divisions dont vingt-cinq blindées.

Passons à l'Europe. Ici un point particulier demande à être élucidé avant d'aborder l'ensemble du sujet : celui de l'appoint que ses satellites pourraient apporter à l'U. R. S. S. en cas de conflit. Mr. Forrestal l'estime à soixante-dix divisions. Théoriquement le chiffre est exact. La Pologne dispose en effet en temps de paix de 150.000 hommes qu'elle pourrait doubler par le rappel de ses réservistes ; elle mettrait ainsi sur pied treize divisions. La Bulgarie et la Roumanie disposeraient chacune d'une douzaine. La Yougoslavie en alignerait enfin une trentaine. Mais pratiquement que vaudraient ces unités ? Ne sont-elles pas simplement en puissance comme les nôtres ? Les Russes ont-ils même un intérêt quelconque à réarmer certaines d'entre elles ?

Les Polonais n'ont pas oublié que les armées soviétiques ont attendu l'extermination de leurs patriotes avant d'entrer à Varsovie. Les Hongrois, les Tchèques, les Roumains ont apprécié à leur juste valeur les putschs de Pesth, de Prague et de Bucarest ; les massacres qui les ont suivis, auraient même, dit-on, ouvert les yeux à bon nombre de citoyens, au début favorables au régime. En fournissant du matériel à ces masses, l'État-Major russe n'enfermerait-il pas le loup dans la bergerie ? Jadis, il est vrai, avec des cadres solides, un chef pouvait se croire maître de sa troupe, quelle qu'elle fût : le galop d'une charge emportait les hésitants comme les braves ; dans l'infanterie, quelques bons serre-files suffisaient à forcer l'obéissance. Il n'en est plus de même aujourd'hui, ni dans les forces blindées, ni dans les escadres aériennes. Chaque équipage jouit de son autonomie. Celui qui se révolte est capable de semer la panique dans l'ensemble. Sur le plan aéronautique surtout, l'indépendance est poussée au maximum.

L'U. R. S. S., qui ne mésestime certainement pas le danger, ne formera donc probablement chez ces feudataires fragiles, ni escadrilles, ni régiments blindés autonomes. Peut-être affublera-t-elle de cocardes nationales quelques unités soigneusement amalgamées,

(1) 1.500.000 hommes sont mobilisables.

mais ce sera l'exception. Elle hésitera même beaucoup à confier des armes aux simples fantassins par crainte de les voir émigrer, à un moment donné, vers le maquis.

D'ailleurs les deux millions d'hommes que pourraient fournir ces quatre pays, lui seront indispensables dans un autre domaine, celui du travail. Actuellement les Soviets reconnaissent publiquement qu'ils souffrent encore d'un déficit de deux millions d'ouvriers malgré les mesures énergiques prises dans tous les domaines depuis deux ans, pour y parer. En 1946, ils employaient cinq millions de prisonniers de guerre allemands et de nazis capturés dans leur zone d'occupation. La condamnation, au printemps de cette année-là, des chefs de l'armée intérieure polonaise n'avait pas eu seulement pour objet d'intimider le gouvernement en exil, mais encore et surtout de rendre les anciens membres du gouvernement clandestin sujets au travail forcé. Dans les pays baltes, en Roumanie, en Hongrie, le transfert des indésirables s'est opéré sur une grande échelle ; il en est de même en Tchécoslovaquie.

En temps de guerre la famine de main-d'œuvre s'accroîtrait. On devrait faire face non seulement aux exigences de l'armement mais encore à celles de la reconstruction. L'immensité des dégâts à prévoir, du fait de l'emploi de la bombe atomique par l'ennemi, entraînerait la mise sur pied et l'entretien dans l'ensemble du territoire d'une véritable armée de travailleurs spécialisés. Les contingents polonais, tchèques, roumains, hongrois, y prendraient place. S'il restait quelques hommes disponibles après ces affectations massives, peut-être l'État-Major russe les emploierait-il sur de lointains théâtres d'opérations. Ils constitueraient un médiocre appoint.

Du côté balkanique, le problème se présente sous des aspects différents. Sans doute la férule de Staline n'y est pas supportée partout sans réticence. L'attitude actuelle de la Yougoslavie à l'égard du Kominform en est la preuve. Mais là-bas Turcs, Grecs, Italiens font un peu figures d'ennemis héréditaires ; les populations autochtones ne répugneraient pas à les combattre. Elles ont moins souffert d'ailleurs que d'autres de l'hégémonie russe. La botte de Tito en particulier est bien une botte slave, mais c'est une botte nationale. Staline peut donc compter sur la fidélité de ses deux satellites et les intégrer avec confiance dans ses plans militaires.

Mais quelle est leur valeur militaire actuelle ? Ne confondons pas une fois de plus projets sur le papier et réalisation. Nos amis

Bulgares et Serbes (ce sont toujours nos amis malgré leur association avec le bolchevisme), sont sortis, comme tous les pays de l'Europe, exsangues de la guerre. Ils n'ont pas eu la chance, comme nous, de posséder une Afrique du Nord pour y former quelques bonnes unités. Ni les armes parachutées par les Anglo-Saxons, ni celles qu'ils ont récupérées sur le vaincu ne sont en nombre suffisant pour influencer sérieusement leur réarmement. Ou bien l'U. R. S. S. leur fournira le matériel qui leur est nécessaire pour se battre et ses réserves personnelles en seront réduites d'autant ; ou bien elle devra se substituer à eux. Elle ne saurait échapper à ce dilemme. Elle se résoudra probablement, au début tout au moins, à cette dernière solution. Cinquante de ses divisions, dont une dizaine de blindées, seraient donc affectées aux Balkans.

Au nord, la Russie prendra quelques précautions face aux États scandinaves. Elle couvrira les côtes de Mourmansk et d'Arkangel contre un débarquement aéro-naval toujours possible. Elle occupera solidement les ports de la Baltique ainsi que la Finlande qui n'est pas une « alliée » de tout repos. Une quarantaine de divisions seraient éparpillées pour faire face à ces multiples obligations. Enfin la police intérieure de l'Union, la protection des terrains d'aviation, la garde de certains groupements industriels immobiliseraient sans doute une centaine de divisions, qui serviraient en même temps de volant et de réserves pour l'ensemble des fronts.

En fin de compte, sa mobilisation terminée, le haut commandement soviétique disposerait au bénéfice de son offensive sur l'Europe Occidentale de cent quarante divisions dont cinquante blindées. C'est là un minimum.

Où se situerait notre front défensif ?

L'U. R. S. S. a constitué, comme nous l'avons vu précédemment, toute une série d'États feudataires qui lui sont soumis sans aucune restriction ni militaire, ni politique. Actuellement, en Pologne par exemple, 93,7 % de l'État-Major est entre les mains des Russes, des « popes » comme on les appelle là-bas. Au ministère de la Guerre, on compte 49 % d'officiers soviétiques, revêtus d'ailleurs d'uniformes polonais ; le Deuxième bureau est particulièrement favorisé (98 %). La quasi-totalité des grands commandements leur est dévolue. Une chape de plomb s'est ainsi abattue sur l'armée. La situation sera demain la même

en Roumanie, en Hongrie et en Tchécoslovaquie si elle ne l'est déjà. Les gouvernements de ces quatre pays n'opposeraient donc aucune résistance à la concentration des armées russes sur leurs territoires, le jour où le maréchal Staline aurait décidé de les utiliser. Comme, d'autre part, le Brandebourg, la Saxe et la Thuringe sont déjà solidement occupés par lui, on peut affirmer, sans crainte d'être démenti par les faits, qu'aujourd'hui *la frontière militaire de l'Europe Occidentale passe par l'Elbe, les monts de Bohême et les limites autrichiennes de notre occupation.*

Les places d'armes de l'ennemi ayant été ainsi poussées de l'avant, allons-nous une fois de plus installer notre défense sur le Rhin ? A en croire les stratèges américains, ce serait la solution idéale. Que, regardant du haut du Sirius ou d'un belvédère de Washington, un chef militaire puisse envisager sans frémir l'abandon du « matelas austrasien » jusqu'aux abords de la Forêt Noire, on peut le concevoir : à cette échelle, le terrain ne compte guère. Mais il est inouï de penser que des généraux européens osent se ranger à d'aussi dangereuses conceptions. Comment ! Parce que pendant des siècles, le Rhin a servi à nos ancêtres de barrière naturelle aux invasions germaniques, nous devrions, encore une fois, l'utiliser contre des troupes se concentrant à cinq cents kilomètres plus loin ! Nous accepterions de gaieté de cœur que l'Allemagne occidentale serve de terrain de manœuvre et de réservoir en hommes, en denrées, en matériel de toute nature à l'envahisseur ! Nous tolérerions que la Ruhr, considérée comme l'arsenal capital de notre défense, se trouve placée sur la ligne des avant-postes ! Le simple bon sens nous commande d'imiter les Russes. Ils choisissent comme zone de concentration les territoires de leurs satellites, Prusse comprise ; opérons donc la nôtre sur le sol allemand et autrichien que nous contrôlons. Les Russes possèdent évidemment une tête de pont assez gênante dans la zone Magdebourg, Erfurt, Leipzig, mais nous disposons d'un avantage analogue sur la rive droite de l'Elbe (Lubeck-Kiel). Aux stratèges de tenir compte dans leurs plans de ces facteurs opposés. Militairement rien n'est plus facile, mais politiquement quelques précautions s'imposent. Nous n'avons pas employé dans notre zone d'occupation les méthodes autoritaires en honneur de l'autre côté du rideau de fer ; nous ne les emploierons jamais. Nous laissons libre l'opinion publique allemande, aussi sommes-nous en droit de craindre ses réactions. Or, ne considérera-t-elle pas à

la longue la présence permanente de nos armées comme une brimade ? Ne réagira-t-elle pas violemment en se jetant dans les bras communistes ? Comprendra-t-elle qu'elle pourrait bien devenir demain le champ de bataille de l'Europe si elle n'était protégée par nous et peut-être par elle-même ?

Le monde politique international commence seulement à sentir combien s'avère néfaste la disparition totale de l'Allemagne. La paix du continent a toujours été fondée sur l'équilibre des forces. La sortie de jeu actuelle du Reich est aussi nuisible que son développement intempestif à l'époque nazi. Les chancelleries auraient sans doute déjà porté remède à cette situation en créant sinon un empire à prédominance prussienne, du moins une confédération qui, avant la venue des grands aventuriers, Bismarck et Hitler, était son mode normal d'existence, si le maréchal Staline n'avait voulu tirer à lui tous les bénéfices de l'opération. Au fur et à mesure que les relations se tendent entre U. S. A. et U. R. S. S. cette perspective s'éloigne. L'Allemagne occidentale, l'Austrasie doit donc devenir, pour un certain temps du moins, une réalité politique, économique et même militaire.

Les Français victimes du militarisme hitlérien ont certes le droit d'envisager avec une répugnance compréhensible le réarmement même partiel du vaincu. Trois ans tout juste nous séparent de sa chute ! La désillusion est dure à supporter, mais le réalisme s'impose dans les graves conjonctures que nous traversons. Nous sommes contraints d'établir aujourd'hui une barrière contre le bolchevisme. Cette barrière se situe sur l'Elbe. Il est donc juste que les populations allemandes de l'ouest, aussi intéressées que nous à sa solidité, soient engagées à sa garde. On objectera peut-être que quantité de Prussiens fuyant la domination soviétique se sont infiltrés depuis 1945 dans cette zone. Mais ceux-là mêmes, qui sont des guerriers de premier ordre, ne seraient-ils pas plus enclins que d'autres à combattre l'envahisseur pour recouvrer leurs biens ancestraux ? Il ne s'agirait en tout cas que d'un réarmement restreint. On ne formerait au début que de simples unités d'infanterie dotées seulement du matériel nécessaire à leur action propre. Les engins blindés leur seraient refusés jusqu'au moment où elles auraient prouvé leur loyalisme. La Ruhr resterait étroitement contrôlée et occupée. Grâce à de telles mesures de détente qui seraient plus sensibles aux Allemands qu'à tout autre peuple, le climat politique pourrait s'améliorer et nos armées,

pénétrant sur leur sol pour combattre à leurs propres frontières, ne feraient plus figure d'envahisseurs, mais bien d'alliés.

Nous avons maintenant en main toutes les pièces du procès : possibilité d'une attaque foudroyante des armées russes ; effectifs approximatifs, 150 divisions, dont un tiers blindé ; bases de départ : Allemagne orientale, Pologne, Tchécoslovaquie, Autriche occupée, Yougoslavie. Il n'est pas besoin d'être stratège pour en tirer les conclusions :

Le but à atteindre est tout indiqué : mettre les alliés en mesure de recevoir l'attaque, de la briser et de reconduire ses débris jusqu'aux frontières occidentales de la Russie (1). Les moyens nécessaires sont faciles à chiffrer ; ils doivent présenter une force égale à celle de l'adversaire éventuel dont les deux tiers au moins à pied d'œuvre et le troisième en mesure de débarquer au premier signal d'alarme.

Dans ces conditions les nations occidentales devraient être en mesure de mobiliser les effectifs suivants :

France	50	divisions,	dont	15	blindées,
Belgique	6	—	—	2	—
Hollande	4	—	—	1	—
Angleterre	25	—	—	12	—
Italie	20	—	—	5	—

auxquelles s'ajouteraient naturellement les effectifs alliés stationnés en Allemagne.

Quatre des intéressés, France, Belgique, Hollande et Italie, sont incapables aujourd'hui de fabriquer rapidement les matériels fort divers que recouvrent de pareilles têtes de chapitre. Ils sont incapables également de les acheter au dehors. Dans l'intérêt de la paix (car la paix, ne nous lassons pas de le répéter, n'est qu'un équilibre de forces) l'O. N. U. doit s'entremettre pour les leur fournir. La France, si nos renseignements sont exacts, aurait déjà, dans le passé, sollicité des États-Unis quelques livraisons. Washington ne s'y serait pas prêté. On conçoit d'ailleurs assez bien son attitude à une époque où le communisme paraissait sur le point d'établir sa dictature sur nos usines, mais beaucoup de choses ont changé en France et chez ses voisins, depuis quelque temps. Les esprits semblent définitivement rassénérés, la

(1) Le reste de l'opération appartiendrait aux Américains venant par la Mer Noire. On n'envahit pas la Russie par l'Ouest. Voir *La Revue* du 15 avril 1948.

reprise économique se manifeste, l'assainissement financier est à l'ordre du jour. Toutes les conditions sont réunies en Europe Occidentale pour une brillante renaissance. Seule la sécurité extérieure lui manque, seule l'O. N. U. peut l'assurer par l'intermédiaire des États-Unis. Puisse le général Marshall compléter rapidement sa magnifique œuvre d'assainissement économique par la réalisation d'un deuxième plan d'aide à l'Europe, plan de sécurité militaire cette fois.

L'AVENIR

Si les principes de l'art de la guerre sont immortels, ses procédés se modifient parallèlement au développement des connaissances humaines. Pendant longtemps leur évolution fut assez lente. Du char égyptien à la légion romaine, du chevalier bardé de fer au fantassin armé du fusil et du pistolet, des centaines d'années se sont écoulées. Avec le XIXe siècle la courbe des inventions s'est soudainement tendue ; elle a provoqué dans l'armement des effondrements et des naissances imprévus. La cavalerie, si brillante à Reischoffen, avait perdu, dès septembre 1914, tout intérêt militaire. L'artillerie, à l'exception de celle des divisions blindées, voyait chaque jour son importance se réduire au cours des années 1940-1944. L'avion de bombardement, qui s'est substitué à elle dans la plupart de ses missions, cèdera probablement, lui aussi, le pas avant peu aux V1 et V2 et autres engins robots lancés d'un cabinet de travail par la simple pression d'un bouton. Revenons donc à Jules Verne !

La bombe atomique, qui est déjà vieille de quatre ans, pourrait bien être appelée de prime abord à jouer dans un avenir prochain des rôles auxquels elle ne semblait pas destinée. On commence en effet à connaître ses effets pratiques : elle brûle, mais ne bouleverse pas. A Hiroshima, au dire d'un témoin oculaire, les monuments en pierre, les maisons en béton sont restés intacts. En revanche l'intérieur était volatilisé. Les usines qu'atteindront demain les bombes américaines demeureront donc debout, mais vidées et leur rééquipement exigera d'autant plus de temps que l'imprégnation nocive du sol ne permettra pas l'installation des équipes de reconstruction sans de longs délais.

Ces qualités éminentes du nouvel engin vont certainement inciter les spécialistes à multiplier son emploi. De l'arrière il

pourrait bien émigrer vers le front et même atteindre le champ de bataille. Sous l'empire de sa menace, le commandement d'en face se verrait obligé de disperser ses réserves dans une proportion jusqu'ici inconnue. Staline serait demain dans l'impossibilité d'imiter Hitler conservant ses meilleures divisions et la totalité de ses forces blindées massées pendant de longs mois face à la trouée de Sedan (1). L'objectif serait trop tentant pour ses adversaires et le péril trop grand pour lui ! Afin d'y échapper et de conserver en même temps une certaine densité à ses troupes, il est probable qu'il essayera de les concentrer à l'intérieur des villes polonaises ou tchèques, avec l'espoir que les Américains hésiteront à les y poursuivre. Ceux-ci se trouveront de ce fait placés en face d'un véritable cas de conscience. Une fois de plus l'intérêt des opérations seul dictera la conduite à tenir.

Le front occidental étant purement défensif pour nous (2), il n'est pas exclu de voir également avec le temps la bombe atomique utilisée pour créer une zone de mort sur la rive droite de l'Elbe. Vauban serait sans doute assez étonné d'apprendre que ses successeurs pensent à remplacer la pierre par le poison dans la fortification. Malgré tout, ce mur Maginot d'un nouveau genre serait probablement plus efficace que l'autre. Une centaine de bombes seulement, même si elles respectaient les villes allemandes situées le long du fleuve, détermineraient la formation d'un *no man's land* où les forces russes ne sauraient s'engager sans de multiples précautions. Sans doute, en y pratiquant quelques couloirs, un certain nombre de divisions blindées et portées parviendraient non sans pertes à le franchir. Mais ces étroits défilés fourniraient de magnifiques objectifs aux bombardiers alliés et les difficultés de ravitaillement entraveraient certainement leur marche en avant.

Employée ainsi à la fois sur les réserves et sur le front, la bombe atomique compenserait dans une certaine mesure l'infériorité de nos forces de couverture et laisserait aux Américains le temps de faire sentir leur pression sous une forme d'ailleurs fort différente de celle que beaucoup de militaires escomptent.

---

(1) Raymond Cartier : *Les secrets de la guerre dévoilés à Nuremberg*, page 156. Renseignements extraits du journal de Jodl.

(2) On n'attaque pas la Russie par l'Est mais par le Sud (cf. *La guerre ou la paix et les Nations Unies*, *La Revue* du 15 avril 1948.)



Les grands hommes de guerre ont toujours considéré l'action sur le flanc ou les derrières de l'ennemi, comme le *summum* de l'art. La bataille de Wagram apparaît à leurs yeux comme une victoire de deuxième ordre, parce que frontale. La manœuvre de Marengo au contraire réunit tous les suffrages, Bonaparte ayant réussi à tourner l'adversaire. Cette opinion est parfaitement juste. Rien n'est plus tragique, plus impressionnant en effet pour un chef que de se sentir coupé de ses arrières. Que diraient donc demain les masses russes déployées sur l'Elbe si elles apprenaient que 250.000 Américains sont tombés du ciel derrière la Vistule ? Prises dans les rets de l'ennemi comme le lion de la Fable, immobilisées faute de munitions et de carburants, elles devraient se résigner à un nouveau Sedan.

Est-il possible d'envisager dans un avenir prochain de pareilles éventualités ? Toute la question est là. Récemment M. de Castillon de Saint-Victor, dans son livre *le Transport aérien* (1), et à sa suite M. Edmond Delage dans sa chronique du *Monde* du 26 mars 1948, attiraient l'attention sur le développement inouï d'un nouveau mode de transport, l'avion-cargo.

Inconnu en 1939, hâtivement mis en service pendant la guerre, il s'est rapidement perfectionné. En 1944 les équipages de l'Air Transport Command traversaient chaque jour l'Atlantique avec des milliers de tonnes de fret à leurs bords et au rythme d'un appareil toutes les dix-neuf minutes ; ils assuraient un ravitaillement régulier sur 160.000 milles de lignes. « Tout notre développement a été une fenêtre ouverte sur l'avenir », déclarait à la fin des hostilités le colonel Harold Harris, chef de la Division des plans de l'A. T. C. Il ne croyait certainement pas aussi bien dire. Les Américains envisagent déjà la construction de gros porteurs de 50 tonnes d'une vitesse de 1.000 kilomètres-heure.

Bien entendu les militaires ne restent pas inactifs. Ils possèdent actuellement en service, outre des appareils plus petits, 500 C.-54 Skymaster environ pouvant transporter sept tonnes et demie ou 60 passagers à 2.500 kilomètres. Ils ont en commande des Packet (8 tonnes à 3.220 km) et des C.-97 Stratocruiser capables de recevoir à bord 134 hommes en armes ou 16 tonnes

(1) Paris, Dunod, éd. 1947.

et demie de matériel et d'effectuer avec cette charge un circuit de 2.400 kilomètres (1). Enfin un hydravion géant, Hugues H.-K., hercule de 200 tonnes capable d'enlever 55 tonnes sur 4.900 kilomètres et de transporter par conséquent 700 hommes armés, c'est-à-dire environ un petit bataillon d'infanterie, aurait décollé.

Un immense travail d'enfantement se produit dans ce domaine moins spectaculaire que celui de la bombe atomique, mais peut-être aussi fertile en résultats inattendus. L'heure des divisions motorisées se termine, celle des divisions aéroportées commence.

Dans ces derniers mois le fonctionnement du Pont aérien de Berlin a permis de multiples et fructueuses expériences *in anima vili* et attiré l'attention universelle sur ce nouvel engin de guerre qu'on nomme le transporteur aérien. Moscou regrettera peut-être d'avoir contribué par sa guerre froide à doter ses adversaires éventuels de nouvelles armes.



La production d'une dizaine de milliers de gros appareils, capables de transporter indistinctement personnel ou matériel nécessaires au débarquement sur les arrières soviétiques de 2 à 300.000 hommes, ne dépasse certainement pas les possibilités des fabrications américaines; c'est un point qui nous paraît acquis. L'État-Major, aussi richement doté, n'en aurait pas moins un problème délicat à résoudre : celui des précautions à prendre pour faire aborder sa nouvelle armada. L'opération matérielle du débarquement devrait être précédée en effet de la conquête des terrains d'aviation nécessaires, c'est-à-dire d'une première bataille où divisions de parachutistes, escadres de bombardement et de chasse auraient probablement un rude combat à mener ; mais, ce passage difficile une fois franchi, et les aérodromes occupés, ce serait la situation de l'adversaire qui deviendrait fort précaire, à moins qu'il ne possédât à proximité du champ de bataille les forces de contre-attaque nécessaires. La simple menace d'un débarquement de cette nature obligerait donc les Soviets à répartir leurs réserves occidentales en fonction du damier d'atterrissage qu'ils ont construit dans ces régions et les effectifs de ces réserves grossiraient

(1) Trois de ces appareils seraient en service.

parallèlement. Pour une division sur le front de l'Elbe, on en compterait probablement trois ou quatre échelonnées en arrière. L'épée de Damoclès suspendue sur l'Europe Occidentale se transformerait en un simple poignard.

Ce poignard serait remplacé lui-même par une épingle le jour où les avions de transports américains se verraient dotés de mécanismes (hélicoptères ou autres) leur permettant d'atterrir en rase campagne. L'État-Major russe ne disposerait plus alors d'aucun élément précis susceptible de déceler les projets de l'ennemi. Bakou, Stalingrad, Gorki seraient susceptibles de le tenter aussi bien que Kiev, Odessa ou Moscou. Toute plaine un peu dégagée favoriserait ses desseins.

En permettant à celui-ci de multiplier ses combinaisons stratégiques, l'immensité de la Russie, jadis garante de sa sécurité, jouerait dangereusement contre elle. Toute nouvelle occupation en Europe ou ailleurs par ses troupes accentuerait encore sa fragilité. Le seul moyen qu'elle pourrait employer pour se défendre consisterait alors à disperser ses troupes au maximum dans les régions les plus essentielles à sa vie et à construire dare-dare une flotte analogue afin d'être en mesure d'amener avec une égale rapidité ses troupes de contre-attaque sur les points menacés, en attendant qu'elle puisse à son tour l'utiliser pour aller porter ses coups sur le sol ennemi par les mêmes méthodes et les mêmes moyens.

Ainsi se prépare la disparition aux frontières terrestres de ces grands rassemblements, prélude d'invasion, qui depuis des millénaires ont joué le rôle principal dans la défense et l'attaque des États. Cette évolution fera-t-elle disparaître les dangers de guerre ? Évidemment non, mais elle en transformera radicalement la forme.

Ces perspectives éloignées sont assez réconfortantes. En attendant, des précautions s'imposent. Contrairement à ce qu'une opinion superficielle se figure, les ministères militaires, les états-majors, les divisions solidement dotées en matériel n'entraînent pas fatalement les peuples à la guerre. Ils constituent au contraire un gage de paix lorsqu'ils rétablissent l'équilibre des forces dans le monde. C'est le but que doivent poursuivre les puissances occidentales dans leur réarmement.

GÉNÉRAL SERRIGNY.

LES PLAISIRS DU VOYAGE

DEUXIÈME PARTIE (1)

Tout le vendredi, ainsi qu'elle en avait décidé, et même le samedi matin, Adèle aida Robert dans ses emplettes. A la fois ému et souriant, il la regardait se multiplier.

— C'est un paradoxe, je le sais, une espèce de défi au bon sens ! Chercher ici des choses que tu es assuré de trouver cent fois plus facilement à Londres ! Oui, mais, voilà, à Londres, je n'y serai pas. Je te connais assez pour savoir que tu arriveras à la veille, au jour même de ton départ sans t'être préoccupé de quoi que ce soit. Alors, autant me laisser faire, n'est-ce pas ? D'ailleurs, ces costumes de shantoung ne sont vraiment pas mal. Quant à la pharmacie, dans les magasins des Champs-Elysées ce sont exactement les mêmes produits qu'en Angleterre. Or, comme tu n'en es pas à quelques sous près, je préfère avoir, moi, la tranquillité d'esprit de te savoir parti pour là-bas dûment lesté de quinine, et de pommade anti-moustiques, et de ceci, et de cela ! Ah ! et puis, il y a la photographie ! Et puis cela, et puis ceci... Tu vois que nous n'avons pas eu tort de nous y prendre à temps, mon chéri.

Par instant, au milieu de toutes ces allées et venues, il lui arrivait de s'arrêter avec brusquerie. Elle saisissait, en un geste emporté, la tête de Robert dans ses mains.

— C'est égal, qui m'aurait dit cela de toi ? Avoir attendu jusqu'à ton âge pour te décider à t'occuper enfin de tes affaires !

— Tu vois, répliquait-il avec un sourire, ne te l'ai-je pas répété souvent ? Ce sont les gens qui nous touchent de plus près qui savent peut-être le moins de choses de nous.

Et il ajoutait :

(1) Voir *La Revue* du 15 décembre.

— Je ne dois te connaître guère davantage non plus.

— Crois-tu ? se bornait-elle à répondre, fixant sur lui ses magnifiques prunelles mordorées, ses yeux qui se détournaient quelquefois par eux-mêmes, mais que faire baisser eût été une tâche à laquelle il n'ignorait point qu'il se serait essayé vainement.

On était déjà au samedi soir. Après quelques minutes de silence, elle avait repris :

— Et le courrier ? Comment allons-nous nous y prendre pour nous écrire ?

— J'allais précisément t'en parler. Deux questions ! D'abord les lettres que tu devras m'expédier. Rien de plus simple. Ce sera, bien entendu, à notre exploitation de Pahang, par Malacca, une fois que je serai arrivé là-bas. Mais je ne vais pas m'y installer tout de suite de façon définitive. Je serai sans doute obligé d'abord de me rendre à Bangkok, pour ces questions de contentieux dont ton mari aura peut-être à s'occuper, et puis aussi probablement à Java, pour la main d'œuvre indigène. Tu commenceras donc par m'adresser tes lettres à Londres, au siège de la P. I. A. N. O., la *Piano*, comme on dit, ce qui signifie la Compagnie de Navigation Péninsulaire et Orientale, soit 14 Cockspur Street, soit 130 Leadenhall Street. Je te renseignerai avant mon départ. Il y a là, m'a-t-on dit à l'Agence du boulevard des Capucines, un service de transmission fonctionnant à merveille, et destiné uniquement à faire parvenir, par avion je pense, la correspondance aux passagers. Il ne dépendra ainsi que de toi, ma chérie, que je trouve une lettre à chacune de mes escales, Malte, Port-Saïd, Aden, Bombay, Colombo... Je t'enverrai avant de m'embarquer la notice spéciale délivrée par la Compagnie à cet effet. Tu n'auras qu'à te conformer aux prescriptions qu'elle contient. C'est ce que doit faire également Mme Saint-Guillaume pour le courrier qui peut m'arriver square de la Tour-Maubourg. As-tu saisi ?

— Ce n'est pas très difficile, il me semble. Ce que ta concierge sera capable de faire, j'espère bien pouvoir y arriver moi aussi.

— Bon ! Second point ! Quant aux lettres que je t'enverrai, moi, je désire avoir ton conseil. Où désires-tu que je t'écrive ? Pas rue Guynemer, n'est-ce pas ?

— J'aime autant que ce soit ailleurs, en effet. Tu connais

Léonard. Jamais il ne songerait à ouvrir mon courrier. Mais, enfin, il suffirait d'une distraction de sa part...

— Je suis de ton avis. Où alors ? Il me vient une idée. Pourquoi pas chez Valentine ?

Elle fut sur le point de battre des mains.

— Bravo ! Je n'y aurais pas pensé. Elle ne demandera pas mieux. Et pourquoi n'irions-nous pas demain dîner chez elle, pour notre dernier soir ?

Avec un sourire douloureux, elle répéta :

— Notre dernier soir !

Mme veuve Jocou — Valentine — tenait un aimable et paisible restaurant rue Falguière. Il y avait six ans qu'Adèle et Robert y étaient venus pour la première fois. Ils étaient maintenant les amis de la propriétaire. Il leur suffisait de lui téléphoner pour qu'elle leur réservât, au fond de la salle, la pièce exiguë, encombrée d'un touchant mobilier rococo, qu'elle parait du titre de salon.

Ils avaient dîné la veille rue Guynemer, et Robert, annonçant que son départ était avancé d'un jour, avait pris congé de M. Ferrand, afin de pouvoir passer seul avec Adèle toute la journée du lendemain.

Ils déjeunèrent square de La Tour-Maubourg, ne sortirent point.

Vers le soir, avec l'ombre qui tombait, le grand silence, précurseur des séparations, commença à s'emparer d'eux.

Adèle le rompit avec effort.

— J'ai prévenu Valentine que nous serions chez elle vers huit heures. Nous n'avons pas besoin de partir avant sept heures et demie d'ici.

Elle lui avait pris la main. Il se taisait. Elle ajouta :

— Cherche bien ! M'as-tu dit tout ce que tu avais à me dire ?

Il s'était levé..

— Non ! Quelque chose encore. Un service à te demander. Viens !

Ils sortirent du cabinet de travail. Elle le suivit dans sa chambre. Là, parmi les lourds et beaux meubles d'acajou, il y avait une commode du temps de George II, à tiroir unique, que Robert avait fait pourvoir d'une serrure de coffre-fort. C'était

dans ce tiroir, quand il leur arrivait de partir pour un de ces trop brefs voyages, qui avaient été la lumière de leur liaison, qu'il avait coutume d'enfermer ceux des objets auxquels il tenait particulièrement, les bijoux qu'il tenait d'héritage, certains souvenirs, certains papiers, d'affaires ou autres.

Continuant à serrer la main de la jeune femme dans la sienne, s'exprimant avec une lenteur pleine d'une subite gravité, il lui dit :

— Je ne pense pas que mon oncle, à qui je laisse par ailleurs la pleine et entière disposition de tout ce que je possède ici, puisse se formaliser de trouver cette commode fermée. Veux-tu te charger d'en conserver la clef, pendant mon absence ? Tu es à peu près au courant de ce qu'il y a là-dedans, n'est-ce pas ? Il est tout de même normal que tu en sois informée par le détail.

C'étaient des écrins contenant de la vieille vaisselle de vermeil, d'antiques joyaux d'or massif, quelques émaux, un collier de perles qui avait été celui de la jeune Mme Jean Labeyrie. Choisissant, dans un coin du tiroir, l'un des plus petits parmi ces écrins, Robert l'ouvrit. Monté dans un style légèrement archaïque, comme tout le reste, un splendide rubis apparut.

— C'est la seule de ses bagues à laquelle ma mère ait tenu sérieusement, dit Robert.

— Je ne l'avais jamais vue ! fit Adèle, avec cette voix un peu étrange, un peu assourdie que donne aux femmes l'apparition de certaines pierreries.

Il eut un sourire.

— Je me serais en effet bien gardé de te la montrer. Sans cela, aujourd'hui, la surprise n'eût pas été complète.

Interdite, elle le regardait. Il lui baisa la main, passa la bague à son annulaire.

— Voilà, murmura-t-il, mon enfant chérie ! Et qu'elle ne te quitte plus désormais !

⁂

Londres, mardi 3 novembre,
A bord du *S.S. Rawalpindi.*

« Tu recevras sans doute ce petit mot en même temps que la lettre que je t'ai écrite ce matin, ma chérie. Tu en as reçu une ainsi tous les jours, et tu as voulu qu'il en fût de même pour

moi. Efforce-toi de continuer, je t'en supplie. Tu sais désormais où et comment m'écrire. Tu as entre les mains la notice de la Compagnie qui va te permettre d'y réussir avec le plus de rapidité et le plus de régularité possible. Je n'y reviens pas.

« C'est de Tilbury, et non de King George V dock que nous partons. Comme c'est plus loin du centre de la capitale, il m'a fallu quitter plus tôt mon hôtel, afin de ne pas risquer d'arriver en retard au paquebot. Il lève l'ancre à quatre heures. Il est quatre heures moins vingt, environ. J'ai commencé par aller reconnaître ma cabine. Elle est belle, trop belle même. « Une installation pour deux personnes », a eu soin de me faire remarquer le maître d'hôtel qui m'y a conduit, « et à bâbord, par dessus le marché, de sorte que, dans la Mer Rouge, Monsieur sera moins incommodé par le soleil ». A quoi tout bon ce confort et tout ce luxe ? Quand je pense que je pourrais être ici avec toi ! Et quand je pense aussi qu'il me suffirait de tout planter là, cabine, paquebot, plantations et le reste, pour reprendre ce soir le courrier de Calais ou de Boulogne, et être demain matin dans tes bras ! Ai-je eu raison d'avoir attendu jusqu'à maintenant, comme tu me le disais il y a une semaine non sans un peu de railleries, pour me révéler subitement homme d'affaires ? L'avenir me l'apprendra, n'est-il pas vrai ? L'avenir, Adèle bien-aimée, c'est-à-dire toi !

« Des appels de gongs ! Des sifflets ! Des cloches qui sonnent ! Les sirènes des remorqueurs noyés de fumées qui s'attellent à leur besogne. Tout le désordre des départs, tumultueux, hâtif, forcené ! Comment le capitaine va-t-il s'y prendre pour se frayer un chemin à travers cette forêt de mâts invisibles, au milieu de ces phares, de ces réflecteurs qui éclairent moins qu'ils n'éblouissent ? On ne parvient pas à savoir si c'est le brouillard qui épaissit ou la nuit qui est déjà tombée. Dire que pas plus tard que dans deux semaines, nous naviguerons sous un ciel, sur une mer chauffés à blanc, que je serai obligé de plonger dans mes malles, afin, dare dare, d'en retirer tes beaux costumes de shantoung !

« Hélas ! Je ne me trompe pas ! C'est mon maître d'hôtel de tout à l'heure qui s'approche ! Il m'a promis, le brave garçon, de me laisser écrire jusqu'à la dernière minute. Le moment est venu de lui remettre ma lettre. Je vais avoir juste le temps de le glisser, ce pauvre papier, dans l'enveloppe sur laquelle j'ai pris heureusement la précaution de commencer par inscrire

ton adresse, l'adresse de notre amie Mme Jocou. Je l'embrasse avant de l'y clore. Quels plaisirs, je te le demande, puis-je avoir la folie d'attendre de ce voyage si vanté ? N'en ai-je pas dépassé l'âge ? De quel bénéfice vont m'être les paysages miraculeux que les jours qui viennent me destinent, si ton cher fantôme, entre eux et moi, ne doit cesser un seul instant de s'interposer ? »

C'était dans le petit salon de la rue Falguière que, le lendemain, Adèle achevait la lecture de cette lettre. Avec des doigts que l'émotion faisait un peu trembler, elle la tendit à Mme Jocou.

— Joignez-la aux autres, puisque, avec la gentillesse de les recevoir, vous avez celle de me les garder. Les jours où je n'en recevrai point, et qui ne vont plus tarder maintenant, je viendrai relire celles-ci.

— Vous savez bien que vous êtes chez vous, ma toute belle ! Allons, un peu de courage ! Quelques mois sont bien vite passés. Et savez-vous ce que vous devriez commencer par faire, ce soir ? Restez dîner avec moi, tout bonnement.

Adèle haussa les épaules avec un sourire.

— Comme vous y allez, ma bonne Valentine ! Et M. Ferrand que je n'ai pas prévenu, et qui m'attend ! Vous ignorez donc ce que c'est qu'un mari ?

— Hélas ! je l'ai su ! fit Valentine avec un soupir, dans lequel il était difficile de deviner ce qui pouvait prévaloir, du regret ou du soulagement.

En proie au double supplice de la curiosité et de l'attente, Mme Saint-Guillaume vécut tout ce mois de novembre dans l'incessante fréquentation de son calendrier. L'inspection méticuleuse qu'elle infligea à l'appartement du premier étage, sitôt le départ de Valérie et de Julien, s'en vint exaspérer encore sa fièvre. Elle en arrivait à se demander si Robert n'avait pas abusé de sa crédulité, si le mystérieux personnage dont on lui avait annoncé la venue n'était pas un mythe, inventé pour d'obscurs desseins, au service d'une intrigue dont elle ne réussirait jamais à posséder le fin mot.

Enfin, le 8 décembre au matin, un mois jour pour jour après le départ du *Rawalpindi*, il lui fut permis de pousser un soupir de soulagement. On frappa à la porte vitrée de sa loge.

— Qui est là ? fit-elle, du ton impérieux qui lui était habituel.

— Dick, valet de chambre de Son Honneur Mr Silas Middleton ! lui fut-il répondu avec la même autorité.

Agé de soixante ans environ, Dick en paraissait tout au plus quarante-cinq. Il était vêtu avec une sobre correction qui impressionna sur le champ Mme Saint-Guillaume. Petit, râblé, les cheveux en brosse, il avait des joues aussi roses et glacées que les jambons de son pays. Il annonça l'arrivée de son maître pour le début de la semaine suivante.

— Je suis à votre disposition, Monsieur Dick, déclara Mme Saint-Guillaume après lui avoir montré l'appartement, pour tout ce qui pourra vous être utile, notamment pour aller prendre contact avec les fournisseurs du quartier. Quant à M. Silas Middleton, il va sans dire que, dès qu'il sera là, je serai heureuse et fière de lui présenter mes devoirs.

— Vous n'aurez pas cette peine, respectable lady, riposta Dick avec rondeur. Son Honneur, excusez la comparaison, n'a pas plus d'oreille qu'une lanterne sourde, ne connaît pas un traître mot de votre diablesse de langue, et, pour ce qui est de l'amabilité, appartient à cette catégorie de gentlemen auxquels on n'éprouverait aucune envie de proposer une partie de poker aux dés. Sur ce, au revoir, et votre serviteur, manière bien entendu de parler !

Demeurée seule sur le palier, Mme Saint-Guillaume en eut pour une bonne minute à se remettre.

— Bah ! conclut-elle. Encore un qui a un nez et des pommettes qui ne trompent point. Je m'étonnerais fort de n'avoir pas découvert, avant peu de jours, le meilleur moyen de l'amadouer.

La semaine suivante, le mercredi 9 décembre, très exactement, à sept heures du soir, M. Silas Middleton fut là.

Dick était allé le chercher à la gare. S'ils avaient espéré l'un et l'autre échapper à la vigilance de Mme Saint-Guillaume, leur calcul devait être déçu. Celui de cette excellente femme le fut d'ailleurs tout autant. Décidée à ne tenir aucun compte des avertissements du valet de chambre et à entrer sans plus tarder en rapports avec son maître, elle en fut instantanément pour ses frais.

Elle n'aperçut, en tout et pour tout, qu'une haute silhouette

voûtée, flottant dans un immense manteau de voyage. Le dernier des Middleton était coiffé d'une casquette à oreillettes. D'énormes lunettes noires voilaient son regard. Le bas du visage était enfoui dans une écharpe entre les plis de laquelle s'entrevoyait un épais collier de barbe toute blanche.

Mme Saint-Guillaume, en trois révérences successives, s'était précipitée à la rencontre du nouvel arrivant. Celui-ci accueillit ses compliments de bienvenue par un de ces grognements inarticulés avec lesquels les sourds ont coutume de remettre à leur place les importuns qui ont le mauvais goût de chercher à surprendre leur secret.

. . . .

Là-haut, dans le cabinet de travail, rien n'avait changé de place. On eût juré que Robert Labeyrie était toujours là. Dick débarrassa le voyageur de son manteau et de sa canne, ainsi que d'une vaste serviette de cuir qu'il s'en alla déposer sur le bureau.

La cheminée était illuminée par une flambée réconfortante. Le vieillard s'assit, étira ses jambes, tendit ses mains à la flamme toujours sans prononcer un mot.

Avec la rugueuse prononciation de son Yorkshire natal, Dick, respectueusement, s'en vint lui crier à l'oreille :

— Il est sept heures un quart, Votre Honneur. Le dîner à huit heures, comme d'habitude, n'est-ce pas ?

M. Silas d'un signe de tête dit oui. Le valet de chambre s'éclipsa.

Environ au bout de cinq minutes, l'oncle de Robert se leva. Il alla droit vers le bureau. De la serviette dont il vient d'être parlé, il retira un bloc de papier à lettres.

L'encre s'écaillait dans l'encrier. Il la renouvela à l'aide d'un flacon qu'il trouva, sans la moindre hésitation, dans le tiroir de gauche, un tiroir pourvu d'un déclic assez compliqué cependant, mais auquel devaient avoir eu le temps de s'accoutumer, au cours des siècles, les membres successifs de la famille Middleton.

Alors, s'étant passé, avec lenteur, à plusieurs reprises, la main sur le front, M. Silas se mit à commencer une lettre, d'une écriture qui ressemblait à s'y méprendre, et pour cause sans doute, à l'écriture de son neveu.

Quand il eut achevé la première page, afin de permettre à

l'encre des dernières lignes de sécher, il s'arrêta, relut le début de la lettre en question, toujours avec la même application régulière et pondérée.

Imperial Hotel
Bangkok, 6 décembre 1933

« ...Ainsi que je te le faisais prévoir dans ma lettre du 2 décembre, datée de Pahang, me voici enfin à Bangkok, ma bien-aimée, après un voyage en chemin de fer de trente-six heures, qui n'a pas laissé d'être un peu fatigant. Aujourd'hui même, à la tombée de la nuit, je dois être reçu au Palais royal par le haut dignitaire siamois avec lequel je dois discuter d'affaires dont je préfère t'épargner le détail. De la véranda sous laquelle je t'écris, j'aperçois, émergeant d'une profusion de floraisons inouies, les pagodes blanches et or des Temples de Porcelaine et du Wat Po. Les perruches tournoient dans un ciel de lapis, mêlées aux jaunes gypaètes. J'ai laissé passer l'heure de la sieste, mais je suis loin de le regretter, car ainsi... »

Ayant achevé la lecture de cette page, M. Middleton la tourna, reprit sa plume. A la pendule de la cheminée, le dernier quart avant huit heures venait de sonner.

Dans la maison, tout était paisible. Boulevard de La Tour-Maubourg, rue de Grenelle, on entendait le bruit assourdi des automobiles qui passaient.

II

Cette journée du mercredi 9 décembre qui avait vu, square de La Tour-Maubourg, dans une tourmente de pluie et de neige, l'arrivée de M. Silas Middleton, avait débuté au contraire, rive droite tout au moins, par une matinée assez ensoleillée.

— Qui est là ?

— Moi, voyons ! Willy ! Est-ce que tu ne reconnais pas ma voix ?

— Willy ? Qu'est-ce qui te prend de venir me réveiller si tôt ?

— Comment, si tôt ? Il est dix heures et demie.

— Et puis après ! Qu'est-ce que tu veux ?

— Tu as l'air de ne pas être à prendre avec des pincettes, aujourd'hui ! Si je suis là, c'est à cause de Curtiss...

— A cause de Curtiss ?

— Cela commence à t'intéresser, à ce qu'il paraît ! Je quitte Curtiss. Il montait dans son train pour Chantilly.

— Et alors ?

— Et alors, c'est à cause du prix des Terres-Rouges. Il se peut que tu aies été mal renseigné, que ce ne soit pas *Ver luisant* qui... Mais, dis-donc ! Si tu m'ouvrais la porte, au lieu de me laisser crever de froid sur le palier ?

— Une minute, que je passe ma robe de chambre. On n'a guère plus chaud ici, je te préviens. Cette ordure de concierge a encore laissé tomber la pression. Là, voilà qui est fait. Entre, mon vieux !

C'était un fort agréable appartement que celui qu'habitait, rue d'Aumale, Max Casello. On devinait simplement que son installation ne devait pas remonter à très longtemps. Une large pièce, arrangée en studio, aérée et pleine de lumière, communiquait avec un cabinet de toilette que n'eût pas désavoué la demi-mondaine la mieux entretenue. Les murs s'ornaient de quelques bonnes gravures anglaises. Une table en ébène, ronde et recouverte de verre, supportait un vase de cristal rempli de roses, qu'une main d'homme n'aurait vraisemblablement pas disposées aussi bien. De chaque côté du lit-divan, immense et bas comme il sied, il y avait de vastes fauteuils de cuir havane. L'ensemble était heureusement complété par une table de travail, qui n'avait peut-être pas un mérite excessif à ne point être encombrée de correspondance, ni de paperasses superflues.

Willy — Willy Lucas — petit homme d'environ trente-cinq ans, aux yeux clignotants, à l'élégance vestimentaire un peu fatiguée, entra et se carra sans façon dans un fauteuil.

— Ouf ! C'est égal ! Tu as de la chance, tout de même, mon vieux Max, d'avoir des amis.

— De quoi s'agit-il, encore une fois ?

— Du prix des Terres-Rouges, je te le répète, et de *Ver*

luisant, sur qui il paraît que tu as engagé le gros paquet. Or, dernier tuyau, ce n'est pas Mac Neill qui le monte.

— Tonnerre ! Comment sais-tu ça ?

— Par Curtiss ! Je croyais te l'avoir dit.

— Et Curtiss t'a chargé de m'en informer ?

— Penses-tu ! Il n'a aucune raison de t'être agréable, que je sache. Il t'en veut même de ne jamais faire d'affaires avec lui. Tandis que moi... Nous sommes de moitié tous les deux dans une autre histoire. Il est assez naturel, dans ces conditions...

— De toute manière, je te remercie de t'être dérangé. Il n'était que temps ! A la place de *Ver luisant*, j'ai envie de jouer *Tramontane.*

— Pas bête, ça ! Pas bête du tout ! C'est elle que je compte jouer, moi aussi. Et c'est également le conseil que Curtiss m'a donné.

— L'ennuyeux, vois-tu, mon petit Willy, c'est que, pour débrouiller tout cela, il ne serait pas mauvais que je sois moi-même à Chantilly cet après-midi. Or, voilà qui m'est absolument impossible. J'ai un rendez-vous, un rendez-vous que je ne peux pas, en toute conscience, décommander.

— Je vois cela d'ici, fit Willy, railleur. Toujours au service des belles !

Il ajouta, humant l'air de façon comique :

— Pristi ! Ça sent bon, chez toi, en effet ! Un parfum que j'ai déjà remarqué, il me semble ! Serais-tu en train de devenir fidèle ?

Max haussa les épaules.

— Mêle-toi de ce qui te regarde ! grogna-t-il, tout ensemble agacé et flatté.

Il était passé dans le cabinet de toilette. Il en ressortit le torse nu, blaireau en main, le visage à demi barbouillé de savon.

— Mâtin ! s'exclama Willy, qui poursuivait sa plaisanterie, comment voudrait-on que ces dames te résistent !

— Pour le moment, ce n'est pas d'elles qu'il est question ! trancha Max, tout en laissant néanmoins errer, dans la direction d'une glace, un coup d'œil assez satisfait.

Et qui avait quelque droit de l'être, effectivement. Agé à peine de quarante ans, Casello en aurait paru tout au plus trente-quatre, sans ses cheveux — sa désolation de tous les instants

— qui commençaient à se clairsemer aux tempes. De magnifiques cheveux, d'ailleurs, souples, luisants, d'un noir d'acier, à reflets bleus. Le nez, à peine aquilin, faisait valoir la sinuosité cruelle et sensuelle de la bouche. Le teint était mat. Entre deux rangées de splendides cils, le regard, presque toujours dur et aux aguets, savait, quand il le fallait, se faire très doux.

— Résumons-nous ! dit-il avec cette autorité qui lui était naturelle. J'ai dit et je répète que je ne peux pas aller à Chantilly aujourd'hui. Est-ce que tu y vas, toi ?

— Bien entendu ! Curtiss m'y avait même invité à déjeuner. Il va être onze heures. Je n'ai plus beaucoup de temps, comme tu vois.

— Veux-tu alors t'arranger pour mettre sur *Tramontane* l'argent que j'ai sur *Ver luisant* ?

— Je ne demande pas mieux. Non, tu n'as pas à me remercier. C'est moi, au contraire, qui te serai reconnaissant si...

Il termina sa phrase en la complétant par un petit geste du pouce et de l'index.

— ...Si tu veux bien me mettre, moi aussi, à même de jouer *Tramontane.*

Max, qui avait achevé de se raser, reparut sur le seuil du cabinet de toilette. Il regarda Lucas fixement.

— J'aurais dû m'en douter ! C'est surtout avec l'idée de me taper que tu es venu ?

— Peut-on dire ! protesta l'autre, piteusement. Il est vrai que je n'ai guère eu de chance, ces jours-ci. Et puis, il y a eu une soirée, à Enghien, qui m'a achevé. Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis qu'il est malheureux de voir en arriver au point où tu en es quelqu'un qui ne manquait pas de qualités... à part le sérieux et le travail, bien entendu.

Willy pouffa.

— Pourquoi ris-tu ? interrogea Max, impérieusement.

— Pour rien ! fit le petit homme, avec son air éternel de s'excuser. C'est bien vrai, que c'est malheureux ! Mais, ces qualités-là, qui donc pourrait m'aider à les acquérir mieux que toi, mon bon Max, qui les a toujours possédées ?

Il y eut un silence.

— Combien te faut-il ? demanda Casello.

— Oh ! je ne suis pas très exigeant. Je crois qu'avec cinq cents francs, pour aujourd'hui, je m'en tirerais.

— Tu les auras, mais pas plus ! dit Max brièvement.

En même temps, il décrochait le récepteur de son appareil téléphonique, dont la sonnerie venait tout juste de retentir.

— Allo, allo, qu'est-ce que c'est ? Ici Trinité 14-25, parfaitement ! A qui ai-je l'honneur... ? Comment, c'est toi, Georges ? Tu ne pouvais pas le dire plus tôt, vieille noix ! Quoi ? Tu as besoin de me parler, toi aussi ? C'est le jour, alors ! Si je suis seul ? Non, mais viens tout de même. Ce n'est que Willy ! Oui, Willy Lucas. Il s'en va, d'ailleurs. Où es-tu, toi ? Au garage de la rue de la Tour-d'Auvergne ? Alors, dans dix minutes, tu peux être ici ? Bien, je t'attends.

— C'est Foncemagne ? fit Willy, tendant son nez pointu.

— Oui ! dit Max avec négligence.

Il rit.

— Peut-être veut-il, également, me proposer de jouer *Tramontane*.

Willy secoua la tête.

— Ça m'étonnerait ! On ne le voit plus guère sur les hippodromes. Il doit s'agir d'autre chose. Veux-tu que je te dise mon idée ?

— Inutile ! Garde-la pour toi. C'est moi qui te dirai, quand nous nous reverrons, si elle était juste. Là, maintenant, tu vas me laisser finir de m'habiller. Je suis moins libre avec Foncemagne qu'avec toi.

— Que j'admire au moins ton complet, fit Willy qui, à présent, n'avait plus l'air de vouloir s'en aller. Fichtre, je ne te le connaissais pas ! Compliment ! C'est joli, ces carreaux gris et violets.

— Pas mal, pas mal ! dit Casello avec satisfaction. Coupeur anglais ; cheviotte anglaise. Oui, mais, tu sais, les teintes claires...

— Je sais, je sais ! Il faut être mince et grand comme toi. Je ne me vois pas, moi, par exemple...

— Evidemment ! Les gens de ta taille ont intérêt à se cantonner dans les nuances foncées, le bleu marine ou le marengo. Mais n'as-tu pas dit que tu étais pressé, mon petit vieux ? Tiens, voilà ton argent. Je n'ai pas de monnaie. Garde les mille francs.

— A charge de revanche ! dit Willy, empochant le billet.

— Merci pour l'offre ! fit Max, le mettant à la porte avec une claque amicale dans le dos. Mais j'aime autant ne pas avoir à en profiter.

Georges Foncemagne promenait dans la vie une dignité et des allures de notaire cossu. Il avait la même stature et à peu près le même âge que Max Casello.

— Il n'est plus là ? demanda-t-il, dès son entrée.

— Qui ? Willy ? Non, bien sûr, le pauvre diable. Il ne nous aurait d'ailleurs pas gênés beaucoup.

Foncemagne eut une moue signifiant qu'il n'était pas de cet avis.

— Tu es libre, pour déjeuner, n'est-ce pas ? dit-il sans ambages.

— Ça non, mon vieux ! C'est ce que je viens de répondre à Lucas qui voulait aussi... Je suis pris, archi-pris, pour toute la journée.

Foncemagne ne sourcilla point.

— Arrange-toi comme tu voudras. S'il s'agit d'un conseil d'administration, fais-toi remplacer. Il est nécessaire, m'entends-tu, que nous déjeunions et que nous passions l'après-midi ensemble. Il faudra même peut-être dîner.

— Quand j'ai dit non, tu le sais bien, voyons, c'est non !

Foncemagne n'eut pas l'air d'avoir entendu.

— Je crois que j'ai ce dont tu as besoin.

Max sursauta.

— Les quatre-vingt mille francs ?

— Oui ! Soixante-dix mille, tout au moins. A présent, il y aura la part qui me reviendra là-dessus. Mais je peux attendre.

— Mon bon Georges, tu ignores le service que tu me rends ! C'est merveilleux !

— C'est très simple, au contraire. Il s'agit d'un diplomate étranger, qui veut bazarder sa voiture, une Cadillac qui a à peine roulé... Mais je t'expliquerai tout cela en déjeunant.

— Puisque je t'assure que je ne peux pas.

— Tu pourras ! Et, cet après-midi, nous irons faire un tour aux environs de Paris, tiens, jusqu'à Chartres, par exemple, si le temps se maintient beau. On pourra prendre quelque chose au retour chez Seguin. Nous aurons un invité avec nous, et la Cadillac devra avoir l'air de t'appartenir. Ce soir, il se peut que nous dînions avec l'autre, le diplomate dont je viens de te parler. Mais je te répète que je te donnerai plus de détails, pendant le déjeuner. Voyons, il est déjà onze heures et demie. Si

tu as un rendez-vous, ainsi que tu me l'affirmes, il te reste juste le temps de te dégager.

— Je ne te cache point que ce n'est pas commode. J'ai horreur des mufleries. Or, j'ai promis à une amie — tu vois à peu près de qui je veux parler — de passer la journée avec elle, et...

— Ce n'est que cela ? fit Foncemagne, imperturbable. Vraiment, tu m'as fait peur. Je craignais qu'il ne fût question d'une affaire plus importante que la mienne. Mais, alors, tout est pour le mieux. La dame dont il s'agit a certainement l'esprit large. Elle doit se douter que son petit Max ne vit pas uniquement de l'air du temps. Allons, dépêche-toi ! Est-ce que tu es un homme, oui ou non ? Et puis, après tout, si tu ne veux pas...

Max l'interrompit précipitamment.

— Tu sais bien que je veux ! fit-il, avec une voix qui s'était mise soudain à ressembler à celle de Lucas. Mais, encore une fois... Et puis, autre chose, l'affaire dont tu me parles, pourquoi, dis-moi donc, ne la réalises-tu pas pour ton compte ? Parce qu'elle comporte certains risques sur lesquels il vaut mieux ne pas trop appuyer, n'est-ce pas ?

— Moitié pour cela, dit Foncemagne sans se départir de son flegme, et moitié aussi parce que, pour l'instant, je n'ai pas besoin d'argent, moi. Mais en voilà assez ! Déjeunes-tu avec moi, oui ou non ? Ah ! à merveille. Tiens, pendant que tu téléphoneras pour te décommander, je vais en profiter pour me servir un verre de ton porto. J'en ai rarement bu d'aussi bon.

— Tu es chez toi. Tu sais où sont les verres ? Là, sur la seconde étagère du cosy-corner. Les bouteilles au-dessous. Il n'y a que toi, vraiment, pour réussir à me faire me conduire de pareille façon ! Allo, Mademoiselle, Odéon 11-06, s'il vous plaît !

— Bravo ! Et voilà pour te donner un peu plus de courage ! dit Foncemagne, en lui tendant un verre qu'il venait d'emplir, après s'être servi lui-même.

— Allo, Odéon 11-06 ? Madame est-elle là ? De la part des magasins du Bon Marché, Service de la garde des fourrures. Oui, j'attends, je vous remercie. Allo ? Madame, je vous demande pardon... Oui, c'est moi, ma chérie. Es-tu seule ? Parfait ! Comment vas-tu ? Moi, pas très bien. Je t'expliquerai. Il ne va pas falloir m'en vouloir, surtout... Précisément, hélas ! Tu as deviné. Il me sera impossible de te voir aujourd'hui. Voyons, tu peux

bien te douter qu'il s'agit de quelque chose de très, très important, de grave, même... Il faut être raisonnable, que diable ! Tu devrais m'aider, au lieu de... Comment ? Alors, si tu le prends sur ce pied...

Excité par les signes approbateurs et les sourires de Foncemagne, qui l'encourageait à ne plus s'arrêter en si bon chemin, il surenchérit :

— Ah ! et puis, en voilà assez ! Tu es en train de te donner tous les torts. Personne ne m'a jamais parlé sur ce ton, sache-le ! Quoi ? Par exemple ! Répète... Eh bien, ma petite, même si je parvenais à me rendre libre, je ne te verrais certes pas de la journée ! Voilà ce que tu auras gagné ! Appelle-moi demain matin, si tu es devenue plus gentille. Dans le cas contraire... Non, non, assez !

Eclatant de rire, il raccrocha le récepteur et vida d'un trait son verre de porto.

— Et maintenant, filons ! dit-il. Autrement, elle serait capable...

Ce fut au tour de Foncemagne de le regarder avec une complaisance admirative.

— Au moins, c'est ce qu'on nomme savoir parler aux femmes ! constata-t-il. On ne peut pas dire qu'elle n'en pince pas pour toi, celle-là, sacrebleu ! Mais voilà le téléphone qui fait des siennes. Ce doit être encore elle, je parie...

La sonnerie venait de retentir, en effet. Désespérément, elle ne s'arrêtait plus. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus navrant, de plus lugubre que l'appel de ce timbre qui avait l'air de la supplication de quelque pauvre animal en détresse.

Max décocha un pied de nez à l'appareil.

— Oui, ma fille, continue ! Tu peux toujours y aller.

Il versa à Foncemagne un nouveau verre de porto.

— Où en serions-nous, si nous nous laissions faire par elles ! conclut-il.

On doit, j'espère, être à même, dès à présent, de commencer à entrevoir vers quels abîmes de déchéance ne cessait plus de s'acheminer Mme Léonard Ferrand, depuis le jour où elle s'était mise à préférer à Robert Labeyrie l'irrésistible Max Casello.

***

« ...La lune vient de se lever au-dessus de la pagode des Mille Chansons, ma bien-aimée. Du fond des douves qui l'entourent, les grenouilles ont commencé leurs coassements, les poules sultanes leurs ritournelles. Il en résulte un concert singulier, une musique douce et barbare qui apaise, tout ensemble, et déchire l'âme. Que n'es-tu là pour l'entendre avec moi ! J'ai passé ma journée à revoir une comptabilité qui remonte à plus de trente ans. Jungle presque aussi impénétrable que l'autre. Puis, je suis sorti. J'ai tenu à assister en personne à la paie hebdomadaire des coolies. Le soleil, quoique à son déclin, pesait sur mon casque comme une masse de plomb fondu. Puis, derrière la chaîne des monts de Kuala-Lumpour, il s'est effondré tout à coup. A présent, la nuit est venue. Elle me permet d'aller vers toi. Les lucioles incendient les banians, glissent sur l'étang en traînées verdâtres. Jusqu'à l'aurore, je n'ai plus besoin de penser à autre chose qu'à toi... »

A parler franc, on ne pouvait pas dire que M. Silas Middleton fût un maître en l'art de varier ses distractions. Chaque soir le retrouvait à sa table de travail, sitôt que Dick, après une muette révérence, avait laissé seul ce maître étrange aux épaules de plus en plus voûtées, à la barbe chaque jour plus longue et plus drue. Et c'était ainsi que les lignes succédaient aux lignes, les effusions aux descriptions, les descriptions aux effusions, les lettres aux lettres, afin que celles-ci, de moins en moins lues, les infortunées, eussent pour destin d'aller s'entasser au fond d'un tiroir du petit salon de la rue Falguière, où la bonne Mme Jocou avait accepté d'entreposer la correspondance adressée à son nom pour son amie Mme Ferrand par M. Robert Labeyrie. On doit croire que ce dernier avait dû longuement hésiter, avait dû mettre beaucoup de temps à prendre la décision, puis à régler les innombrables rouages de cette machine extraordinairement compliquée, de cette extravagante et douloureuse supercherie qui correspondait de tellement loin à l'idée que l'on pouvait se faire de lui, à l'homme qu'il était en réalité, qu'il n'aurait certes jamais cessé d'être sans la plus cruelle, la plus avilissante des trahisons.

Quand avait-il commencé à se méfier de quelque chose, à pénétrer, explorateur épouvanté, dans l'affreuse et morne vallée du soupçon ? Ah ! il ne s'en souvenait que trop. Cela devait remonter à une année tout au plus. Une année, seulement, après six autres d'une paix, d'une confiance si belle, si parfaite, mon Dieu ! Comment, à quelle occasion, cette pensée avait-elle pu, petit à petit, se glisser en lui ? Il se rappelait d'abord en avoir ri. Pour un peu, il se serait excusé, il lui aurait demandé pardon, à elle. Qui sait si cela n'eût pas mieux valu ? Il est vrai qu'il serait grand temps de le faire, le jour où il aurait enfin acquis la preuve qu'il s'était trompé. A partir de ce jour, il n'aurait plus trop de tout le reste de sa vie pour la supplier, obtenir sa grâce. Oh ! comme il l'avait souhaité, comme il continuait à l'appeler du fond de son cœur, cet instant béni, cette bienheureuse humiliation-là !

— Voilà que tu t'intéresses aux courses, à présent ?

La soirée de printemps où il lui avait posé cette question, il en revivait les moindres détails comme si elle datait d'hier. Ils avaient déjeuné ensemble. Assez tard, dans l'après-midi, ainsi qu'il en avait été décidé, elle était revenue le chercher square de La Tour-Maubourg. Puis, ils étaient sortis. Ils savaient qu'ils avaient le reste de la journée et une grande partie de la nuit devant eux. Elle avait averti M. Ferrand, retenu par un peu de grippe rue Guynemer, qu'ils dîneraient dans un restaurant du Bois. A pas lents, ils avaient franchi le pont Alexandre, s'étaient engagés, pour gagner les Champs-Elysées, dans une avenue de marronniers déjà hérissés de leurs belles chandelles blanches et carmin. Adèle était vêtue d'un tailleur de flanelle réséda, et coiffée d'une toque de colibris mordorés. Elle s'appuyait au bras de Robert, souriante, heureuse, comme lasse. A un moment, ayant trop chaud, elle avait retiré son manteau, réséda également, le lui avait tendu. C'était alors qu'ayant aperçu deux journaux qui émergeaient de l'une de ses poches, et dont l'un se trouvait être une gazette hippique réputée, il avait poussé, sans songer à mal, bien loin de là, cette exclamation d'étonnement.

— Par exemple ! avait-elle commencé par s'écrier elle aussi, sur un ton de surprise qui n'était pas feint.

Puis, très vite, d'une voix qui n'avait point paru à Robert tout à fait la même, elle avait ajouté :

— Je viens d'acheter *Paris-Soir*. C'est la femme du kiosque qui se sera trompée, et m'aura donné deux journaux au lieu d'un.

— Est-ce que je parle, quand je dors ? lui demandait-elle, parfois.

— Cela t'arrive, comme à tout le monde.

— Je n'en suis pas autrement étonnée. Je me sens un peu fatiguée, tous ces temps-ci. Ne va pas t'en inquiéter, toi, au moins !

Elle, toujours si exacte, il lui arrivait depuis quelque temps d'être fréquemment en retard. Elle se répandait alors en explications qu'il ne lui demandait point. Un jour, elle avait éclaté en sanglots, et comme, un peu affolé, il voulait en connaître la raison :

— Ne dis pas non. Au fond, je vois bien que tu ne me crois pas, que tu t'efforces seulement de faire semblant, avait-elle balbutié à travers ses larmes.

Et elle avait ajouté :

— Je ne te savais pas si méchant !

Surtout, surtout, il y avait une chose qui l'inquiétait, le laissait perplexe, mais au sujet de laquelle il n'avait point encore osé lui adresser de reproches. Des scrupules venaient maintenant sans cesse à Adèle à propos de son mari. Elle craignait de plus en plus de le laisser seul, d'avoir l'air de ne pas assez se préoccuper de lui. Alors que, dans les premiers temps, c'était Robert qui insistait pour qu'on n'en usât point envers Léonard avec trop de désinvolture, l'insouciante Mme Ferrand avait coutume d'accueillir ses représentations avec un geste d'enfantin cynisme. « Bah ! Et les nuits, donc, qui demeurent à sa disposition ! Est-ce que tu n'estimes pas que c'est suffisant ? Tu devrais, ce me semble, être le dernier à parler de la sorte ! » Aujourd'hui, les rôles étaient renversés. C'étaient toujours les mêmes paroles, à peu près, mais qui avaient changé de bouche. Et pourtant, chaque fois qu'il était invité rue Guynemer, Robert Labeyrie n'avait pas l'impression, bien au contraire, que la

femme de M. Ferrand témoignât à ce dernier plus d'attentions, plus de tendres égards que par le passé. Ce n'était que lorsque lui, Robert, se retrouvait seul avec Adèle qu'elle redevenait miraculeusement aux petits soins pour son mari. « Combien de fois faut-il que je te le répète, mon chéri ? Cet après-midi, je l'ai promise toute entière à notre pauvre Léonard. Il faut bien que nous songions à lui, de temps à autre ! » Où était la vérité, dans tout cela ? Que pouvaient devenir les heures rendues ainsi disponibles ? Il n'était pas encore venu à la pensée de Robert de le rechercher, de s'interroger sérieusement à ce sujet, encore moins de lui poser des questions, à elle. Mais ni elle, ni lui peut-être ne savaient qu'une fois solidement alerté, il deviendrait tout à coup implacable, il mènerait inexorablement la partie jusqu'au bout.

En attendant, elle lui en aurait plutôt voulu de sa confiance, de celle qu'il ne cessait pas de mettre en elle, bien entendu. Car, pour ce qui le concernait, il était, sous ce rapport, au-dessus de tout reproche. Orgueilleux et vain, jamais le pauvre Robert ne l'avait été, en dépit de toutes les splendides qualités de cœur, d'esprit, de visage qui lui en auraient donné tant de droits. Il avait raison, car s'il avait pu, dès cet instant-là, imaginer au profit de quelle catégorie de personnage il était trahi, il est certain que cette humilité, cette modestie s'en fussent trouvées encore accrues.

Un détail encore, un détail toujours ! Il n'y avait, hélas ! à y bien réfléchir, que l'embarras du choix ! Robert Labeyrie ne fumait point ; Adèle non plus. Il n'arrivait que bien rarement à celle-ci de tirer quelques bouffées d'une ou deux cigarettes américaines. Or, depuis pas mal de mois déjà, à plusieurs reprises, ne lui était-elle pas revenue les vêtements imprégnés d'un tabac qui n'était certainement pas le sien. Il lui avait été loisible un jour, tandis qu'elle dormait, d'en respirer l'âcre odeur refroidie dans sa chevelure éparse au hasard sur l'oreiller. Du coup, à son réveil, il lui en avait fait la remarque. Elle avait souri, puis haussé les épaules. « Pourquoi me forcer à te répondre des choses qui vont te causer de la peine, mon pauvre ami ? Léonard fume, tu le sais bien ! Et figure-toi qu'il a en outre la détestable habitude de fumer au lit ! »

...Peut-être ! Sans doute, même ! Mais alors, comment pou-

vait-il se faire que, durant six années, Robert ne s'en fût pas encore avisé une seule fois ?

Tout cela, néanmoins, n'était pas suffisant. Il fallait quelque chose de plus précis... Un fait, en un mot ! Celui-ci ne devait pas tarder à se produire.

Le fait en question s'était passé au début de l'été. L'automobile de Robert était au garage pour une légère réparation. Revenant de déjeuner chez des amis, rue de la Pépinière, il avait pris le Métropolitain. Dans la gare de la station Miromesnil, la rame où était Robert, et qui venait de Saint-Augustin, avait croisé la rame qui venait de Saint-Philippe-du-Roule. Trois ou quatre secondes, durant l'arrêt, elles s'étaient trouvées toutes deux vitre à vitre. C'était ainsi que, dans la rame voisine, il avait pu reconnaître Adèle. Elle était là, plus ravissante que jamais, tout près de lui, à moins de cinquante centimètres, peut-être. Elle parlait à une personne qu'il n'avait pas eu le temps d'apercevoir, quelqu'un avec qui elle devait bien s'entendre, en tout cas, car elle riait, semblait heureuse. Elle portait, serrée contre elle, une gerbe d'anémones de Judée. Heurtant la glace à plusieurs reprises, Robert avait fait tout ce qu'il avait pu pour attirer son attention. Peine perdue ! Glissant l'une contre l'autre, les deux rames, simultanément, avaient repris leur course pour se replonger dans leurs ténèbres opposées.

Le soir, dînant chez elle, il fut surpris par le contraste de la physionomie qu'il lui vit, avec celle qu'elle avait quelques heures auparavant, l'une radieuse et enjouée, l'autre indifférente, taciturne presque, absente, eût-on dit. La table était décorée avec les anémones noires et rouges qu'il avait aperçues tantôt entre ses bras. C'étaient bien les mêmes innocentes fleurs, alors qu'il ne paraissait pas qu'elle était, elle, la même femme. Il fut sur le point de lui demander avec qui elle riait de si bon cœur, entre Saint-Augustin et Saint-Philippe-du-Roule. L'année précédente, il n'y aurait point manqué. Mais, ce soir-là, il s'était tu. Bien lui en avait pris !

Léonard était en train de discourir. Il évoquait son emploi du temps de la journée. Il avait passé une partie de l'après-midi chez le directeur général du Mouvement des fonds, au ministère des Finances. « Quelle température il a fait ! Dans son cabinet,

nous suiions lui et moi à grosses gouttes, tandis qu'il me demandait mon avis sur les modalités du prochain emprunt. Et toi, ma Lili, n'as-tu pas eu trop chaud, à Versailles ? Quelle idée aussi de partir pour là-bas, à deux heures, en plein soleil ! » Tressaillant soudain, Robert n'avait pu s'empêcher de regarder la jeune femme. « Je tenais à assister à cette exposition de l'Orangerie. Or, comme c'était le dernier jour... », s'était-elle bornée à répondre de sa voix éteinte... Il y a des moments comme celui-là où l'on sent le cœur s'arrêter de battre, où tout semble se couvrir de cendres, où l'on croit entendre tinter une espèce de glas.

Il voulut, jusqu'à la fin du dîner, espérer encore, cependant. Leur triste condition ne les obligeait-elle pas, lui autant qu'elle, à mentir toujours, à longueur de journées ? Certes, elle allait, à présent, lui expliquer la raison qu'elle avait eue de ne pas dire la vérité devant son mari. Mais elle n'en fit rien. Au moment de se retirer, il avait réussi à la prendre à part une seconde. « Pourquoi ne pas m'avoir prévenu que tu désirais aller à Versailles ? Ma voiture est en réparation, mais on t'en aurait procuré une autre au garage ! » Avec une moue, elle avait répondu : « Oh ! tu sais, toujours demander, ça devient fatigant, à la fin ! »

Rentré chez lui, il ne devait pas fermer l'œil de la nuit. Ce fut cette nuit que, pour la première fois, l'idée du voyage à Pahang lui vint à l'esprit, sans doute. Le lendemain, à la lumière du jour, cette idée-là, il la trouva folle. Au crépuscule, il la sentit qui s'emparait de lui de nouveau. On était au début de juillet. Trois mois plus tard, sa décision était arrêtée. Tout, n'est-ce pas, tout, plutôt que de continuer à vivre avec des soupçons aussi atroces, qui ne faisaient que s'accumuler, que chaque jour qui passait ajoutait sans cesse l'un à l'autre !

Quiconque s'est servi de l'épée périra par l'épée ! Le mensonge ? Si Robert y avait eu recours — oh ! le moins possible, et avec quelles nausées, chaque fois qu'il y était contraint par les mornes nécessités de l'adultère — il subissait, à cette heure-ci, le choc en retour inévitable ; il était bien châtié, maintenant.

Savoir, en tout cas ! De toute façon, il fallait savoir ! Peut-être n'y avait-il, dans tous ces phantasmes, que les imaginations d'un homme qui vieillit, qui doute de tout, et encore plus

de lui-même. Raison de plus, alors, pour aller de l'avant, pour dissiper ces buées mortelles, et pour traquer, quelle qu'elle fût, où qu'elle pût être, la vérité. C'était à cette chasse impitoyable que, sans une minute de répit, il allait s'atteler désormais.

L'affaire fut définitivement mise au point durant le séjour qu'il fit en Ecosse au début d'octobre. D'abord, il n'avait été dans son intention que de fermer l'appartement du square de La Tour-Maubourg, et de se cacher quelque part, dans Paris qui est Dieu merci ! assez vaste. Sa visite à l'oncle Silas lui fut une manière de révélation. Il entrevit presque aussitôt le terrain merveilleux sur lequel allaient pouvoir s'exercer son goût amer de la torture intérieure, cette espèce d'alliage curieux, bien anglais en tout cas, de macabre humour, de cocasserie, de mystère qu'il portait en lui à son insu. Qui n'a pas rêvé une fois dans sa vie de jouer les docteur Jekyll et les mister Hyde ? A la faveur d'une transformation physique dont il s'avisa, avec horreur et enthousiasme, qu'il ne rencontrerait plus de très grands obstacles à réaliser, pouvoir suivre Adèle pas à pas, la guetter sans cesse, l'espionner à son gré, l'approcher, lui parler peut-être, parvenir — pourquoi pas, qui sait ? — à lui arracher de lugubres aveux ! A partir de cet instant-là, tout avait paru aisé à cette imagination dont le délire n'était même point, par dessus le marché, limité par la question d'argent.

Examinons, démontons maintenant chacun des ressorts de cette ténébreuse horlogerie. Dick, d'abord ! Il fallait à Robert Labeyrie quelqu'un qui ne fut ni trop bête, ni trop intelligent, suffisamment intéressé avec cela pour qu'on pût réussir, grâce aux moyens appropriés, à s'assurer de son dévouement, parlant assez bien le français, doué d'un naturel peu liant, de nature à décourager les tentatives indiscrètes de Mme Saint-Guillaume. Robert, du premier coup, eut la chance de mettre la main sur ce genre de perle. Valet de chambre d'un banquier de Glasgow qui venait d'avoir des revers de fortune, Dick était nanti de très honnêtes certificats. Dans l'agence londonienne où fut signé son engagement, il ne posa point de questions superflues sur son futur maître. Peu lui importait d'avoir à servir un vieillard sourd et acariâtre, du moment qu'il avait la garantie de recevoir à Paris des gages presque doubles de ceux qu'il touchait à Glasgow. Royalement, le premier trimestre lui en fut réglé,

le jour où il partit pour la première de ces villes, afin de veiller à la mise en état de l'appartement où devait, une semaine plus tard, venir le rejoindre cet original de M. Silas Middleton.

Le courrier, ensuite ! Ici, Robert avait rencontré encore moins de difficultés que, normalement, il n'eût été en droit de le craindre. De véritables complications auraient pu surgir de ce côté. Mais il eût fallu pour cela qu'Adèle attachât à ces détails une attention dont l'avenir allait révéler, heureusement ou malheureusement, qu'elle était tout à fait incapable.

Il ne doit pas être très malaisé à Londres de trouver vite à acheter des cartes postales de toutes les grandes escales de l'Empire, de Port-Saïd comme de Suez, d'Aden comme de Bombay, de Singapour comme de Colombo. Il n'avait pas non plus été très compliqué pour Robert, en cette sinistre après-midi du 3 novembre, une ou deux heures avant le départ du *Rawalpindi*, de s'installer devant un whisky à bord de ce paquebot, de s'aboucher avec un barman, d'obtenir de lui, en contrepartie d'une rétribution correcte, la promesse de mettre à la poste, dans chacune des dites escales, une carte dûment timbrée du lieu, et pleine de choses gentilles tantôt pour Mme Léonard Ferrand, tantôt pour son mari.

Ayant ainsi commencé par authentifier en quelque sorte son voyage, Robert pouvait avoir l'espoir — le drôle d'espoir ! — qu'Adèle ne se montrerait point trop regardante quant à la façon dont les lettres parviendraient par la suite. Ses tristes prévisions se vérifièrent. Son attente fut plus que largement dépassée. La misérable passion dans laquelle elle s'enlisait de plus en plus laissait de moins en moins de liberté d'esprit à la jeune femme pour être alertée par certains indices, par d'inexplicables retards, par un bizarre manque de concordance entre les lettres qu'elle recevait de Robert, et celles qu'elle lui écrivait, à lui.

Les premières, passant par Londres, arrivaient comme il en avait été décidé rue Falguière, chez Mme Jocou, par l'intermédiaire du Bureau central de la Compagnie de navigation péninsulaire et orientale. Quant à celles d'Adèle, selon ce qui avait été prévu également, elle les confiait, boulevard des Capucines, à l'agence parisienne de la même Compagnie. Robert, au moment de son départ, ne lui avait-il pas certifié que c'était la meilleure manière d'aller plus vite ? Toute cette méticuleuse

façon de procéder ne lui inspirait aucune méfiance. La seule crainte dont elle eût été capable sans doute aurait été de voir rentrer à l'improviste, sans qu'il ait eu le temps de la prévenir, ce voyageur qui n'était jamais parti. Pour tout le reste, encore une fois, elle ne conçut jamais le moindre soupçon. Il en aurait été autrement, certes — parce que, celui-là, elle l'aimait, n'est-ce pas ? — si, en des circonstances identiques, il se fût agi de lettres à elle expédiées non plus par Robert, mais par Max Casello.

***

« ...Sache donc que je viens prendre prétexte de l'achat d'une nouvelle pompe à gravier destinée à l'extraction de l'étain que l'on commence à exploiter de plus en plus sur le territoire ouest de mes plantations. Je m'en suis allé passer deux jours à Singapour. J'en profite, bien entendu, avant de repartir tout à l'heure, pour t'écrire ces quelques mots, avec l'espoir qu'ils t'arriveront avec un peu d'avance. Figure-toi qu'hier, me promenant dans *Upper Pickering Street*, qui est une des rues principales du quartier chinois, j'ai avisé à la devanture d'un joaillier indigène un bijou dont j'ai immédiatement fait emplette à ton intention. C'est un collier, fort ancien, paraît-il, de jade et de sardoines. Celles-ci ont des reflets mordorés qui m'ont rappelé tes prunelles. J'ai cru, quand je suis passé devant elles, que c'était toi qui me donnais l'ordre de m'arrêter... ».

Adèle eut un sourire un peu ému.

— Ecoutez, ma chère Valentine, écoutez comme c'est touchant, ce qu'il m'écrit !

A mi-voix, continuant de sourire, elle relut les lignes précédentes. Puis, réintégrant la lettre dans son enveloppe, elle remit celle-ci à Mme Jocou.

— Il y a des gens, opina cette dernière, dont les sentiments sont émoussés par l'absence. Ce n'est point son cas, à ce pauvre garçon.

— Pauvre garçon ? Vous le trouvez donc si à plaindre ?

— Oui, d'être loin de vous. Mais dites-moi donc, ma chère petite, nous voilà déjà au début de janvier. Le 3, si je compte bien, il y aura eu, très exactement, deux mois déjà qu'il s'est

embarqué. Est-ce qu'il ne vous annonce pas son retour pour bientôt ?

— Il m'en parle dans toutes ses lettres, mais sans pouvoir encore prévoir une date fixe.

— Ce serait à vous d'insister...

— Je n'y manque pas, vous pouvez vous en douter. Mais, d'autre part, vous n'ignorez point les importantes questions d'intérêts qui ont exigé sa présence là-bas. On ne fait pas tous les jours un voyage pareil. Si bien que je ne me reconnais pas le droit, avant qu'il n'ait remis ses affaires définitivement en ordre...

— Tu ! tu ! tu ! Le cœur est une chose ; les affaires une autre. En ce qui me concerne, je vous certifie que si j'avais eu la chance d'être aimée de cette façon... Mais voilà que je suis en train de me mêler de ce qui ne me regarde pas ! Ecoutez-moi donc ! S'il y a quelqu'un qui est bien déçu, dans toute cette histoire, c'est Hector, mon petit-neveu. Comme vous le savez, il fait collection de timbres, cet enfant.

— Et il n'en a point reçu de là-bas ?

— Dame ! A part ceux des cartes postales qu'au cours de sa traversée M. Robert a envoyées...

— Vous êtes tout aussi au courant que moi des raisons pour lesquelles il n'y en a pas sur ses lettres, puisque, pour gagner du temps, il m'écrit par l'intermédiaire de la Compagnie de Navigation, qui a créé tout exprès un service spécial. Mais il n'y a qu'à signaler à Robert le désir de votre neveu. J'ai justement à lui écrire demain, moi aussi, et je ne manquerai pas, soyez-en sûre... Mais quelle heure est-il donc ? Cinq heures, déjà ! Mon Dieu, je vais être en retard...

— En retard ? Comment ? Vous ne dînez donc pas ici ?

— Dîner ici ? Mais vous êtes folle, ma pauvre Valentine. Nous sommes invités depuis une semaine chez des amis, Léonard et moi.

— Et moi, c'est depuis plus d'une semaine que vous m'avez promis... Je ne suis pas folle du tout. C'est la seconde fois en moins de quinze jours que vous me faites faux bond, vous savez !...

— Vous croyez ! Il ne faut pas m'en vouloir. Je mène tous ces temps-ci une vie impossible. La Noël ! Le jour de l'An ! Toutes ces obligations auxquelles je m'astreins uniquement

pour complaire à mon mari !... Prenons tout de suite un autre rendez-vous. Oui, c'est cela, pour après-demain, le jour que vous voudrez ! Par exemple, j'arriverai peut-être un peu en retard. Allons, au revoir, je vous le répète ! Et, encore une fois, ne m'en veuillez pas trop.

Elle sortit, précipitamment. Il n'y avait point de taxis rue de Vaugirard. Elle dut descendre le boulevard Pasteur jusqu'à la station du Métropolitain. Mais elle avait prévu le cas, et elle savait d'ailleurs qu'elle avait tout son temps.

Elle descendit à la station de la Trinité. Par la rue Taitbout, sans se presser, elle se dirigea vers la rue d'Aumale. Six heures moins vingt ! Son rendez-vous était pour six heures. Là où elle était attendue, elle savait qu'on ne tolérait pas qu'elle fût en avance. Elle, n'est-ce pas, cela lui était bien égal. Elle serait restée au besoin une heure, deux heures sur le palier. Mais voilà, tout plutôt qu'encourir un de ces froncements de sourcil qui la rendaient muette de terreur. Son cœur battait déjà bien assez fort, Dieu merci ! Après un an, deux ans bientôt, c'était vraiment à n'y pas croire. Six heures moins dix ! La vitrine d'un magasin de fleuriste rayonnait de mille couleurs dans la nuit. Elle y entra, y acheta douze superbes roses rouges.

Six heures moins cinq ! Plus que cinq minutes ! Enfin ! Au quatrième étage de la maison devant laquelle, sur l'autre trottoir, elle avait fait halte, on pouvait distinguer, entre les rideaux d'une fenêtre, une raie lumineuse. Bonheur ! Il y avait quelqu'un ! Elle était attendue là-haut !

Retenant sa respiration, elle pénétra dans l'immeuble. Elle passa devant la loge de la concierge sur la pointe des pieds...

Afin de faire moins de bruit, et surtout pour être certaine de ne pas arriver trop tôt, elle ne prit pas l'ascenseur.

***

Un an, deux ans bientôt ! C'était en effet à n'y pas croire ! En mai, il allait y avoir deux ans qu'Adèle Ferrand s'était abandonnée pour la première fois entre les bras de Max Casello. Depuis, elle l'avait aimé avec une ardeur qui n'avait fait que croître. Lui, n'est-ce pas, c'était autre chose. Le genre de vie, d'activité qui était la sienne l'avait préservé des grandes pas-

sions. Mais, pour cette vie, cette activité, il avait très vite compris qu'Adèle pouvait ne pas lui être inutile. Et puis, aussi, il était fier d'elle. Il tenait à elle, en un mot. Pour un homme comme lui, ce n'était pas mal, on l'avouera. C'était même déjà beaucoup.

Adèle aurait vraiment eu tort de se plaindre. Mais, encore une fois, elle l'aimait. Peut-être d'une autre façon que Robert l'aimait elle-même. En tout cas, autant.

Jamais ce dernier, ni M. Ferrand, n'avaient été aussi inquiets que ce soir-là. Qu'on en juge ! Robert devait dîner rue Guynemer. Quand il y arriva, à huit heures, Adèle ne s'y trouvait point. « Elle va être là d'une minute à l'autre, expliqua Léonard. Elle est allée déjeuner à Garches, chez nos amis Vicq-Chennevières, que vous connaissez. Aujourd'hui, 7 mai, c'est en effet la Saint-Stanislas, fête de M. Vicq-Chennevières. Leur villa n'est pas loin de la gare de Garches. Or, comme il y a des trains pour Paris environ toutes les vingt minutes... » Robert n'avait pas besoin de tous ces renseignements, et pour cause. Lui-même, le matin, il avait accompagné Adèle en automobile jusqu'à Garches. « Pourquoi ne restes-tu pas à déjeuner avec moi ? avait-elle demandé. Tu es stupide. Je suis certaine que les Vicq-Chennevières seront ravis. D'autant qu'Olga doit à peu près se douter... » Avec sa timidité ombrageuse, il avait décliné cette offre. Ah ! s'il avait pu prévoir, mon Dieu !... Plus tard, il avait pu réfléchir, repasser tous les événements au crible... Jamais il n'avait soupçonné que son destin avait été réglé ce jour-là.

A Saint-Cloud, ce jeudi 7 mai, il y avait eu courses. Il était six heures un quart lorsque le train qui venait de Garches s'y arrêta. Quelqu'un monta dans le compartiment où se trouvait Adèle et vint s'asseoir à son côté. Un des gants de la jeune femme avait glissé sur le plancher. Le nouveau venu le ramassa. Tout le reste n'était plus que détails, des détails sur lesquels il ne vaut même pas la peine d'insister.

De Saint-Cloud à la gare Saint-Lazare, il faut une vingtaine de minutes, tout au plus ; puis cinq autres minutes, en taxi, de cette gare à la rue d'Aumale. Oh ! faible chair, si faible au printemps, et dans n'importe quelle autre saison d'ailleurs, peut-

être ! Eût-on beaucoup étonné Adèle en lui révélant à l'improviste qu'un homme qu'elle ne connaissait pas l'instant d'auparavant allait réussir en moins d'une demi-heure à s'imposer à elle d'une manière aussi définitive ? Je n'en suis pas autrement certain. Combien de femmes sont d'avance ainsi résignées à ce qu'elles nomment ensuite l'inéluctable ! Que celles, en tout cas, sous les yeux desquelles ces lignes tomberont veuillent bien se garder, par charité ou par prudence, d'accabler de trop haut leur pauvre pêcheresse de sœur. Oh ! je pense bien, il sera difficile de les empêcher de stigmatiser, d'anathémiser, de crier bien fort au scandale ! Oui, mais après ? Redevenues seules avec elles-mêmes, continueront-elles à s'indigner de la même façon ? Je ne le sais pas, bien entendu, mais je crois que non.

Huit heures et demie... Neuf heures moins le quart !... « Ah ! cette fois, mon cher Robert, je suis sûr que c'est elle. J'ai reconnu sa façon de sonner... Enfin, te voilà ! Si tu savais la peur que tu nous a faite ! Que s'est-il donc passé, ma Lili ? — Comment ? Vous n'avez même pas commencé à dîner ! Mais c'est ridicule ! A table ! à table ! — Naturellement, nous avons téléphoné chez les Vicq-Chennevières. Il va même falloir les rappeler, pour les rassurer eux aussi. Ils nous ont dit qu'ils t'avaient raccompagnée à la gare de Garches, au train de six heures moins cinq. — Et puis après ? Vous n'avez donc même pas songé à ces embouteillages qui se produisent pour un oui ou pour un non sous cet infernal tunnel des Batignolles ? Enfin, me voilà, et pas en trop mauvais état, n'est-ce pas ? Voyons, Robert, vous ne m'avez même pas tendu la main ! Et toi, Léonard chéri, tu ne m'as même pas embrassée. C'est égal, on est mieux chez soi que sous le tunnel, vous savez ! » Elle riait, les joues un peu en feu. « Je me suis tellement dépêchée, pour avoir un taxi, sur cette maudite place de Rome ! Je dois avoir un peu l'air d'une folle. Mais quelle journée, quelle magnifique journée ! Jamais la campagne n'a été si belle. Par exemple, j'ai une faim de loup, mes enfants. Mais, d'abord, un verre de porto, Robert, de votre admirable porto ! »

Ce que les femmes apprécient la plupart du temps chez un homme, c'est la facilité d'existence que grâce à son travail ou à sa fortune il leur procure, la situation, le rang social dont il

les fait profiter. Il n'en allait pas ainsi avec Adèle. Ce qu'elle aimait en Max Casello, c'était lui-même ; ce ne pouvait être que lui, n'est-il pas vrai ? Elle lui en était reconnaissante. Pour un peu, en revanche, elle en aurait voulu à Robert de toutes les facilités qu'il possédait sans s'être donné d'autre peine que celle de naître. On n'a pas grand mérite à être bon, d'humeur égale, à se montrer à tout bout de champ rempli d'attentions, dans ces conditions-là !

Quant à Max, plus elle comprenait confusément qu'il ne devait pas être toujours sans souci à cet égard, plus elle lui avait de gratitude pour ce qu'il réussissait à lui offrir. Son temps, d'abord, par exemple, qui avait beaucoup plus de prix que celui de Robert, puisque, sans aucun doute, il devait, lui, être obligé de gagner sa vie en travaillant. Quel était ce genre de travail, voilà une question qu'elle n'avait pas encore osé lui poser, et au sujet de laquelle il conservait une discrétion à peu près totale. N'importe, c'était à cause de cette injuste obligation qu'elle ne pouvait le voir aussi souvent qu'elle l'eût souhaité, et lui aussi, bien sûr également ! Elle, si indifférente à la dépense, elle ne manquait jamais de supputer ce qu'une journée qu'ils passaient ensemble finissait par coûter à Max. Avec cela, c'étaient toujours les lieux de plaisir les plus dispendieux qu'il choisissait, réglant les notes d'un geste large, abandonnant de gros pourboires, à l'inverse de Robert, à qui il n'était pas possible de reprocher la moindre ladrerie, certes, mais qui payait rarement une addition sans l'avoir vérifiée d'un coup d'œil.

Incapable de supporter davantage la pensée que la nécessité de ne point jeter l'argent par les fenêtres pouvait empêcher Max de la rencontrer plus fréquemment, un jour, dans les tout premiers temps, en dépit de la délicatesse de la démarche, elle n'avait pas craint de lui dire :

— Il y a une chose dont je me veux de ne pas t'avoir déjà prévenu. J'y tiens absolument. Oui, oui, Monsieur, écoutez-moi bien. Si, de mon côté, vous ne me permettez pas d'acquitter mon écot, je me suis juré de ne plus sortir avec vous.

Il avait souri, haussé les épaules, et commandé une seconde bouteille de champagne. Puis, quand ils étaient sortis du cabinet particulier où ils venaient de déjeuner, il l'avait obligée à entrer chez un fleuriste, où il avait choisi pour elle deux merveilleuses orchidées.

De son côté, il est bon de lui rendre cette justice, il n'avait jamais opposé une fin de non recevoir bruyante, de mauvais goût, et avec laquelle il eût risqué de blesser Adèle, lorsqu'il était arrivé à celle-ci de lui apporter quelques-uns de ces menus cadeaux que les femmes se font une telle fête d'offrir : de ces roses rouges qu'il adorait, un porte-cigarettes, une paire de gants, des cravates, voire quelques-unes de ces magnifiques bouteilles de porto dont le square de La Tour-Maubourg approvisionnait régulièrement la rue Guynemer, détail que Max n'avait aucun besoin de connaître. Jusqu'où pouvait-elle aller dans cette voie, sans risquer le refus que, dans les premiers temps, elle avait tellement redouté de s'attirer ? Elle l'ignorait. C'était ce qu'elle était décidée à savoir.

Au mois de septembre, déjeunant tous deux dans un aimable cabaret de banlieue, ils s'étaient amusés d'un couple voisin à l'élégance assez criarde. La femme avait l'air d'une perruche endimanchée. Les doigts boudinés de son compagnon scintillaient de bagues qu'il ne devait certainement point à l'héritage de ses ascendants.

— J'ai horreur de cela pour les hommes, même les mieux ! avait dit Adèle.

Il l'avait approuvée.

— Je suis tout à fait de ton avis. Sauf s'il s'agit d'une chevalière, bien entendu. Ça, alors, c'est tout autre chose. Je trouve que ça fait même très distingué.

Elle n'avait jamais énormément d'argent de poche. Celui dont elle était pourvue d'une manière pourtant plus que convenable avait pour coutume de ne point s'éterniser entre ses mains. En revanche, elle possédait, outre sa bague de fiançailles, assez jolie, quelques bijoux dont la discrète beauté n'était sensible qu'aux seuls connaisseurs. Elle en avait un certain nombre d'autres, charmants également, mais moins classiques, plus fantaisistes, appartenant à la catégorie de ceux dont on ne se pare que de temps à autre, et dont l'absence, par conséquent, peut fort bien ne pas être remarquée.

De ce nombre était une barrette d'origine afghane, chrysoprases et améthystes, et sertie de vieil or guilloché. Robert — il y avait de cela cinq ou six ans — ne devait même plus se rappeler la lui avoir donnée.

Le lendemain de ce déjeuner à la campagne, la barrette en

question était échangée en grand mystère, chez un négociant du square Montholon spécialisé dans ce genre d'opérations, contre une fort belle chevalière avec laquelle, le cœur battant, elle prit le chemin de la rue d'Aumale.

Max commença par avoir son terrible froncement de sourcil.

— Que je ne vous y reprenne pas, Madame, fit-il, si vous ne tenez pas à ce que nous nous fâchions.

Mais, déjà, il l'avait saisie par les bras ; il l'embrassait dans le cou, avec un gentil emportement.

Elle, elle murmurait, défaillant de la joie d'avoir obtenu avec autant de facilité son pardon :

— Il n'y a pas les initiales. Mais, d'abord, j'ai voulu savoir si elle te plairait.

Il hocha la tête.

— Tu as eu raison. Tu me diras chez quel bijoutier tu l'as achetée, afin que je puisse aller les choisir moi-même à mon goût.

Elle, si peu communicative quant à ses propres origines, aux circonstances de son existence, elle n'aurait pas demandé mieux que d'en parler avec lui, avec lui seul, si elle n'avait pas eu l'impression que de telles histoires ne l'intéressaient que médiocrement. Il eût d'ailleurs fallu qu'elle fût payée de retour. Or, que savait-elle de lui, de sa famille ? A peu près rien. Par de bien rares et bien réticentes confidences, c'était tout juste si elle avait appris qu'il était originaire du Var, où son père, mort depuis une vingtaine d'années, avait possédé une fortune considérable, dont il ne subsistait plus aujourd'hui qu'un domaine aux environs de Grasse. C'était là que, depuis le décès de son mari, Mme Casello s'était retirée.

— Une belle propriété, par exemple ! Un vrai château, tu sais, je ne plaisante pas, ma poulette, avec quelque chose comme une trentaine d'hectares d'un seul tenant. On vivrait là rien qu'avec la vente du mimosa et des légumes. C'est ce que fait ma mère, d'autant que la pauvre femme est très raisonnable, et que je me suis toujours interdit, même lorsque ça ne gazait pas à merveille pour ton petit Max, de jamais lui demander le moindre compte.

Il ajoutait, non sans une certaine gravité, entre deux bouffées de cigarettes :

— C'était correct, c'était régulier de ma part, ne trouves-tu pas ? Les hommes, c'est fait pour travailler. D'ailleurs, sous ce rapport comme sous tous les autres, je crois — et j'espère bien continuer — ne lui avoir jamais procuré que des satisfactions.

Tout le long de son enfance et de sa jeunesse, cependant, il ne faisait aujourd'hui aucune difficulté pour admettre qu'il ne s'était guère préoccupé d'études quelconques. A quoi bon, quand on a un père qui doit vous laisser un bel héritage, n'est-ce pas ? Cela l'avait ainsi mené tout doucement jusqu'aux années 1914-1918, au cours desquelles il s'était acquitté de son devoir de la manière la plus honorable, comme l'attestaient le mince ruban rouge et celui de la croix de guerre qui ornaient discrètement son veston.

Ensuite ? Eh bien, ensuite, mon Dieu, ruiné et obligé de subvenir à ses besoins, il avait tout naturellement transformé en métiers ses passe-temps de l'époque heureuse, en tête desquels l'automobile et le cheval, avec leurs innombrables ramifications, n'avaient pas de secrets pour lui.

— Mais oui, mignonne, mais oui, je réussis à peu près à me débrouiller ! disait-il, quand il lui arrivait de surprendre dans l'œil d'Adèle un regard de suppliante interrogation. Il n'y a pas trop lieu de se plaindre. Tu n'as pas trop l'impression que je manque de quelque chose, pas vrai ?

Quel parti prendre ? Elle ne pouvait lui avouer, sans risquer de provoquer de sa part de dangereuses réactions, qu'elle aurait souhaité pour lui des occupations à la fois mieux définies et moins absorbantes, qui l'auraient arraché à elle moins souvent ; quelque chose de plus avouable aussi, peut-être, ne le contraignant point à fréquenter des milieux, à entretenir des relations qui lui étaient probablement indispensables, mais dont il devait être le premier à souffrir.

A plusieurs reprises, déjà, par suite de rendez-vous mal interprétés, ou bien quand elle avait eu le tort, dans sa ferveur, d'arriver trop tôt, il lui avait été donné d'entrevoir des amis de Max. Oh ! pas bien longtemps, car il avait presque tout de suite coupé court, les congédiant, eux, l'entraînant, elle, avec une rudesse qui, le premier jour, l'avait laissée glacée d'effroi.

— Ecoute, avait-elle dit tendrement, s'imaginant bien faire, je ne vois pas pourquoi, à l'occasion, si cela peut être utile pour tes affaires, tu ne me présenterais pas ces messieurs. Je suis

persuadée que ce sont de fort aimables garçons. Et puis, tu sais bien que tout ce qui te touche...

Il était dans l'un de ces jours, de ces mauvais jours où elle avait trop de finesse pour ne point sentir que certains soucis d'ordre matériel étaient bien loin de lui être épargnés. Brutalement, il lui avait répondu :

— Ne mélangeons pas ce qui n'a pas à l'être, si tu le veux bien !

Et, avec ce sourire qui venait parfois plisser si cruellement ses lèvres, il avait ajouté :

— Est-ce que tu as jamais songé, toi, à me présenter à ton mari ?

Autant elle avait trouvé naturel que Léonard et Robert se connussent, autant présenter Max au directeur honoraire du ministère de l'Instruction publique eût été la dernière idée qui serait venue à la jeune femme, en effet.

— Pourquoi pas ? s'était-elle écriée néanmoins, s'efforçant de regagner l'instant durant lequel elle avait perdu contenance.

Il l'avait enveloppée d'un regard qui l'avait remplie d'épouvante.

— Trop tard, ma petite, trop tard ! s'était-il borné à ricaner. Ne t'es-tu pas rendu compte du temps que tu viens de mettre à répondre ?

Il était assez rare, grâce au ciel, qu'il la traitât avec pareille brusquerie. Rien, hélas ! d'ores et déjà, ne s'en fût trouvé d'ailleurs modifié dans la morne destinée d'Adèle. Il ne lui avait pas fallu très longtemps pour apprendre qu'elle était désormais résignée à tout pour le conserver.

Son existence, de ce fait, n'avait pas tardé à devenir impossible. Léonard n'était certes pas ce qu'on peut appeler un mari ombrageux. Il n'en subsistait pas moins chez lui quelque chose qui en avait toujours imposé à sa femme. Il y avait malgré tout une vie mondaine, une certaine façade à respecter, à sauvegarder. Robert Labeyrie, en dépit ou peut-être à cause de son amour pour Adèle, n'avait jamais imposé à celle-ci des exigences qui eussent risqué de la compromettre, de l'induire simplement en embarras. Il allait en être tout autrement avec le personnage qu'elle venait de commettre l'insigne folie d'introduire dans son existence. Non que Max Casello, dans la plupart des cas,

songeât à se montrer bien encombrant lui non plus. Il n'en avait, pour le moment, ni le goût, ni le temps. Mais c'était Adèle elle-même qui aurait été la première à s'insurger, à ne point pardonner à Max de ne point lui réclamer assez de ces instants dont elle savait pourtant qu'elle avait tant de mal à disposer.

Alors, quoi ? Comment faut-il faire, alors que les journées et les nuits n'ont que vingt-quatre heures, et que l'on n'a pas tout de même le droit d'en user à sa guise, à tout bout de champ? S'est-on demandé, imagine-t-on ce qu'avait pu finir par devenir une vie qui consistait, créature traquée et éperdue, à courir sans cesse de la rue Guynemer au square de La Tour-Maubourg, du square de La Tour-Maubourg à la rue d'Aumale, et vice-versa ? Ah les prostituées ne sont sans doute pas aussi à plaindre ! Ah ces buissons impitoyables, elles laissent en réalité si peu de leur misérable toison. Et puis, les hommes qui les aiment ont sûrement une plus juste compréhension de leur cas. Mais ceux-ci, qui, dans leur égoïsme inconscient et stupide, ne devinent même pas, quand ils vous obligent à être avec eux, à écouter leurs pauvres discours, pourquoi il peut vous arriver de fondre en larmes, ou, tout à coup, d'éclater d'un rire hallucinant !

A la fin d'octobre, au moment précis où Mme Ferrand, à bout de forces, désemparée, n'entrevoyait plus qu'une solution, rompre avec Robert, sous n'importe quel prétexte, ou en lui avouant même, pourquoi pas, après tout, la vérité, une chance inouïe lui était échue.

Ce fut lui qui vint lui annoncer la nécessité où il allait se trouver, durant six mois, de quitter Paris.

PIERRE BENOIT.

(La troisième partie au prochain numéro.)

VINGT-HUIT ANS A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

JOURNAL

III

Novembre 1888 — Novembre 1890

29 *novembre* 1888. — Dans la journée répétition du *Passant.* Ludwig un peu enfantine, Brandès trop dramatique. La jeune Bertiny est charmante de naturel ému dans *Il ne faut jurer de rien.* Elle est de la Maison et a un bel avenir devant elle.

A noter le défilé des trois ingénues, Bertiny l'œil pur, le gai sourire des seize ans, timide, peureuse ; Reichenberg conservée et aigrelette ; Muller attristée, les lèvres gonflées, les yeux et le cœur gros, prise entre le passé et l'avenir. De quel ton intraduisible, Reichenberg me dit :

— Je ne puis avoir de place. *Elle fait recette, l'ingénue !*

Eh ! oui ! Ceci chasse cela. Toute jeunesse repousse et vieillit les vieux.

22 *décembre.* — J'ai eu la preuve de la fausseté d'une légende historique. On dit que la cloche qui sonne à la Comédie-Française est celle qui a sonné la Saint-Barthélemy. Marie-Joseph Chénier l'aurait demandée et obtenue des Comédiens français pour son *Charles IX.* Je suis monté avec le chef d'accessoires jusqu'au jeu des cloches. Il les a regardées à la lueur d'un rat de cave. Il y a là, pendues à des cordes énormes, deux grosses cloches poudreuses. Elles proviennent bien de Saint-Germain-l'Auxerrois, mais elles datent de la Révolution. Parmi les figures d'évêques, les attributs — coqs et canons — qui les ornent, j'ai déchiffré, sur la plus grosse : *L'an* 1791. *Fondeur-parrain : Curel et Leblanc.* Sur l'autre : 1789.

31 *décembre.* — Hier dernière représentation de Maubant. Il pleurait en se voyant, en s'entendant parler. Il a la carrure du

vieil Horace. Il emporte dans un pan de sa toge un peu de tradition. Il a jadis donné la réplique à Rachel.

1er *janvier* 1889. — L'année commence par un jour gris promettant la neige. Elle a fini pour moi par une algarade avec Larroumet à propos de la réserve ministérielle. Il était furieux que je ne la lui eusse pas soumise. « J'y changerai quelque chose, ne fût-ce que 50 centimes », m'a-t-il dit par le téléphone. J'ai rompu la communication. A la réception au ministère j'ai été plus net encore. Je ne lui ai pas répondu et, me tournant vers Lockroy :

— M. le Ministre, je vous présente la Comédie-Française qui fera de son mieux pour l'Exposition de 89.

— La Comédie fera ce qu'elle fait toujours. Elle sera devant la France.

3 *janvier*. — On répète *Henri III et sa Cour*. La Comédie et les Comédiens de la Comédie font un effort d'argent et de talent. Dumas a regardé et écouté tout cela sans avoir un mot agréable. Tout lui est dû. Au fond il n'aime pas le théâtre de son père.

6 *janvier*. — La « première » d'*Henri III* a bien marché hier. Après avoir commencé piano la pièce a bien fini. Mais la salle était évidemment prévenue, hostile. On toussait.

— Je les connais les tousseurs du troisième acte, disait Dumas. Quand la pièce a cinq actes ils toussent au troisième, quand elle en a trois ils toussent au deuxième !

J'ai reçu le président Carnot qui assistait à la répétition. Il a été fort aimable. Après le quatrième acte, je vais le voir. Il y avait là Jules et Charles Ferry. Carnot rayonnait. Les allusions au duc de Guise (Boulanger) et au roi lui avaient plu :

— On m'a regardé quand Henri III s'est déclaré roi de la Ligue. C'est une façon de me dire ce que je dois faire.

A noter la joie de Mounet sortant de là comme un homme qui a eu peur de se noyer, et sa façon de jouer dans la coulisse le duel où Saint-Mégrin succombe. Il se battait, criait, râlait. C'était très beau et j'ai vu cela moi tout seul.

9 *janvier*. — Hier causerie au théâtre pendant le deuxième acte d'*Henri III* avec Galliffet. Il revient d'Angleterre. Là on nous déteste. On est content de l'aventure Boulanger qui nous humilie et inquiet

de la guerre possible qui, nous faisant disparaître, laisserait l'Allemagne unique et face à face avec l'Angleterre. Il croit au danger boulangiste. On se lève devant le général lorsqu'il parle à quelqu'un comme on se lève devant le Roi !

— Je l'ai écrit à Brugère pour qu'il le dise à Carnot. Un homme que nous avons chassé de l'armée, qui, n'ayant pas le sou, vit de ce que l'on lui donne, qui a pour amis des faquins, qui a manqué à sa parole, qui a des taches d'argent et qui reste populaire, pouah !

Le vieil empereur Guillaume disait :

— Comme souverain de l'Allemagne je devrais être heureux de voir un tel homme à la tête de l'armée française, mais comme doyen des soldats d'Europe je suis navré de voir une bonne armée commandée par un tel personnage !

Galliffet parle assez librement avec deux généraux allemands qu'il ne m'a pas nommés. Ils croient à la victoire mais ils ne veulent pas la guerre : « Le succès nous coûterait si cher que les mères allemandes ne nous le pardonneraient pas et que nous nous trouverions en face du socialisme. »

21 *janvier.* — Augier, l'ancien familier du prince Napoléon, est aimable chez les ministres républicains tout en disant pis que pendre de la République. Je me le rappelle allant voir Perrin mourant pour lui parler de sa pièce *l'Aventurière* et répondant à celui qui lui demandait un discours sur Perrin mort :

— Cela regarde Dumas. Je ne suis plus de la Maison.

— Il ne ressemble pas pour rien à Henri IV, dit de lui Alexandre Dumas. C'est un malin sous son air cordial et indépendant.

J'ai été avec Jules Lefebvre chercher, cité d'Antin (au magasin des accessoires), un costume de femme pour un tableau moyen âge. Nous avons ouvert les armoires et étalé les oripeaux, tous fanés : jupes usées ; corsages râpés ; maillots qui ont serré des cuisses mortes ; vêtements roses, rouges, jaunes, aux couleurs crues ; costumes qui ont moulé des corps de femmes célèbres ; défroques de la gloire théâtrale : paillons cassés, galons décousus, perles fausses qui s'égrènent — la mascarade et la morgue de l'art dramatique. Jules Lefebvre a choisi un costume qui me semble avoir été porté par Sarah Bernhardt dans *La Fille de Roland.*

24 *janvier.* — Jules Lemaitre, blond, poli, avec un certain aplomb pourtant, a lu lentement en dégustant ses phrases comme

un chat qui boit du lait, *Un Salon*. Du Flaubert mêlé de Berquin. Refusé.

— S'il faisait refaire sa pièce par Georges Ohnet? dit Mounet-Sully.

Lemaitre prend assez bien la chose, étonné pourtant, un peu amer. Il recommencera. Il m'appelle trop « Monsieur » en me parlant. Il a une politesse, un ron-ron, un gros dos sous lesquels on sent la griffe. Au fond, sa pièce est au-dessous de son talent.

Le matin j'avais rendu visite à Dumas. Il travaille mais il se sent fatigué. Il est débordé par les préfaces qu'il fait pour être bon garçon : « Sardou qui ne fait pas cela et qui s'enferme est haï » Il croit que le public de l'Exposition ira boire des bocks à la tour Eiffel et se souciera peu du théâtre. Il me parle d'Augier : « Il aimerait mieux avoir fait *Denise* et *Francillon*, mais du moment qu'il n'en est pas l'auteur, il aime autant que ce soit moi qu'un autre. Voilà ses sentiments pour moi ! Quant à Got, lorsqu'il joue une de mes pièces, il lui semble qu'il fait une infidélité à Augier. »

26 *janvier*. — Lockroy m'a fait venir au ministère et la question de *Diogène* s'est posée devant Félix Pyat, en chapeau mou, irrité, nerveux, menaçant, enveloppant, indigné et quémandeur tout à la fois :

— La République n'a plus ses entrées à la Comédie. Vos comédiens ne sont plus les comédiens ordinaires du roi mais les comédiens ordinaires du peuple. Le peuple n'a pas de loge à la Comédie et il en est éloigné par le prix des places et par les spectacles bourgeois que vous donnez. Toute la Révolution militaire a été faite par le *Qu'il mourût* de Corneille et par le *Tartufe* de Molière. Les philosophes y ont moins contribué que le théâtre... Boulanger sera nommé ou du moins il ne sera pas écrasé. Les ouvriers raisonnent comme à la veille de décembre. Ils le veulent... J'ai vu les Prussiens à Orléans, j'avais quatre ans ; je les ai revus en 70, j'avais soixante-dix ans, je les reverrai. Mais un peuple qui a subi quatre invasions dans un siècle est un peuple perdu. *Finis Galliæ!* Si Boulanger arrive nous nous défendrons, nous nous battrons et, à la faveur de la guerre civile, Bismarck qui nous guette entrera chez nous. Je n'ai plus trente ans à donner à l'exil... Le peuple est las...

— Le peuple est las et je le comprends, dit Lockroy. Il serait temps de faire de la politique socialiste.

— Oui, le peuple n'a plus de médecins et il va aux rebouteux, à Boulanger, au Café-concert. Et si l'on donnait *Diogène*, il n'en serait pas là !

Avec quel art de rhéteur ce *Diogène* était ramené !... Vraiment étais-je dans le Cabinet du ministre de l'Instruction publique écoutant un ancien membre de la Commune déplorer la proscription du drapeau rouge ? Quand il est parti, Lockroy qu'il tutoie (il l'a vu enfant) et qui l'appelait tout à l'heure « cher Maître », me dit : « Tu sais que c'est un vieux menteur et qu'il a voulu me faire fusiller en 1871 ! »

2 *février*. — Au dîner Bixio, Galliffet parle de Boulanger avec véhémence :

— Que l'on me donne un petit papier et avec le premier escadron de cuirassiers que je rencontrerai je me charge de tout le boulangisme ! Si je flanquais la Chambre à la porte je ne toucherais pas aux gens de la gauche, ils font leur métier ; mais il y a là des imbéciles de la droite dont je m'occuperais ! Un M..., par exemple, qui trouvait que Thiers était de trop petite naissance et qui va chez Dugué de la Fauconnerie pour se faire présenter au brave général ! Je ne devrais pas dire ce que je vais dire, mais il y a deux ans, quand nous étions si près de la guerre, Boulanger arriva au Conseil sortant de chez quelque cocotte et ne sachant rien de la question, ne parlant pas, n'ayant pas même ouvert une carte ! Ce fut alors qu'effrayés nous demandâmes qu'on nommât vice-président du Conseil Saussier qui est un brave homme. Si je dois obéir à un homme que l'armée a vomi, je quitte l'armée. Je me fais Américain.

5 *février*. — Got contait l'autre matin au théâtre l'anecdote suivante : Anaïs, la gentille et légendaire Anaïs qui jouait les ingénues à soixante ans, avait eu sa mère brûlée vive. Et elle disait : « C'était si affreux que, depuis ce temps, je ne peux plus manger de côtelettes ! » Douleur naturaliste.

13 *février*. — L'autre jour, Mounet-Sully m'a dit à propos de Saint-Mégrin dans *Henri III* :

— J'aime ce rôle jusqu'au dernier acte ! Mais quand, armé d'une épée je dois fuir devant des assassins, je trouve cela tellement lâche qu'un de ces soirs, tant pis, je resterai en scène !

8 *mars.* — Dîner somptueux de table d'hôte à l'Elysée. Carnot, aperçu à travers les pièces montées, raide, mangeant automatiquement, barbe noire, grand cordon rouge. Son frère, ingénieur, barbe blonde, ressemblant au vieux Carnot. Tirard et Yves Guyot m'annoncent que le Conseil a décidé la rentrée du duc d'Aumale. Spuller, très gentil, m'a parlé de ma réception à l'Académie : « J'ai été un peu ému. Il y a vingt-cinq ans que nous avions prédit cela ! »

10 *mars.* — Hier, Mme Broisat, à qui je n'ai pas donné un rôle, m'a traité de malhonnête homme et a ajouté qu'elle irait se plaindre et réclamer.

— Monsieur l'Administrateur, m'a dit philosophiquement Picard, mon huissier, elles sont toutes ainsi quand elles vieillissent. C'était la même chose du temps de M. Perrin avec Mme Favart.

Le prince de Galles est venu dans ma loge vendredi. Gros, bon garçon, Henri VIII en habit noir, un rubis solitaire à sa chemise. Febvre l'a piloté.

— Febvre tient son prince, il ne le lâchera pas, dit Galliffet.

14 *mars.* — On dit Emile Augier malade. Il est diabétique et il aurait une plaie à la jambe. Got avait l'air inquiet.

Camille Doucet m'a parlé de son testament hier en Gaulois narguant la mort. Il voudrait qu'Halévy lui succédât à l'Académie comme secrétaire perpétuel. Il entend qu'il n'y ait pas de discours sur sa tombe et il demande que l'Administrateur de la Comédie tienne un des cordons du poële.

18 *mars.* — Je vais voir Augier. Je le trouve devant sa fenêtre, dans sa chambre, corrigeant les épreuves du *Prix Martin*, sa dernière pièce. Il est enveloppé dans une houppelande grise, tel que l'a peint Edouard Dubuffe. Il a le teint allumé, me donne la main. Il a la fièvre. Malade depuis dix-sept jours, il en a, croit-il, pour longtemps.

— Je suis content du mot *Fin*, dit-il, en me montrant le dernier feuillet de son volume : c'est un mot que j'aime bien.

Mounet-Sully a eu une altercation avec Le Bargy qu'il a pris par le poignet. Celui-ci lui a envoyé des témoins, Prudhon et Baillet, pour la forme. On lui demandait d'exprimer des regrets.

— Moi ? Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas l'avoir étranglé !

Dimanche 24 *mars*. — J'ai passé ma soirée avec Louis Depret hier aux Menus Plaisirs. On donnait la dernière représentation de *La Patrie en danger*. Mise en scène qui plairait à Mounet-Sully : toujours la nuit. Les acteurs parlent dans l'ombre et jouent de dos. . . . .

En sortant nous voyons Edmond de Goncourt attablé devant le Café Riche, le collet de fourrure doublé d'un gros foulard blanc, et rêvant, la moustache en croc et les cheveux au vent comme poudrés. Il a l'air triste et hautain à la fois, posant pour lui-même au dramaturge supérieur incompris. . . . .

25 *mars*. — Coquelin Cadet qui joue *Mademoiselle de la Seiglière* en matinée se dit souffrant le soir pour jouer *l'Ami Fritz*. J'envoie chez lui le médecin du théâtre qui sonne trois fois : on ne répond pas. Et je lis ce matin dans *Le Gaulois* que Cadet disait des monologues chez une Américaine. Je vais lui donner 200 francs d'amende. . . . .

26 *mars*. — Le duc d'Aumale vient voir *Henri III* dans sa baignoire. Il est accompagné d'Alfred Mézières qui lui dit « Votre Altesse Royale ». Il trouve la pièce bien montée. Il se rappelle avoir vu Dumas, petit expéditionnaire en 1829, venir inviter Louis-Philippe à la première représentation de la pièce.

L'autre nuit, à trois heures du matin, me raconte Ludovic Halévy, on sonne chez Bertrand, le directeur des Variétés. C'est Sarah Bernhardt qui habite boulevard Pereire un hôtel voisin du sien. Damala, le mari de Sarah, en proie à un accès de folie furieuse, a entassé toutes les chaises dans une salle et veut y mettre le feu. Il est fou parce qu'on lui refuse de la morphine. On le calme. Il se couche. Il appelle Sarah : « Magnétise-moi pour que je m'endorme. » Et voilà Sarah lui faisant de ses mains maigres des passes magnétiques afin de l'endormir ! . . . .

10 *avril*. — Emile Bergerat a lu devant Dumas sa pièce *Le Foyer* à Sarah Bernhardt et à Bertrand. A la fin du premier acte, Sarah s'est écriée en bondissant :

— Mais c'est mon histoire avec Richepin !

On l'a calmée. Un peu après, comme Stella, l'héroïne, raconte qu'elle n'a jamais eu d'amants, la voix d'or a ajouté :

— Oh ! bien, si elle est sage ce n'est pas moi !

24 *avril.* — Hier, on a répété *Hernani* pour la reprise de possession de Ruy Gomès par Silvain. Rien d'épique chez lui, un notaire, cornélien de langage. Je vois entrer dans mon cabinet un homme grisonnant, gras, les dents mal placées découvertes par un large sourire. C'est Henri Becque.

— Je ne vous parle plus de *La Parisienne*, mais si vous pouviez jouer trois fois *Les Honnêtes Femmes !* J'en ai grand besoin et comme vous faites de l'or, trois représentations me donneraient une somme.

Il va travailler à une pièce, *Blanche Bienvenue*. Je dois l'annoncer au Comité. *Les Polichinelles* ne pouvaient, me dit-il, aller à la Comédie. Ce n'est pas sans un amer plaisir que je rends service à qui m'insulte.

9 *mai.* — A la séance des auteurs dramatiques hier, Becque a un mot étonnant pour me remercier d'avoir — sur sa prière — donné *Les Honnêtes Femmes* cette semaine :

— Aussi je vous enlève de mon livre.

Son livre ? Quel livre ? Un livre où il éreinte les directeurs à qui il a fait perdre de l'argent ! Il aura le temps de m'y remettre. Coppée, à qui je conte le trait, trouve cela stupéfiant ! « C'est l'escopette », me dit-il.

11 *mai.* — Vu M. Fallières pour Coquelin. Râblé, solide, très franc :

— Antonin Proust est venu me voir et m'a dit que Coquelin était ennuyé à la pensée d'un procès. Il faisait, m'a-t-il affirmé, cette démarche à l'insu de Coquelin, ce qui n'a pas empêché le dit Coquelin de se précipiter chez moi hier matin. Il rentrerait volontiers à la Comédie rompant sans doute le traité qui le lie à la Porte Saint-Martin. Si cela se pouvait ce serait heureux. Vous n'avez pas tant d'acteurs et le public, après si longtemps, ne comprendra rien à ce procès.

Je réponds que Coquelin ne demande pas une autorisation de jouer mais la ratification de l'engagement pris par lui contre tout droit. Je fais ressortir les dangers que courra dans l'avenir la Comédie si l'on en sort, si l'on y rentre ainsi.

— Vous seul, me dit M. Fallières, avez la pensée du ministre.

J'avais vu Augier quelques jours auparavant. Toujours couché mais mieux portant. Il me cite ce mot de Gambetta : « Coquelin est un grand comédien, mais Got est un grand artiste. »

16 *mai.* — Coquelin a donné hier sa représentation d'adieu. Carnot n'ayant pu occuper la loge d'avant-scène qu'il lui avait envoyée, il a écrit au colonel Lichtenstein : « Le Président de la République vient de rompre le dernier lien qui me rattachait à la Comédie-Française. »

Coquelin a réussi. C'était inévitable mais la salle n'a pas eu l'émotion ressentie le soir des adieux de Delaunay. On sentait que c'était une représentation à bénéfice et non une représentation de retraite. Il a pris trop de temps, à mon avis il a professé. Il est moins gai qu'au temps jadis. De *Tartufe* il fait un cuistre. Ce n'est pas Tartufe, c'est Laurent, le valet de Tartufe. D'ailleurs toujours alerte, la voix claire, vibrante, le diseur étonnant qu'il est, pas fatigué du tout après avoir joué Mascarille, Gros-René, Tartufe, Crispin, remontait à sa loge lestement, embrassant avec émotion son frère dans le couloir et me montrant les fleurs, les guirlandes et les couronnes qu'il a reçues.

29 *mai.* — Lockroy me conte ce mot de Coquelin :

— Eh bien ! Lockroy, faites-vous toujours de la politique ?

— Oui. Et vous ?

— Moi, non. Je ne m'en occupe plus depuis qu'IL est mort ! (Gambetta).

3 *juin.* — Je reprochais à Mounet-Sully d'avoir dit un soir dans *Œdipe-Roi*, en voyant entrer Tirésias :

— Ah ! voilà cette vieille baderne !

— C'était, me répond-il, dans le sentiment du personnage.

— Alors, il fallait le dire en grec !

Il n'a pas répliqué.

Le maillot chez Mounet joue un grand rôle. Une Anglaise disait dernièrement : « Il joue *Hamlet* en cocotte. »

Mme Lloyd me racontait l'autre jour les débuts de Reichenberg que sa mère giflait en lui reprochant de ne pas gagner assez d'argent. En ce temps-là on débutait dans Agnès après deux répétitions et on n'osait pas entrer au Foyer où se tenaient les grands artistes Samson, Régnier, Provost.

— J'ose à peine encore dire : Febvre à M. Febvre, me dit Lloyd.

C'est Coquelin qui a commencé la désorganisation. Il tapait sur le ventre des anciens. Ce grand comédien est surtout un grand désorganisateur.

5 *juin*. — Le soir, *Hamlet*. Mounet vraiment admirable. Il me dit après la représentation :

— C'est une pièce où trois ou quatre fois par soirée on dépasse la mesure de ses forces.

— Ménagez-vous ?

— Si je me ménageais, je me mépriserais !

7 *juin*. — En sortant de l'Académie où Rousse et Vogüé ont, à propos de Nisard, égratigné Victor Hugo — et pourquoi ? — j'entre à l'Ecole des Beaux-Arts où l'on expose les œuvres de Barye. C'est un éblouissement. Ces bronzes aux patines brunes, vertes, dorées donnent là, sous les vitrines, la sensation de joailleries. Et les aquarelles ! Quelle puissance dans ces tigres et ces boas lourdement enroulés aux troncs d'arbres !

Dîner chez Magnard. Le jeune Albéric Magnard, de l'école musicale nouvelle, disait en propres termes :

— Si vous entendiez *La Juive*, vous verriez que c'est le dernier degré de l'abjection.

C'est bien simple. La musique a ses décadents et ses mallarmistes.

14 *juin*. — Après la répétition de *L'Etrangère*, hier, Dumas, remontant le petit escalier qui mène à la scène, me dit :

— Eh bien ! hier, avez-vous vu ? Pas une scène d'Hugo aux examens du Conservatoire !

Et, avec un sourire heureux :

— Il se dégonfle !

Dumas est furieux contre l'Exposition : on vient ici comme à une kermesse. On va au cirque, aux courses de taureaux, à Buffalo-Bill. On va construire des cirques qui contiendront 50.000 personnes. Le théâtre s'en va. Dans dix ans il n'y aura plus que la Comédie-Française et encore !

7 *août*. — Hier, soirée de gala à l'Opéra. A neuf heures, par le grand escalier, arrivée de Carnot précédé par des huissiers portant des candélabres d'argent. Je suis placé à l'amphithéâtre entre deux généraux dont l'un, grand, élégant, peu informé, trouve avec raison la salle terne et les femmes peu jolies.

Le Shah de Perse, constellé de pierreries — deux émeraudes et un rubis à chaque épaulette, sabre à poignée de diamants, soutenu

par un baudrier de topazes, lion en diamants au bonnet, un ordre, gros comme un œuf, en diamants au cou — a l'air froid et féroce. Il se lève par mouvements brusques, relève ses lunettes d'or jusqu'à son bonnet, plante là Carnot et Mme Carnot qui se regardent surpris puis le suivent pour obéir à l'étiquette, revient, s'assied, salue rapidement, regarde d'un air terrible je ne sais quel membre de l'Institut qui s'incline devant lui, fait de la main un signe à M. de Lesseps qu'on lui présente, lorgne la salle et s'en va avant la fin du spectacle, ennuyé il me semble.

A côté de ce tigre d'Orient, solide et brave du reste, le roi Dinah Salifou, beau nègre, toque de velours pourpre brodée d'or sur la tête, la Légion d'honneur sur sa robe noire et le sabre que lui a donné le Shah à sa ceinture, m'a fait plaisir. Noir d'ébène ou de bronze, il était à l'amphithéâtre à quatre places de moi avec la reine Phillio, jeune, l'air bon, le visage fin et le profil presque joli, séduisant même lorsqu'elle souriait, bonasse et narquoise à la fois, aux sauts du Caliban du ballet, maniant, avec grâce, comme une Espagnole un éventail de dix sous.

Un commissaire chargé de placer Dinah Salifou ayant dit :

— Je me charge du nègre !

— Pardon, fit le Noir doucement pour montrer qu'il avait entendu, n'avez-vous pas un programme ?

23 *août.* — Antonin Proust me dit :

— Il y a un joli mot dont je ne peux pas nommer l'auteur...

— Et ce mot ?...

— Le boulanger nous a quittés, mais le pétrin nous reste !

— Dites-moi l'auteur.

— On me l'attribue...

27 *août.* — Halévy, qui vient ôter à la Comédie sa cravate blanche de témoin au mariage de la fille de Berthelot, me dit qu'à Londres on ne voit que des tours Eiffel. La tour Eiffel est toute l'Exposition ! Elle a effacé Boulanger. On peut écrire dans la biographie du général : créé par Paulus, tué par Eiffel !

14 *septembre.* — Coquelin m'a écrit. Je vais chez lui, 6, rue de Presbourg. Un hôtel séparé dans un grand hôtel. Des tableaux partout. Coquelin dans tous ses rôles. Un luxe vrai. La fenêtre ouverte sur l'Arc de Triomphe, le bas-relief de Rude entre les

arbres. Coquelin me propose de rentrer pendant six mois par an avec la moitié des appointements que touchera Got. Il a 1.000 francs assurés par soirée à la Porte Saint-Martin. Avec 20 % de la recette il peut se faire 2.500 francs. Le gouvernement argentin lui donne 200.000 francs or de subvention et lui demande de monter six pièces du répertoire. Il fera des conférences...

Je télégraphie à Fallières. Doucet penche pour l'acceptation de la proposition Coquelin, Halévy, non. Moi je crois, en le gardant, rendre service à la Maison.

10 *octobre.* — Sarcey, après m'avoir fait un portrait étonnant de X..., joueur, endetté, sceptique gagnant 120.000 francs par an grâce au tour de bâton, payé pour ses réclames, trompant femme et maîtresses, sans conscience, talentueux et gouailleur, dit naïvement :

— Il est si gentil !

17 *octobre.* — Coquelin est venu me voir avec son fils. Tous deux rayonnants. Ce qui le préoccupe c'est sa loge. Il veut la faire arranger. Il me demande de ne débuter que le 7 décembre. « Affaire de sentiment », dit-il.

Il y aura trente ans le 7 décembre qu'il débutait en lever de rideau dans *Le Dépit amoureux* et, chose curieuse, on jouait *L'Africaine*, une pièce de Charles Edmond dont on répète *La Bûcheronne*. Régnier avait dit à Ch. Edmond : « Ce soir débute un petit garçon qui ira loin ! »

9 *octobre.* — Dumas a vu Augier l'autre jour.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'on fait à la Comédie-Française ? lui a-t-il demandé.

— On fait beaucoup d'argent puisqu'on joue *Maître Guérin.*

Il ne se voit pas s'en aller. Il a cependant dit à son docteur : « Tout ce que je vous demande c'est de ne pas m'avertir quand ce sera le moment ! »

Je pardonne au pauvre grand homme ses mauvaises humeurs et ses injustices ! Il souffrait — inconsciemment peut-être — quand il me répétait avec aigreur : « Si mon répertoire est fini, si je suis mort, il faut me le dire. » Il ne croyait pas dire si vrai.

25 *octobre.* — Je reçois à midi cette dépêche : « Mon mari a succombé cette nuit. Laure Augier. »

18 *novembre.* — Henri Régnier me répète un joli mot de Gounod. A l'enterrement d'Augier, quelqu'un parlait de la majesté que donne la mort non seulement aux beaux visages comme celui d'Augier, mais même aux laids : « Oui, dit Gounod, l'âme transparaît. La locataire prend sa revanche du logement ! »

8 *décembre* 1889. — Coquelin est rentré hier. Il m'a paru ému avant son entrée en scène. Il disait gaiement pourtant :

— J'ai quitté la Comédie le 3 décembre, j'y rentre le 7. J'ai pris quatre jours de congé !

Il a mieux joué Gros-René qu'à sa représentation d'adieu. Il était moins tendu. Worms, qui lui donnait la réplique à ses débuts (le 7 décembre 1860) et qui jouait alors Valère dans *Le Dépit amoureux*, était semainier hier. Il m'a dit que Coquelin avait déjà été furieux de ne pas voir sur l'affiche : *Rentrée de Monsieur Coquelin.* « Il ne sera pas commode à mener », a-t-il ajouté.

Les journaux le louent beaucoup. Personnellement, c'est un de mes actes qui est hautement approuvé. Mais on loue trop Coquelin au détriment de la Comédie. Et il y a trois ans toute la presse disait : « Mais qu'il parte donc ! Il nous ennuie ! »

12 *décembre.* — Paris ne parle depuis trois jours que d'une épidémie de fièvre ou de grippe qu'on appelle la fièvre dengue ou l'influenza. Cette maladie arrive, dit-on, de Saint-Pétersbourg. Les employés du Louvre, ceux des Postes, certains lycées en sont atteints. Ce n'est pas grave, mais c'est désagréable.

2 *janvier* 1890. — L'année a commencé par une alerte. Après le deuxième tableau d'*Hamlet*, un fil électrique a enflammé son enveloppe de gutta-percha. Fumée, mauvaise odeur, bruit dans le dessous. Panique. On baisse le rideau de fer. Baillet rassure le public. Et Mounet-Sully au foyer :

— C'est ennuyeux ! Ils ont fait un tel bruit sous le plancher qu'on n'écoutait plus !

— Il fallait qu'ils brûlassent pour nous écouter ? lui demande Febvre semainier.

9 *janvier.* — Je demande à Meilhac qui travaille avec Paul Bourget si ce dernier a des idées de théâtre : Oui, il croit que c'est facile ! »

13 *janvier.* — Brandès a joué *Andromaque* en matinée. Elle était fort belle et pâle dans ses vêtements noirs avec quelque chose du front et du profil de Rachel dans son visage de juive. Mais la voix, hélas ! la voix ! Forcée, rauque.

— C'est égal, disait Clemenceau à Worms, je lui sais gré de nous avoir débarrassés de Mlle Hadamard !

1er *février.* — J'ai oublié de noter la présence de Carnot mardi dernier à *Margot* et Reichenberg chantant au foyer devant Tirard, président du Conseil :

Car il est en bois, en bois !

— Je vais le lui dire, disait Tirard en riant.

Le respect, tradition de la Maison de Molière, ne se perd pas, comme on voit...

15 *février.* — Lavedan lit sa pièce. Il lit très bien. Bon effet au début, profond par parties, déplorable au quatrième acte. On déclare la lecture non avenue. Lavedan va refaire un dernier acte. Got a dit :

— Nous venons d'assister aujourd'hui à un événement heureux pour la Comédie, car cette lecture nous promet un auteur dramatique.

Je rapporte ces paroles à Lavedan introduit contre l'usage dans la salle du Comité. Il s'en va content. Je serai heureux de révéler, d'amener à la Comédie un jeune homme.

1er *mars.* — Mounet-Sully, qui fait répéter *Iphigénie* et *Polyeucte*, s'occupe des rôles des autres et ne sait plus le sien dans *Iphigénie* surtout. Il y est beau comme un Grec de Regnault ou de Rochegrosse, mais il manque de mémoire.

Aimée Tessandier n'a pas été mal ou a été moins mal que je ne le craignais. Bartet a joué divinement ; Brandès est belle fille dans ses voiles jaunes de Liberty et Cie.

11 *mars.* — On appelle au théâtre, la décoration de Febvre : *Les suites d'un premier lit*, à cause de ce lit fondé par lui à l'hôpital français de Londres.

Mounet-Sully me disait hier :

— Comment avez-vous donné *L'Ecole des Femmes* après

Polyeucte ? Des spectateurs protestants m'ont dit que Molière leur avait gâté leur impression religieuse.

16 *mars.* — Lecture des *Deux belles filles* aux artistes. Lavedan est ému.

— Allons donc, lui dis-je, vous avez lu à des juges, vous allez lire à des complices !

Grand effet, particulièrement sur les femmes qui n'ont pas l'esprit assez critique pour voir que le quatrième acte n'est pas bon. Coquelin Cadet voulait jouer le rôle d'un homme aimé de trois femmes !

Il a eu la balourdise de dire à la représentation d'adieu de Maubant un monologue où il est question de faire cirer des bottes à M. de Bismarck et d'inventer une machine à poignée de main sympathique pour M. Carnot. Oh ! le tact du fantoche !

La recette de Maubant a été de 14.000 francs.

30 *mars.* — Dumas me disait hier pendant la répétition du *Demi-Monde* :

— Cette pièce ne pouvait être faite que par un ignorant. Je ne savais rien et n'étais pas embarrassé par mes souvenirs de lectures. J'utilisais les impressions de ma vie. Augier a fait du théâtre parce que d'autres en avaient fait avant lui. Moi, j'en ai fait parce que j'avais besoin d'argent !

Et il ajoute :

— A mesure que je me rapproche de la mort, la terre me fait l'effet d'une ville de province. L'âge remet tout en place, comme la distance.

29 *avril.* — Arsène Houssaye est venu me voir hier à la Comédie. Un peu cassé mais toujours jeune, blond plutôt que blanc. Il voit mal cependant. Il éprouve une certaine joie à se retrouver dans ce cabinet qui fut le sien. Les tapisseries, c'est lui qui les a fait placer sauf celle du plafond. Les autres, dit-il, venaient de chez lui.

3 *mai.* — Galliffet, au dîner Bixio, a été bien intéressant. Souvenirs de guerre, histoires d'amour, les belles, les balles, le plaisir, la revanche, il a tout conté, évoqué, et jusqu'à onze heures nous sommes restés là, écoutant, revoyant l'Empire, la Barucci, Marguerite Bellanger, Anna Deslions, la comtesse de Castiglione

belle jadis, si belle, folle aujourd'hui, et le prince de Galles, et Bismarck, et l'armée future : « Si notre stupide presse ne parle pas trop, si l'on ne marchande pas trop l'argent à Freycinet, dans trois ans l'affaire est faite ! »

Il l'a bien dit, ferme, le visage impassible, culotté, la moustache encore noire barrant sous un nez fin, un nez qui est un bec, un visage de brique couronné de courts cheveux blancs très droits.

17 *mai*. — Ce soir « première » d'Henri Lavedan. La répétition n'a pas trop mal marché hier. C'est une jolie comédie à deux, traversée par un mélodrame à la Dennery sans Dennery. Le côté Dumas fils vaut mieux.

Dîner de « La Marmite » hier à l'Hôtel Continental en l'honneur de Léon Bourgeois. Eiffel lui porte un toast très bien. Bourgeois souhaite santé et longue table à « La Marmite ». Herbette boit à la nation espagnole, Ruis Zorilla et le marquis de Santa Marta étant là. Ce marquis, maigre, gris, vieux, est républicain et conspire. Il raconte qu'il a fondé un journal, va faire la concentration républicaine, etc., ce qui embarrasse Bourgeois. Zorilla encore brun, gros, solide, avec un nez bourbonien sur des moustaches noires, dit que « celui qu'on a appelé démagogue et qui n'est pas démagogue » boit au gouvernement et remercie le peuple français de l'avoir accueilli, lui proscrit.

Puis Mlle du Minil (félicitée par le ministre) a récité je ne sais quoi de Theuriet; Laugier a dit la ballade de *la Glu* et Mounet a admirablement interprété *la Curée*. On entendait hurler et manger les chiens.

— Si vous ne vous appeliez pas Mounet-Sully, lui dit le peintre Benjamin Constant, vous pourriez vous appeler Delacroix.

31 *mai*. — Guy de Maupassant, maigre, tournure militaire, moustaches noires, barbiche, tout à fait l'air d'un officier en bourgeois, m'apporte une pièce que Réjane a dû jouer au Vaudeville. Je la lirai.

19 *juin*. — J'ai entendu un bien joli premier acte d'une *Griselidis*, d'Armand Silvestre. Lorsque Carnot était ministre des Finances, Silvestre, chef de bureau, trouva un matin sur sa table ce petit mot de son ancien camarade de Polytechnique : « Mon cher

Silvestre, je t'ai fait chevalier de la Légion d'honneur. Viens m'embrasser. — Carnot. »

22 *juin.* — Réception du drame de Jean Richepin *Sacrifiée*, devenue *Par le glaive!* Ravenne, XIVe siècle. C'est noir, noir, noir. Du Victor Séjour en très beaux vers :

Les murs de la cité, c'est encore la prison !
Du passé radieux cueillant les jeunes roses !

La guerre :

Et dont le baiser rouge a pour bouche une entaille !

C'était impossible à refuser, mais je ne crois pas à un succès.

Un mot de Paul Bourget à Bartet que Jules Lemaitre, normalien poétique, n'appelle jamais que *la divine :* « La pire des coquettes est celle qui n'est pas coquette. »

26 *juin.* — Un joli mot de Pierson : un mot de comédienne du XVIIIe siècle. On lui parlait l'autre soir de la vertu, des privations, etc. « Oui, si on était sage, on gagnerait le ciel, dit-elle, mais on ne gagnerait pas sa vie. »

1er *juillet.* — Dîner hier au ministère de l'Instruction publique. Des ambassadeurs, des ministres, des artistes. Après le dîner, longue conversation avec M. de Mohrenheim, l'ambassadeur de Russie, maigre, fin, nerveux, vibrant, parlant bien. Son grand-père, le général Mostowski, fut, sous la Révolution, enfermé à la Conciergerie avec la belle princesse Lubomirska, sa maîtresse, dont il a le buste. Lui, sauvé par le 9 thermidor, elle, exécutée deux jours avant et disant en se regardant dans un morceau de miroir accroché au mur : « Ce cou fera bien avec un collier de sang ! »

Dans la foule qui se presse à la réception, je vois, hautain, portant beau quoique laid, Becque, cette outre ambulante de venin. Il tourne autour de moi, m'aborde enfin, voulant causer en ami, répétant ce « Mon cher ami » qui m'agace et sonne faux, riant de son large rire où il y a de la carie sur les dents et de l'écume sur les lèvres. Menaçant et caressant tour à tour, il parle de sa misère et des 20.000 francs de dettes de plus qu'il aura l'an prochain si on ne le joue pas, contant qu'il a vendu son Balzac pour faire ses visites à l'Académie. « Cela m'amuse de voir Balzac payer les visites de Becque ! » Il dit que dans un journal « où l'on ne vous

aime pas », on lui a offert 10.000 francs pour écrire des éreintements... A la fois spirituel ou plutôt drôle, bête et enragé, un cerveau morbide, persécuté et terriblement persécuteur, disant qu'il forcera au besoin Bartet à jouer *La Parisienne*, comme Mlle Mars a joué *Hernani*, malgré elle. Et il ajoute :

— J'ai été reconnaissant à droite et à gauche...

— Oh ! voilà un joli mot de théâtre. Retenez-le, lui dis-je.

Et il n'est reconnaissant nulle part. Entre la droite et la gauche, il pose la reconnaissance à terre.

7 *juillet*. — Déjeuner hier à Chantilly. Le duc d'Aumale est toujours aussi aimable, et, n'était la goutte qui lui tord les mains et le tient aux jambes, il serait en bon état. Toujours la même explication galamment faite de la galerie des batailles. Le profil de Condé vieux, le drapeau pris à Rocroy, les pistolets de combat du prince, le même attendrissement sincère devant les noms des villes prises au bord du Rhin. Après le déjeuner la visite aux tableaux, aux dessins, aux livres, le merveilleux *Livre d'heures* du duc de Berry, acheté 16.000 francs à Gênes, le portrait de Cinq-Mars dessiné par Louis XIII, les Tanagras, les Prudhon, le *Napoléon* de David, le *Talleyrand* d'Ary Scheffer, couturé, ridé : « Je lui ai fait au lieu de mains les griffes du diable », disait Scheffer au duc. Puis, dans la bibliothèque, causerie. A noter le cri (je ne trouve pas un autre mot) du duc d'Aumale disant :

— Ma grand'mère n'avait pas émigré ! Elle était suspecte, non émigrée ! Mes oncles aussi !

Il répète ce renseignement (à vérifier) que ce fut à Versailles, pour la première fois, aux fêtes de l'inauguration du Musée qu'on joua Molière avec des costumes Louis XIV, ce qu'on fait toujours depuis.

— Je me rappelle avoir vu jouer Molière en costumes Louis XV et Louis XVI, nous dit le duc.

8 *juillet*. — A noter ce que m'a dit Bonnat. Il peignait le duc d'Aumale. Dans l'atelier il y avait un portrait de la princesse Mathilde.

— Cette femme a été bien jolie ; elle me plaisait, elle a dû le deviner. Les femmes devinent toujours cela.

Bonnat le dit à la princesse.

— Cet homme-là ! Je l'adore ! Quand pose-t-il chez vous ?

— Tel jour jusqu'à trois heures.

— Oh ! j'irai. Mais (un sourire) je mettrai une voilette.

Le duc posait, goutteux, grimpant difficilement sur la plate-forme où il s'asseyait.

— On ne dérange pas les peintres qui travaillent, n'est-ce pas ? Ne voulant point dire : « On ne me forcera pas à bouger. »

— Non, Monseigneur !

La princesse ne vint qu'à cinq heures, mais très belle, très fraîche, un chapeau rose et sans voile. Désolée d'avoir manqué le duc.

— Il est parti ! J'avais compris jusqu'à cinq heures !

12 *juillet*. — Déjeuné avec Sardou. Tout en déjeunant il conte, il mime, il met en scène son drame. Il en a dessiné le premier décor ; il a les larmes aux yeux quand il parle de son héroïne. Il dit le temps qu'il fait, la chaleur, la bière qu'on boit, Barère à la tribune, Robespierre à l'Hôtel de Ville. Il fait la biographie de ses personnages et parle de la grande Françoise, blanchisseuse à l'île Louviers, comme s'il l'avait connue. Il est vivant, pittoresque, entraînant. Le théâtre fait homme.

D'ailleurs inquiet, ne voulant pas que la Comédie aille à la bataille en rechignant, redoutant les timides, ceux qu'on appelle les *académisants*, comptant que la charrette, la guillotine, feront le succès de terreur de la pièce et me demandant de consulter avant la lecture Got, Worms, etc.

Sa *Cléopâtre* est finie ; on la jouera en octobre. Une Cléopâtre sympatique, ce qui n'était pas facile. Sarah jouera cela et ira l'exploïter en Amérique.

Becque lui a écrit pour lui demander de retarder *Thermidor* afin que *La Parisienne* soit jouée :

— Et cela me donnera des chances pour l'Académie ! Vous avez eu tort de reculer l'élection. Augier aura eu le temps d'être oublié ou on aura eu le temps de s'apercevoir de tous ses défauts.

C'est le même Becque qui disait :

— Je tiens à faire l'éloge d'Augier. Si je ne succède pas à Augier j'attendrai. Je succéderai à Dumas et... je ferai l'éloge d'Augier !

7 *août*. — J'ai signé les engagements du jeune Dehelly et de Mlle Moreno. Belle écriture ferme, Mlle Moreno. Très moderne.

14 *août.* — Hier Delaunay est venu me voir à Viroflay avec le jeune Dehelly. En complet de soie écrue, les cheveux blancs comme poudrés, Delaunay avait l'air d'un vieux gentilhomme de comédie. Il est féru de son jeune élève, très gentil, blondin, souriant, et qui venait de l'aider à faire ses malles (Delaunay va à Royan) et de répéter le troisième acte du *Chandelier.*

— Un D et un Y, Dehelly, Delaunay, dit-il, et il habite par hasard près de l'Odéon dans l'appartement que j'ai occupé.

18 *septembre.* — Je reçois ce matin une dépêche m'annonçant la mort de Jeanne Samary ! Je devais voir Becque à deux heures pour parler de *La Parisienne* et défendre les droits de Mme Samary. A peine la savait-on malade, atteinte d'une fièvre typhoïde, que Becque allait rendre visite à Reichenberg. « C'est le corbeau ! » me dit H. Lavedan en parlant de l'auteur des *Corbeaux.*

C'est une grande perte que la mort de cette jeune femme. Molière perd en elle une de ses incomparables servantes.

19 *septembre.* — Je reviens très attristé des obsèques de Mme Samary. Beaucoup de monde. L'église envahie. Meilhac et Jules Lemaitre ne pouvant entrer. Des fleurs à profusion. Worms en larmes. Des sanglots dans l'église lorsque les harpes jouent la *Marche funèbre* de Chopin. Cela ressemblait si peu à Jeanne Samary ! Elle qui voulait chanter l'opérette ! Larroumet corrige les épreuves de son discours, d'ailleurs bien venu, dans la nef ! Brandès proteste contre un tas de gens en toilettes claires qui sont venus là, comme pour une « première ».

J'avais écrit avec fièvre hier mon discours. J'ai lu ces pages très vite devant un mari accablé et en larmes. Il me semblait que mes phrases le poignardaient. J'avais hâte que ce fût fini. Lui, debout devant le cercueil, a dit à son frère lorsque le défilé allait reprendre :

— Allons, cela va recommencer ! Je voudrais rester le dernier seul avec elle !

On l'a emmené, éloigné...

23 *septembre.* — Scène dans mon bureau hier entre Halévy et Becque, Halévy tenant à constater qu'il m'a toujours dit de faire passer *La Parisienne* avant *Frou-Frou.*

— Et je ne vous demande pas de reconnaissance !

— N'y comptez pas.

A un moment donné, Becque, avec son gros rire de plaisantin bas, dit à Halévy :

— Veux-tu que je t'embrasse ?

— Je n'y tiens pas !

Et Halévy le repoussait.

Reichenberg jouera *La Parisienne.* Becque qui n'en voulait pas au début déclare qu'il n'a jamais eu qu'elle en vue :

— J'avais refusé d'aller à Trouville cet été chez Mme Samary, me dit-il.

Mlle Moreno répète *Ruy Blas.* La voix est jolie, le jeu est d'une écolière.

— J'ai chaud, dit-elle à Mounet-Sully.

— Dans dix ans d'ici, vous aurez encore plus chaud.

Il était en nage, lui, ôtant sa redingote pour mourir.

— Je suis si jeune pour ce rôle ! disait encore Mlle Moreno.

— Mais on ne vous demande que ce qu'on attend d'une écolière. Vous êtes ici pour apprendre. On voit bien que vous n'êtes pas Sarah Bernhardt.

Cela ne l'a pas charmée.

26 *septembre.* — Très intéressante répétition de *Ruy Blas* hier, pour les débuts de Mlle Moreno. Mounet-Sully, toujours malade du *mieux*, donne des conseils jusqu'à la veille de la bataille et détraque la débutante qui ne porte pas mal la vieille robe de Sarah Bernhardt.

— Je croyais que vous l'aviez reconnue, cette robe, lui dit Baillet à la ferveur avec laquelle vous l'embrassiez.

Mounet, en paletot, a joué avec une passion, une douleur, une puissance dramatique supérieure la scène finale du troisième acte.

Il disait à la jeune Moreno toute stupéfaite de ses propres efforts :

— Vous priez mal la Vierge. Je parie que vous n'avez jamais prié.

Et comme je demandais à la débutante si elle était catholique :

— Cela se voit, dit Mounet. Nous autres protestants, nous ne récitons pas des prières à Dieu ; nous lui parlons. J'entends encore ma mère prier avec ses trois fils à genoux !

Il y a du fanatique en lui.

7 *octobre.* — Coquelin est rentré dans *L'Aventurière.* Très étonnant. La scène d'ivresse a été jouée magistralement. Clins

d'yeux, gestes, voix, tout était superbe. Et il n'avait pas joué Annibal en Amérique ! Et il n'avait pas eu un seul raccord ! Et il n'avait pas rouvert Augier ! Il est doué, celui-là.

Mlle Bartet est revenue de voyage. En parlant de Febvre :

— S'en va-t-il ?

— J'ai peur que oui. Il est bien utile !

— Oui. Très nuisible, mais très utile !

14 *octobre.* — Voilà que Mounet s'avise de découvrir que Célimène adore Alceste et « qu'elle doit trembler, avoir les *lèvres blanches* » sous son courroux ! Cette belle invention s'est produite à la répétition qu'il suivait en qualité de semainier, et la discussion s'est continuée au Comité où Got a résumé les sentiments de Célimène pour Alceste : *Elle se f... de lui!*

Mounet voudrait jouer Alceste, avec Reichenberg, et regrette même de ne pas jouer Philinte. « Comment, Philinte ? a dit le jeune Berr, mais c'est le porte-voix du bon sens !... »

28 *octobre.* — J'ai éprouvé hier une indignation d'homme de lettres en voyant la façon dont le Comité a écouté Sardou lisant sa pièce *Thermidor.* Ces gens étaient de glace. Un tribunal en bois. J'avais des envies de protester. Sardou lisait, emporté, fiévreux, pleurant presque, aphone, mais merveilleux liseur et diseur et après le troisième acte s'interrompant pour dire en jetant le manuscrit sur la table :

— Je n'en puis plus...

Dans mon cabinet il me dit :

— J'avais envie de leur jeter mon manuscrit à la figure !

Coquelin vient me voir, exubérant et loquace. Sardou s'adresse à lui : « J'ai comparu devant le tribunal révolutionnaire ! »

29 *octobre.* — Hier, au Conservatoire, Silvain a eu un mot étonnant.

Il racontait que Mounet-Sully est tellement insolent avec les petits que, pendant les représentations d'*Hamlet,* des machinistes de renfort avaient voulu le tuer. Ils avaient ouvert une trappe sous ses pas. Le serrurier s'en est aperçu et l'a fermée. Comme Halévy et moi nous nous récriions, Silvain dit :

— Dame ! qu'est-ce que vous voulez ? C'est bien naturel !...

1er *novembre.* — Sardou vient déjeuner. Il a dansé jadis avec la

veuve de Le Bas qui lui a dit en parlant de Robespierre : « Il vous eût bien aimé. Il aimait tant la jeunesse ! »

Nous avons parlé des décors et de la distribution de sa pièce. Il est convenu que je porterai *Thermidor* à Bourgeois, c'est plus prudent.

Carnot trouve que le rôle joué par son grand-père est bien conforme à la vérité, mais croit inopportune, dans ce moment d'apaisement, la représentation de la pièce. Il a fait quelques observations à Bourgeois sur les paroles de Carnot : « Préparons nos fusils ! » Bourgeois les a écrites au crayon sur le papier de la Présidence dont il coupe l'en-tête avant de me le remettre.

Quant à Bourgeois qui, ministre, ne croit pas possible de songer même à interdire une œuvre d'un homme tel que Sardou, il trouve qu'en ne montrant que le côté odieux de la Révolution, la Terreur, le sang, *Thermidor* touche au pamphlet politique et le regrette d'autant plus que la pièce sera jouée sur un théâtre national.

. . . .

10 *novembre.* — La répétition de *La Parisienne* m'a paru froide. On a été choqué chez Molière du mot de Molière. Becque est tout prêt d'accuser les acteurs.

Sardou après m'avoir vu à une heure et demie revient à cinq heures et demie, me priant de faire part au Comité de ses scrupules. Il sent une hostilité dans la Maison et il voudrait s'en expliquer.

Jeudi, dîner du prince de Danemark à l'Elysée. Le Président me fait demander deux comiques : Coquelin Cadet et Georges Berr.

— Pourquoi pas Coquelin aîné ?

— Non, Carnot ne veut pas. Il aurait peur qu'il ne tapât sur le ventre du prince !

14 *novembre.* — *La Parisienne* est une chute profonde. Hier le public a murmuré quand il n'était pas glacé et, à la fin de la pièce, on n'a pas pu faire relever le rideau.

Le théâtre prend la chose gaiement. Reichenberg rit nerveusement. Elle ne jouera, me dit-elle, aucun rôle créé par une autre. Ni *Divorçons* ni *Frou-Frou.*

Féraudy demandait au Foyer l'opinion d'un spectateur :

— Il me semble, lui a répondu celui-ci, voir un maçon dans un salon.

(A suivre). JULES CLARETIE.

AFRIQUE NOIRE

I

Janvier-février. — Je ne connaissais pas l'Afrique Noire, du moins par les contacts personnels que rien ne peut remplacer. Quelques jours avant mon départ du Maroc, à Rabat, nous dînions chez un colonial, homme de cent métiers, roule-ta-bosse à bonne figure d'aventurier, couturée, laquée de riches enluminures, chasseur d'éléphants, cantinier, trafiquant, planteur, et j'en oublie. La banane, l'arachide, l'ananas n'avaient plus de secrets pour lui. Sur le nègre, homme de la brousse ou évolué, sur la négresse aussi, la diguène, ses opinions étaient simples et stables.

De sa vie déjà longue et rudement cahotée, il se rappelait avec une dilection spéciale un séjour en Casamance : « C'était familial, disait-il. Nous étions là plusieurs compagnies, une anglaise, une portugaise, et la mienne. Tout marchait comme sur des roulettes. Quelques petites rosseries bien contrées, au début, et nous avions tous compris. Sans contrats, sans conventions internationales, on a joué désormais franc jeu. Comme ça pendant sept ans. On nous laissait une paix royale : pourquoi nous serions-nous chanté pouilles ? »

Il évoqua une abondance de cocagne, des flots d'absinthe, de porto, de whisky, des venaisons, des cailles rôties tombées du ciel, des huîtres qu'il suffisait de cueillir aux branches des arbres. Cette galéjade semblait la plus forte. Il eût suffi, pour sembler véridique, qu'il décrivît au préalable les racines des palétuviers, ce lacis exhaustif que découvre la marée basse et auquel, en effet, les huîtres de la côte demeurent quelquefois attachées.

Je l'avais cru, sans songer une seconde à ce penchant qu'auraient les coloniaux à « mettre en boîte » le néophyte. L'habitude des voyages m'a au moins rendu crédule, et docile à bon escient. Ceux qui conseillent, au voyageur en Afrique Noire, de prendre chaque jour une légère dose de quinine, de ne jamais affronter sans casque le plein soleil et de porter des lunettes teintées, je prie de croire

qu'ils ne se moquent pas de lui. Pas davantage s'ils parlent de fièvre jaune, de paludéenne, de bilieuse ou de dysenterie amibienne. Tout cela n'existe que trop et ne donne guère à plaisanter, pas plus que la tsé-tsé dans les contrées où elle exerce ses ravages, ou la cérébro-spinale, ou la peste.

Je me souviens d'un poste où l'on apercevait à l'entrée, sous le feuillage léger des prosopis, une dalle portant un prénom d'enfant. Je revois l'ombre qui descendait sur des visages d'hommes courageux, le regard absent d'une mère pour un mot qui avait passé. Ici, deux bambins étaient morts. Là, ce grand garçon de dix-neuf ans, solide, aux yeux clairs et rieurs, avait guéri d'une bilieuse, mais son aîné y avait succombé. Ailleurs, pareillement robuste, un autre adolescent, piqué par le stegomya, ne portait plus les traces de la terrible fièvre jaune qui avait emporté sa mère.

Combien de fois ai-je eu le cœur serré devant de petits êtres aux joues restées fermes et rondes, mais trop pâles, aux paupières bleuâtres et nacrées ! Il y avait souvent, sous les vérandas des résidences, des ballons d'enfants, des poupées ; mais pas assez de cris et de rires. J'étais content, au cœur des jours torrides, s'il arrivait qu'un tumulte de jeux vînt interrompre ma sieste de voyageur. Mais je pensais à des jardins français, à de légères et vives silhouettes dans des allées fleuries de lilas, de rosiers, sous les tilleuls d'une terrasse où bourdonnent des vols d'abeilles. « Les enfants se déshydratent vite... » Ces mots, en France, n'ont guère de sens. Mais là-bas, où je les ai entendus maintes fois, ils me semblaient cruels et sinistres.

De tels souvenirs, si on les évoque après coup, éclairent d'une juste lumière ce qu'il faut bien appeler la vocation coloniale. Il y a, chez l'homme blanc, une ténacité audacieuse, une aptitude à s'adapter, une sorte particulière de fatalisme aussi, qui, pourtant, n'expliquent pas tout ; ni le désir d'une vie plus large, plus libre (ou le rêve de cette vie, que la réalité bouleverse, s'il arrive qu'elle ne le déçoive pas). Peut-être, à scruter ce problème, trouverait-on en fin de compte un individualisme irréductible, même chez le soldat ou le fonctionnaire encadrés, même chez le Père dans sa mission communautaire ; qui sait, jusque dans le cœur de certains bas trafiquants.

C'est là un témoignage qu'il convient de rendre à ces hommes, à presque tous, si petits ou médiocres qu'ils puissent être par ailleurs. Il s'agit d'une chose simple et belle, d'une dure réalité

quotidienne. Certain romantisme colonial, bien propre à exalter le lecteur sédentaire, dépouille ses prestiges pour peu qu'on y aille voir de près. Ainsi va-t-il des choses humaines, de la guerre et de ses batailles, les Waterloo rouges comme des forges où se couchent « comme des épis mûrs les hauts tambours-majors aux panaches énormes », mais dont la présence, l'horreur même atteignent l'homme qui plonge en elles de cruautés à sa mesure, vite banales, tout de suite empreintes d'une familiarité affreuse. Et l'homme reste : c'est là sa grandeur.

Dans le temps de mon arrivée à Dakar, on me parla du professeur Weulersse, géographe du plus haut mérite. Une mission d'études l'avait entraîné au Soudan, en Haute-Volta. Il avait dû l'interrompre, épuisé. Un avion sanitaire l'avait ramené de Bamako à Dakar : il était mort en arrivant. Un autre, en Guinée, au mois de septembre dernier, surpris par une tornade, avait été tué par la foudre.

De tels propos, entendus à Dakar, touchaient encore mon imagination d'Européen. A Bamako, à Macenta, je n'avais plus besoin de rien imaginer. « Il était ici, à cette table, gai encore et plein de verve, mais le visage ravagé... » Et dans la brousse, devant une case ronde, paillotte au soubassement de torchis : « Il allait atteindre le seuil, quand l'éclair l'a foudroyé. »

Ce n'était pas imagination, si ma mémoire évoquait alors une tranchée boueuse des Eparges et, dans la glaise jaune et gluante, entre des flaques de pluie verdies par l'ypérite, des lambeaux de chair rosâtre, froids et mouillés, que mes doigts *pouvaient* toucher.

A Joal, sur la Petite Côte du Sénégal, j'ai dégusté des huîtres qui venaient peut-être de Casamance, cueillies aux « branches » des palétuviers ; et aussi des beignets de requins, de « mangeurs d'hommes ». Les noirs qui pêchent ces requins au filet n'hésitent jamais à plonger pour démêler des mailles embrouillées : aucun d'eux n'a jamais été mangé, ni même blessé. Quant aux huîtres, dont mes amis de Dakar avaient fait large provision, le troisième jour, malgré le frigidaire, elles étaient mortes et fanées ; mais la dernière fut quand même avalée.

Les plus prudents, les plus microbophobes ne résisteront guère, sous ce climat, à l'attrait d'une laitue fraîche. Par un jour de fournaise, en Guinée, Francis, mon chauffeur Foula, descendit près d'un marigot. Dans l'eau saumâtre, une négresse au torse nu barbotait entre les hautes herbes, en poussant devant elle une

poche de filet montée sur deux baguettes de bois. Cette femme, sur un mot de Francis, lui tendit une écuelle de terre, un *canari* plein jusqu'aux bords. Il but à même et me l'offrit. Je bus comme lui, car j'avais soif.

Il reste qu'on peut demeurer chez soi, à la rigueur à Saint-Louis, à Dakar, pour peu qu'on craigne la piqûre d'un moustique, l'intrusion d'une chique entre deux orteils, la chute d'un serpent cracheur sous le couvert touffu d'un manguier, ou simplement les démangeaisons irritantes des graines barbelées du cram-cram.

CASA-DAKAR

J'ai pris l'avion, à Casablanca, dans les premiers jours de janvier. Dans le car, avec nous, le directeur d'Air-France se rendait à la gare aérienne. C'est un vieux camarade de lycée. « Je t'aurais emmené dans ma bagnole, me dit-il, si j'avais eu la permission d'entrer avec sur le terrain. Mais les Américains ne veulent pas. »

Le D. C. 4, la veille, à cause du mauvais temps sur la France, n'avait pu quitter le Bourget. Nous entendîmes, bien avant de le voir, le ronflement plein et chantant de ses quatre moteurs. Lorsque je l'aperçus tout à coup, haut dans le ciel, il se présentait de côté, les ailes ainsi invisibles, tout à fait semblable à un gros devon d'argent.

Ce n'est pas en effet l'oiseau, la bête volante qu'évoquent ces puissants appareils. Les plus beaux, les plus parfaits de lignes copient la forme, le renflement fuselé des grands nageurs, des troueurs de courants : l'esturgeon, le saumon migrateur. La descente de celui-ci, dans un ciel bleu déjà vespéral, avait la lenteur majestueuse d'une plongée dans un élément dense. Les moteurs s'étaient tus, ou bien la direction du vent nous dérobait leur ronronnement. Le long fuseau brillant s'inclinait dans un glissement courbe, silencieux, doucement porté, comme vers le fond d'un abysse transparent. Ce fut à l'instant même où il allait toucher le sol que, retrouvant l'horizontale et vombrissant à pleins moteurs, il redevint une mécanique humaine.

Le voyage, vers 2.800 mètres, hauteur de croisière normale, ne me permit qu'à peine d'entrevoir les ports de la côte : Safi, Mogador, Agadir, menues taches claires baignant dans la mer océane. Je m'efforçais en vain d'en reconnaître les silhouettes. Dès Ifni, avant le cap Juby, en latitude des Canaries, le crépuscule

dérobait la terre et la mer, ou plutôt les mêlait l'une à l'autre dans un étrange lointain glauque et rose.

L'équipage avait eu la gentillesse de me faire place dans la cabine de pilotage. Grâce à cette courtoisie, je me livrai jusqu'à la nuit pleine à l'impression d'un beau rêve éveillé. Les parois vitrées de la cabine n'interposaient qu'un écran invisible entre l'immensité et nous. Le soleil, rouge et découpé net, descendait vers la ligne d'horizon. Il y plongea en un instant, comme entraîné par une pointe de compas : et le regard sentait cette conjonction parfaite, cette croisée harmonieuse dont la courbe idéale rendait vraiment perceptible aux sens le mouvement des astres dans l'éther.

Mais déjà un autre enchantement s'exhalait de l'espace aérien. Les lignes, les formes n'existaient plus. Il n'y avait plus rien qu'une transparence chatoyante, sans dimension — car à peine sentait-on encore la vitesse qui nous emportait — et tout entière livrée aux jeux somptueux de la couleur. Je ne sais plus s'il y avait des nuages, des vapeurs. Je ne me souviens plus de rien qui mesurât quoi que ce fût, de rien même qu'on pût appeler le ciel, mais d'une immensité verte et chaude, une aigue-marine transparente sur une fluidité d'or rose.

Ce ne fut que plus tard, dans la décrue doucement mourante du crépuscule, dans l'évanouissement presque insensible de la couleur, que je retrouvai la notion d'une réalité plus concrète : la vibration bourdonnante de l'avion, le miroitement froid des glaces, la phosphorescence vague du tableau de bord juxtaposant ses cadrans innombrables, ses témoins rouges ou verts, ses manettes. J'écoutai les explications que me donnait le chef de bord sur le pilotage automatique, suivis notre marche sur la carte, m'intéressai aux oscillations légères des petites aiguilles blanches qui renseignent l'équipage sur la marche synchrone des moteurs ; et de nouveau me laissai saisir par l'enchantement de la nuit tropicale.

Car le ciel s'était à présent velouté, des myriades d'étoiles scintillantes poudroyaient dans sa profondeur, certaines d'un éclat si intense que cette claire poussière d'astres, semant des reflets devant nous, faisait plus proche et plus réelle la présence de la mer nocturne que n'avait fait la transparence du crépuscule.

Nous atteignîmes Dakar après minuit. Une voiture nous emmena vers la ville. Dans la lueur des phares, des arbres monstrueux surgissaient au bord de la route, des espèces de navets gigantesques retournés la pointe en l'air, échevelant leurs racines

à travers un cloutis d'étoiles. Je leur devais une première vision juste de l'Afrique Noire, précisément du Sénégal, et plus précisément encore de la campagne dakarienne, patrie élue du baobab.

La voiture s'arrêta devant un pavillon de briques, face au palais du gouvernement général. C'est la demeure des inspecteurs des colonies qui passent. Au rez-de-chaussée, dans un hall-bureau, m'attendait un brigadier noir. Il constata, dans un large sourire à dents blanches, qu'il était une heure et demie, montra l'horloge pour confirmer son dire, me précéda toutefois, toujours souriant, vers ma chambre.

— Dors bien, commandant, me dit-il.

— Toi aussi, brigadier... Et excuse-moi de t'avoir fait veiller si tard.

Il eut un geste magnanime :

— Ce n'est pas de ta faute si l'avion était en retard.

J'étais seul, avec mes valises. La brise de mer qui soufflait avait rafraîchi la chambre. Sur l'un des contrevents, une palme qu'elle agitait râclait les lames de bois avec un froissement dur et sec. En bas du mur, au fond d'une courette étranglée, un mouton à l'attache bêlait par intervalles, d'une voix puissante et caverneuse. Du tiroir de la table de nuit, deux énormes cancrelats, dérangés par mon intrusion, jaillirent sensemble, les antennes affolées. Ils étaient magnifiques, d'un brun luisant et mordoré. L'eau étant coupée à cette heure, le boy avait empli d'avance la cuvette du lavabo, la baignoire. Je me plongeai dans sa fraîcheur, suivant des yeux sur le dallage les courses de minuscules insectes noirs, d'une vélocité prodigieuse. Parmi eux apparut soudain — tombé d'où ? — un coléoptère inconnu, guère plus gros qu'une lentille, mais qui semblait un monstre géant parmi les cirons giratoires. Punaise par ses reins plats, coccinelle par son lustre et par sa couleur vermillon, harmonieux du croupion comme un écu héraldique, bossué au corselet comme par des targes d'armure, cornu, empanaché, somptueux et barbare à la fois, il me semblait grandir à l'échelle des baobabs, plus africain que tout ce que j'avais pu rêver.

Je fus éveillé, au matin, par des coups réguliers et sonores, presque musicaux, qui montaient de la courette. On aurait dit le son chantant d'un xylophone à une seule note. La brise soufflait toujours, la palme raclait toujours le contrevent. Mais le mouton

lamentable s'était tu, rassuré par la lumière et par les présences humaines.

Je me levai, ouvris la fenêtre : des négresses aux bras nus pilaient le mil dans des mortiers de bois, faisaient griller des poissons ou des viandes sur des réchauds en plein vent. C'étaient les femmes du brigadier, celles du boy, en veste de toile cachou, qui vint frapper peu après à ma porte. Ces négresses étaient belles, grandes femmes drapées de boubous blancs qu'elles retroussaient, pour s'accroupir, entre leurs cuisses. Des foulards aux teintes vives enserraient leurs cheveux, tressés en cordelettes qui pointaient en croissants sur leurs tempes. Un bâtonnet cure-dents au coin de leurs lèvres charnues, elles poussaient entre leurs dents de jets de salive rapides. Et elles gazouillaient entre elles, avec des rires vifs et légers, des gestes lents pleins de noblesse.

Celles-là premières, celles que je rencontrai par les villes, dans les escales, au bord des pistes dans la brousse, j'aimai leur port gracieux et magnifique, leur démarche longue, balancée, la ligne de leurs épaules nues, de leur cou flexible et rond. Je ne sais si cette souplesse, cet érigement de statues noires, elles les doivent comme on le prétend à l'habitude de porter des fardeaux sur la tête, ou tout simplement à leur race. Les négresses de Dakar, de Saint-Louis déambulent par les rues la tête libre, flâneuses parées et fières de leur parure. Elles ont un goût, un art du drapé, de l'attitude, une passion de la couleur voyante, du chatoyant et du brillant qui siéent bien à leur peau noire, à la blancheur de leurs dents, à l'émail humide de leurs yeux. Presque toutes, sur une longue chemise blanche, enfilent une robe de cotonnade, parfois de soie, semée de fleurs, ramagée de guirlandes. La plupart de ces robes, sans manches, sont festonnées d'une « berthe » qui dégage amplement les épaules et la gorge. Minces épaules de fillettes, épaules pleines et pures de jeunes femmes, elles émergent de l'étoffe multicolore dans leur nudité satinée, d'un noir de nuit, d'un bronze sombre, d'un brun chaud, cuivré, safrané, dont les bigarrures de la robe et le luisant des bracelets d'argent, des anneaux d'or pendant aux oreilles, des pièces d'or tintant sur le front mettent davantage en valeur la nuance égale, la douce matité charnelle.

UNE « ESCALE » SÉNÉGALAISE : DAGANA

Dès Tivaouane la nuit était tombée, glauque et déjà semée d'étoiles entre les hachures noires des palmiers rôniers. La lumière des phares balayait au bord de la piste les euphorbes à larges feuilles. A de longs intervalles, vers la droite, des lueurs filtraient entre des masses d'arbres compactes, signalant les escales au passage : Pir, Ndandé, Kébémer... La résidence étant comble, nous trouvâmes notre gîte d'étape, à Louga, dans l' « immeuble » de la F. A. O., autrement dit la Compagnie Française de l'Afrique Occidentale.

Comme tout le monde, je fus client de cette compagnie : un pantalon de toile à Konakry, des boutons et du fil à Bamako pour rafistoler le pantalon, et, jusqu'en Nigéria anglaise, de la crème à raser à Kano. C'est une affaire partout présente, et bien gérée. Le troc qu'elle pratique à l'égard de l'indigène — coton, manioc, peaux et arachides contre tissus, parures, mille objets manufacturés qui vont du rasoir mécanique à la machine à coudre — s'il lui permet d'enregistrer un bénéfice aux deux temps de l'opération, reste dans des limites décentes. J'ai vu, dans d'autres coins du monde, des trocs moins bien équilibrés : les mocassins de cuir buvard et les minces cotonnades que les trappeurs indiens du Nord-Amérique échangeaient contre leurs fourrures, dans les comptoirs de la Hudson Bay Company, étaient de moins bonne qualité que les tissus de la F. A. O.

Saint-Louis, « vieille ville » coloniale, tracée et bâtie au cordeau dans l'île étroite qu'enserrent deux bras du fleuve, est tenue pour décevante et sordide par l'orgueil des Dakarois. Ce n'est point là mon sentiment. Les caravanes, les files de piétons qui cheminent sous les cocotiers de Sor sont une fête pour les yeux. Sous l'élan des hautes tiges empanachées, dans le rayonnement fluide qui émane du fleuve tout proche, les silhouettes des gens et des bêtes prennent une couleur et un relief intenses, multiplient des motifs dont un peintre serait comblé. Passé le pont Faidherbe, puis l'île, puis le pont Servatius, la langue de Barbarie, entre le petit bras du fleuve et la mer, offre au flâneur sous ses filaos le grouillement inépuisable de ses deux faubourgs : N'Dar-Toute et son marché jacassant, Guet-N'Dar et ses huttes de pêcheurs, entassées et glissantes dans le sable limoneux, ses pirogues enchevêtrées sur le papillotement de leurs reflets.

Quelques boutiques poudreuses, quelques échoppes surannées,

comme en gardent encore de quiètes sous-préfectures françaises. Cette quiétude, cette somnolence, un peu lourdes sous le soleil du jour, s'animent et se détendent le soir, quand se lève la brise de mer. Alors il fait bon s'attarder sur la terrasse du cercle militaire, au bord de la vaste esplanade. De grandes négresses, le foulard noué autour du crâne, le bâtonnet de bois au coin des lèvres, proposent des pâtisseries, des cacahuètes ; des nègres en boubou, des peaux d'iguane grossièrement tannées, des portefeuilles, des sacs à main. Et, quand la nuit tombe sur la ville, l'ample rumeur de la marée montante déferle au long des rues désertes, portée par de grands souffles frais qui laissent aux lèvres un goût d'iode et de sel.

Nous remontâmes le fleuve vers Richard Toll et Dagana. Jusqu'à Rosso, c'est le delta, un paysage incroyablement plat, désertique, monochrome en cette saison sèche : le jaune blanchâtre des herbes mortes, par endroits une pruine argentée, des affleurements de sel qui miroitent sous le soleil. On est ici à la limite du walo (ou oualo : ces orthographes sont phonétiques, non fixées) et du diéri. Le walo est la zone inondable, où les cultures sont régulières et la récolte annuellement assurée : d'abord le mil, le gros mil, une sorte de sorgho que l'on fait en saison sèche aussitôt après la décrue, unique culture en cette période de l'année ; plus tard un peu de maïs, et le niébé, le haricot. Mil, haricots, courgettes, piments et viandes, ou en cuisine le *basi niébé*, le plat des plats sénégalais.

Dans le diéri, jamais inondé, c'est des seules pluies que dépend la récolte. Elle ne peut être qu'aléatoire dans ces étendues de sables dunaires, extrêmement sèches et brûlantes : un peu de petit mil, un peu de niébé, et du beref, une espèce de pastèque à graines oléagineuses qu'on utilise dans certains couscous. Une bonne récolte tous les cinq ans, deux médiocres, deux tout à fait nulles, c'est l'ordinaire pour les hommes du diéri.

A Richard Toll, où nous nous arrêtâmes, on travaille à barrer la Taouey, le marigot qui relie le lac de Guiers au fleuve. Moins pour faire de ce lac un régulateur artificiel (il l'est assez naturellement) que pour en atténuer la salure en empêchant la marée d'y remonter aux basses eaux. On profitait de la saison sèche pour pousser les travaux du barrage. Les terrassiers étaient en uniforme, courte culotte bleue, chemise blanche et calot de toile blanche. Ils sont mobilisés, l'âge de la conscription venu, pour un service qu'on ne peut point dire militaire. Chacun sait que le temps est

passé du « travail forcé » pour les Noirs — travail de prestataires, obligatoire et rémunéré. Nous avions pu le matin même, au long de la route, noter l'une des conséquences de cette abolition légale. Des cantonniers, de loin en loin, réempierraient la piste défoncée. Des porteurs, dans des couffins, transportaient des charges de cailloux. Presque tous étaient des enfants, treize, quatorze ans, quelques-uns moins encore. Les bras raidis, l'échine durement arquée en arrière, ils chancelaient sous le faix trop lourd. Ils étaient, eux, travailleurs bénévoles, délégués par des pères satisfaits du salaire d'hommes qu'ils rapportent à la case familiale. Chaque âge a ses plaisirs, et chaque race son tempérament.

Les quelques Français qui dirigent les travaux de Richard Toll se partagent une grande maison rococo, précédée d'une terrasse à balustrade. Deux piliers en flanquent l'entrée, que surmontent des lions rugissant. La Taouey coule presque à son flanc. Maison et marigot se dérobent à demi sous le feuillage de très beaux arbres où dominent les tamariniers.

Ces ombrages, ces tremblants reflets, cette vieille demeure à la française m'avaient paru comme un éden après le dur et long trajet, la plaine morne incendiée de soleil, et la brutalité des terribles coups de raquette dont nous avait meurtris le Dodge. Quelque chose me retint de le dire, un sentiment d'abord confus mais qui très vite se précisa. Les hommes qui vivaient là étaient à bout de résistance et de nerfs. Eprouvés par le climat, par leur besogne, excédés de tourner en rond, de voir rugir les lions de plâtre, la vie commune leur était devenue insupportable. Ils s'évitaient les uns les autres, travaillaient et mangeaient à l'écart, n'échangeant que de rares paroles pour aussitôt se tourner le dos. Seul, l'ingénieur agronome était content, parce que les premiers essais de rizières avaient donné d'heureux résultats, de bon augure pour les projets agricoles de demain.

Ainsi les durs travaux que l'on conduit à Richard Toll ont-ils chance d'être humainement utiles au Sénégal. La polygamie d'une part, d'autre part et surtout les efforts admirables et le dévouement de nos médecins (si peu secondés, trop souvent, par l'incurie et l'ignorance de la métropole) donnent à prévoir une augmentation rapide de la population indigène. C'est ce qui est arrivé, ces derniers lustres, dans toute notre Afrique du Nord. Mais, tandis qu'au Maroc par exemple, la terre est souvent fertile, le sous-sol riche, l'une et l'autre en ces lieux n'offrent naturellement à l'homme que

de maigres et précaires ressources. On a donc eu raison de prévoir et d'aménager des zones d'irrigation et de culture, accueillantes et nourricières. Mais peut-être d'opportunes relèves, dans l'intérêt même de l'œuvre entreprise, devraient-elles intervenir à temps pour rendre quelque calme à des systèmes nerveux trop tendus.

Quelle différence avec l'atmosphère que nous trouvâmes à Dagana ! Là aussi, les responsabilités pèsent. Mais la confiance, l'entrain, la clarté y apparaissent au voyageur comme autant de vertus naturelles. C'est ici une subdivision que mon compagnon de voyage, M. Robin, a naguère administrée. Il s'y retrouve chez lui, évoque des souvenirs, me parle d'heures dramatiques où il fallut brûler des cases pour enrayer une épidémie de peste, me conduit au sommet du petit minaret dont il a doté la mosquée, et d'où l'on découvre à ses pieds les toits de chaume pointus, pressés les uns contre les autres. Dans la bourgade, chacun le reconnaît, le salue. Il s'arrête, serre des mains, échange quelques mots au passage. En vérité ce Français est chez lui, accueilli comme s'il était parti la veille. L'instituteur indigène, Catherine la jeune sage-femme noire, les pêcheurs sur la grève du fleuve, le traitant d'arachides marocain, tous vont à lui la main tendue, une joie franche sur le visage. L'homme qui l'a remplacé, M. Philippe, a vingt-cinq ans. Marié, il vit ici avec sa femme et deux bébés, secondé par un assistant, marié comme lui et presque aussi jeune. Le visage ouvert et sérieux, le regard attentif et clair, on le sent animé par la foi et le courage. Maturité et jeunesse vraies unies, c'est une chose belle que cette harmonie ; et d'une vertu d'exemple qui colore et illumine mes souvenirs de Dagana.

Nous y avons flâné sur la berge du fleuve, à l'heure où elle s'anime pour la rentrée des pêcheurs, où les négresses, les corbeilles sur la tête, descendent acheter les poissons ruisselants ; et plus loin, vers l'amont silencieux, au bord des eaux presque lacustres que le courant ne faisait point frémir. Chaque reflet, dans leur miroir étale, prenait une précision fluide, plus nette qu'un trait de burin : les fins rôniers piqués au long de l'autre rive, les mâts grêles d'une pirogue, l'un vertical et l'autre oblique, jusqu'aux fils d'araignée qui les rattachaient au bordage. D'autres pirogues, plus loin, flottaient dans une immobilité absolue, comme suspendues entre le ciel et l'eau, dans un unique et glorieux rayonnement que le soir cuivrait peu à peu. Une grande femme, toute seule, passait le long de la grève, son ombre glissant devant elle. Sa silhouette se

détachait toute sur l'écran lumineux du fleuve, son boubou rose, son bras noir haut levé pour maintenir sur sa tête la calebasse jaune citron qu'elle portait avec une aisance royale. Derrière nous, apportés par les eaux, comme flottant aussi sur leur densité rayonnante, on entendait des voix légères, des rires.

La veille, comme tombait la nuit, le lion avait rugi sur la rive mauritanienne. Nous ne l'entendîmes pas ce soir-là.

PASTEURS ET MAQUIGNONS

Nous roulions par la brousse à la recherche de campements peuls. A N'Dombo, sur le bord d'un large marigot, plus calme encore que le fleuve Sénégal, des négrillons accouraient, faisant voler le sable sous la plante de leurs pieds nus. Ils se pressaient autour de la voiture, faisaient en riant le geste de présenter les armes. Tout le village venait à nous, rassemblé sous de beaux arbres touffus, d'un noir d'encre sur le ciel pâlissant. Un grand silence, paisible, serein, prenait possession de l'espace. Une tourterelle roucoulait dans le feuillage épais d'un cad. Son chant perlé, étrangement velouteux et sonore, emplissait l'immensité.

Nous roulions dans le sable à travers les hautes herbes de brousse, parmi quelques arbres épars, des épineux à la cime plafonnante, quelques grands flamboyants qui ne portaient point de feuillage, mais une floraison rose étalée dans le ciel comme les coraux d'un madrépore.

De loin en loin, dans une vague éclaircie de cette brousse forestière, des vaches passaient, rases de pelage, d'un gris d'ardoise délavé qui parfois, dans une coulée du soleil mourant, se mordorait de pâleurs blondes. C'était de puissantes bêtes, qui portaient haut leur tête armée de cornes gigantesques, torsadées, arrondies en large lyre.

Et tout à coup, à l'improviste, nous tombâmes sur un campement. Quelques huttes, cinq ou six, dans un enclos ceint de broussailles sèches ; non point rondes et coiffées de chaume comme les huttes des sédentaires, mais tressées de branchettes, quadrangulaires, et posées sur le sol comme des berceaux de vannerie retournés. Le campement était désert, les pâtres n'étaient point rentrés. Seule, une vieille femme en guenilles apparut au seuil d'une hutte, dont nous ne pûmes nous faire entendre. L'endroit était sordide et misérable. Une odeur de suie froide s'exhalait des

cases abandonnées. A peine si quelques nattes atténuaient la rudesse du sol nu.

Comme nous allions partir, quelques hommes émergèrent de l'ombre : deux Noirs et un Maure tête nue, auréolé de cheveux sombres, à peine bistré, vêtu de guinée bleue. Si les huttes étaient de type peul, ce n'était point des Peuls, mais des captifs, qui campaient dans cette brousse sauvage. A ce mot, prononcé par l'un de mes compagnons, je m'étonnai. M. Robin me renseigna.

— Ce sont les descendants de Noirs autrefois capturés, razziés par la violence dans des expéditions guerrières. Des Noirs, sombres de peau comme les sédentaires, métis d'Ouoloffs, de Peuls, de Maures et d'autres races encore. Le Peul, couleur de bronze cuivré, le Maure, blanc bruni par le hâle, ne sont point des nègres. Les captifs le sont toujours. Ce qui les différencie seulement des tribus d'Ouoloffs sédentaires, c'est leur langue, la même que celle de leurs maîtres, Peuls ou Maures. Ceux-ci ne sont point durs pour eux. Maîtres, captifs partagent le même destin, solidaires les uns des autres dans la misère ou la prospérité.

Je montrai du regard les trois hommes, silhouettes déjà confuses dans l'ombre qui sourdait du taillis.

— Deux captifs et un maître, dit alors M. Robin, le Maure drapé de bleu déteint. Il vient de l'autre côté du fleuve. Un peu anémié, vous voyez. Le gaillard va faire une cure de lait, de fromage frais, se remplumer à l'ombre des cads jusqu'à l'instant de retrouver ses sables.

— Mais... est-ce là une chose courante, générale ?

— Oui, aujourd'hui encore, dans toute la zone sahélienne et soudanaise, partout où il y a des nomades, qu'ils soient Peuls, Maures ou Touareg.

— Et les captifs ne s'affranchissent jamais ?

— Si, et de plus en plus, quoique beaucoup n'en éprouvent même plus le désir : la liberté, ses devoirs, ses initiatives nécessaires leur pèsent d'avance et les effraient.

— Pourtant...

— Je vous l'ai dit. Le nombre de ceux qui se rachètent et s'émancipent va croissant, surtout en Mauritanie. Les maîtres se résignent, depuis qu'ils ne peuvent plus réagir par la violence.

— La violence ?

— Les coups, les meurtres, les ventes, les enfants séparés des parents... C'est ainsi que nous sommes intervenus.

Nous laissâmes les trois hommes accroupis côte à côte sur le seuil d'une hutte. La nuit tombait sur la brousse forestière. On entendait, de proche en proche, crépiter les broussailles sèches : les vaches rentraient. De loin en loin, du fond de l'ombre, l'une d'elles poussait un long beuglement.

Nous ralliâmes Dagana, ses lumières, la fraîcheur de la véranda dans le bruissement soyeux des prosopis. Au retour, dans la clarté des phares, de petits chacals éblouis se figeaient au bord de la piste. Avec leurs longues oreilles dressées, leur museau aigu, ils ressemblaient à des renards plus élancés. Leurs yeux s'allumaient d'un feu rouge. Quand nous passions ils s'éteignaient soudain, et les bêtes délivrées se coulaient au cœur de la brousse, s'évanouissaient dans son épaisseur noire.

Une hyène passa, si furtive qu'à peine entrevîmes-nous son ombre. Elles sont nombreuses dans ces parages, et redoutées ; plus que les crocodiles du fleuve. A l'hivernage surtout, elles se montrent dangereuses. C'est le temps où la chaleur moite des nuits pousse les humains à fuir la touffeur des cases. Les mères dorment en plein air avec leurs petits enfants. C'est à eux que s'attaque l'hyène, parfois aux vieillards, aux infirmes. Il n'est guère de village où quelque petit corps sombre, quelque menu visage ne porte les marques affreuses de ses terribles mâchoires.

Quelques journées plus tard, sur le *marbat* de Louga, nous rencontrâmes Amadou Barka. Le marbat, c'est le marché au bétail ; et Amadou Barka, c'est l'homme qui l'a fondé, voilà déjà pas mal de lustres. A quatre-vingt quatre ans, il y régit les échanges. C'est un Toucouleur, autrement dit un sang mêlé, de langue peul. Intelligent, astucieux, il est honnête et ne maquignonne que ce qu'il faut.

L'abondance du bétail parqué à travers la place, l'immensité seule de cette place disent assez l'importance du marché. Près des chameaux accroupis ou debout, des nomades enturbannés de bleu, un collier de barbe au menton, attendaient, immobiles, dans une solitude rêveuse et grave.

Nous revîmes, par troupeaux, les grandes vaches au pelage ras, aux puissantes cornes courbées en lyre ; les petits ânes à l'œil vif, l'échine encrée, les pattes cerclées comme d'un trait de pinceau ; et les chèvres au nez cassé, les moutons hauts sur pattes à la queue alourdie de graisse.

Ce n'était point l'heure du trafic. Amadou Barka vint à nous, escorté par une petite cour de confrères et d'acolytes. Un visage émacié de vieille femme, un nez busqué, des lèvres presque minces, une courtoisie souriante et douce. M. Robin l'interrogeait, il répondait en termes choisis, prononcés d'une voix égale et chantante. Par intervalles, sous les paupières fatiguées, brillait un regard clair et vif. Les Noirs qui l'entouraient l'écoutaient, approuvaient du chef. Il répondait sans hésiter jamais, citait des chiffres, têtes de bétail entrées, vendues, cours pratiqués d'une saison à l'autre. Sa mémoire infaillible alignait les mercuriales, non comme aux froides colonnes d'un registre comptable, mais dans une présence vivante, docile aux interprétations d'un esprit délié et sagace, d'un flair aigu. Le sourire et l'accent soulignaient les paroles, leur prêtaient une réalité chaleureuse.

Un grand maquignon maure, Baba Ould Khalil, fameux aussi sur le marbat, s'était joint à notre groupe. Pendant que le vieillard parlait, il ne le quittait pas des yeux. Ses traits sévères, de type sémite très accentué, disaient l'admiration et la fierté, peut-être aussi une secrète envie devant tant de savoir et de dons.

Autour de nous la place retentissait de beuglements, de braiements. Les cous des méharis dressaient leurs volutes sur le ciel, les amples cornes y emmêlaient leurs lyres. L'air torride, si cruel sur la route où nous avions longuement roulé, portait ici de puissantes odeurs, de fumier chaud, d'animalité saine. Il tremblait autour du vieil homme d'inépuisables effluves vivants.

MAURICE GENEVOIX.

(A suivre.)

LA PRÉVISION

I

« L'avenir est contenu dans le présent comme toutes les propriétés du triangle le sont dans la définition même de ce triangle », fait dire Paul Bourget à un de ses personnages. Sous une autre forme l'avenir est décelable, pour qui sait interpréter les données du présent et l'enseignement du passé.

L'étude d'un livre de mon père paru en 1892, *Dans Cent ans*, nous incite, cinquante-six ans après sa publication, à voir comment un homme, manifestement averti des faits alors contemporains, bien que non particulièrement versé en politique, en sciences économiques, et en maintes autres connaissances, pouvait prévoir l'état du monde un siècle après le moment où il écrivait. Ce recul d'un demi-siècle nous paraît suffisant pour apprécier l'exactitude ou la fausseté des prévisions formulées. Étaient-elles justifiées ? Au contraire n'étaient-elles qu'illusoires et n'offraient-elles pas plus de certitude que n'en aurait donnée le hasard ?

Peut-on conclure que, dans certaines conditions, dans certaines limites, pour certains faits, une prévision se rapprochant de la vérité est possible ?

Ce livre n'est donc qu'un document. A ce titre il est plus curieux encore à lire maintenant qu'il ne l'était il y a cinquante-six ans. Il le sera plus encore dans une ou deux générations.

De façon plus générale nous nous sommes donc posé la question : peut-on créer une Science de l'avenir à laquelle, et nous nous excusons de notre pédantisme, on pourrait donner (mais est-ce utile ?) le nom de Mellontologie (mellos-mellontos : avenir) ? Remarquons-le, cette question : « Que réserve l'avenir », ou plutôt « que me réserve-t-il » s'est éternellement et sous tous les cieux posée à l'homme bien avant les mages de Chaldée ou la Pythie de

Delphes. L'horoscopie, l'astrologie, les superstitions même montrent combien ce désir de connaître était impérieux. Pourtant la plus heureuse des infériorités humaines n'est-elle pas cette ignorance du futur, en particulier de l'heure de notre mort ? « *Nil certius morte, nil incertius momento mortis* », écrivait déjà le vieux Winslow.

Innombrables sont les romans d'anticipation où chacun s'est plu à donner libre cours à son imagination : Robida, Jules Verne, Bellamy, Wells, Huxley, pour ne citer que les plus modernes et les plus connus. Il est déjà remarquable de voir que nombre de ces anticipations se sont vérifiées, que ce soit la guerre des gaz, la guerre dans les airs, les sous-marins, les vitamines, les avions, etc...

Mais *Dans Cent ans* n'est pas un roman, c'est un livre scientifique, dont l'auteur a voulu bannir toute fantaisie. Reportons-nous pour le comprendre à l'époque où il fut écrit : il n'y avait alors ni essence, ni autos, ni avions, ni cinémas, ni usines hydro-électriques. Très peu de demeures dans les grands centres possédaient l'électricité ou le téléphone. Certains pays comme le Japon étaient si peu importants qu'il n'en était pas fait mention, non plus que de la Nouvelle-Zélande ; l'Amérique du Sud était presque considérée comme quantité négligeable.

L'ouvrage débute par des prévisions démographiques. Cette priorité est justifiée, c'est en effet le chiffre de la population pour chaque pays qui bien souvent dirige les événements. Donc c'est le plus important des éléments qui dominent l'évolution mondiale. Charles Richet indique que d'une façon générale la population augmentera et de 1.500 millions passera à 2 milliards et demi. Remarquons que ce chiffre est déjà atteint cinquante ans et non pas cent ans plus tard.

Et les chiffres suivants seront atteints : l'Europe passera de 375 à 750 millions, en grande partie par suite de l'accroissement de la population russe (de 110 à 375 millions). L'Asie au lieu de 775 millions d'habitants en aura 1 milliard. L'ensemble du continent américain passera de 120 à 700 millions et les États-Unis, au lieu des malheureux 64 millions de 1892, en auront en l'an 2000 environ 400 millions. L'Amérique du Sud presque non peuplée au moment où le livre était écrit (27 millions) aura ses 130 millions. Quant à l'Australie elle atteindra 30 millions et la population de l'Afrique augmentera de 75 à 100 millions d'habitants.

Dans cent ans deux pays se seront particulièrement développés : la Russie et les Etats-Unis, conclut Charles Richet.

Les modifications de langues ou de dialectes seront sans doute insignifiantes. Des millénaires sont nécessaires pour tuer un langage, ne fut-il parlé que par quelques millions d'habitants. Il n'y aura pas de langue internationale, mais on verra apparaître, en particulier dans le domaine scientifique, un grand nombre d'expressions internationales.

En politique extérieure l'Alsace-Lorraine sera sans doute libérée (sans qu'on puisse dire de quelle façon elle le sera). L'Autriche ne résistera pas à la prochaine guerre heureuse ou malheureuse. La Hongrie, peut-être la Pologne, seront libres. L'Allemagne ne sera pas sans doute désagrégée. Son unité est une nécessité, mais une Allemagne unie ne signifie pas une Allemagne tyrannique. L'unité balkanique sera peut-être réalisée (république ou tutelle d'un empereur quelconque). La Russie gardera les provinces baltes et peut-être aura-t-elle pris Constantinople, mais la poussée russe s'effectuera surtout dans la direction asiatique. Le Transsibérien sera achevé et la Sibérie, dont les provinces du sud sont remarquablement fertiles, se peuplera comme par miracle. En Asie centrale (Turkestan, Afghanistan, Perse) l'influence russe grandissante se heurtera à l'influence anglaise.

La Chine est la grande inconnue de l'Asie. Civilisée elle résisterait à toute invasion et pourrait devenir puissance envahissante bien que le péril chinois paraisse chimérique. Si les Chinois adoptaient nos armes ils chasseraient les Anglais de l'Inde et les Français d'Indochine. Solution possible malgré l'immobilité chinoise depuis cinq siècles. Sans doute y aura-t-il plutôt pénétration du commerce européen en Chine et lente infiltration des Chinois dans les pays avoisinants. L'Inde et l'Indochine seront-elles autonomes ou sous les protectorats anglais et français ? On ne peut le prévoir.

En Amérique, le Canada sera sans doute émancipé de la domination anglaise sinon en droit du moins en fait. L'Amérique du Sud est une région d'avenir. L'Australie sera entièrement peuplée.

En Afrique, l'Algérie et la Tunisie sous la puissance française continueront à progresser. Les peuples arabes deviendront-ils français ? On doit l'espérer. Le Maroc tôt ou tard subira l'influence algérienne sinon française. Ainsi un grand empire franco-arabe sera fondé. Le Transsaharien sera construit et, sauf le Sahara, la plus grande partie de l'Afrique se peuplera. Mais il ne s'agira pas d'une colonie de peuplement, sauf dans la région du Cap. L'Egypte sera libre.

Politiquement l'Europe dans son ensemble sera républicaine. En Espagne et en Italie la forme monarchique ne sera sans doute pas conservée. Il y aura probablement une république allemande. Les deux monarchies les plus durables seront l'Angleterre, à cause de son libéralisme, et la Russie. L'autorité religieuse à la fois et politique du Sultan sera limitée à l'Asie Mineure et à l'Arabie.

Les rapports des peuples entre eux sont plus importants que la délimitation des frontières. Un moment viendra où les peuples comprendront l'absurdité des guerres. Mais à quelle époque ? A force de perfectionner la guerre on la rendra impossible, et si quelque ingénieur invente des machines volantes, celles-ci porteront la dévastation en des pays entiers. Charles Richet est convaincu que les dernières années du XXe siècle verront la fin des guerres, sinon l'an 2000, du moins une des périodes de dix ans qui suivront.

Le progrès matériel précède le progrès moral. Dans un siècle la vitesse de 100 kilomètres à l'heure pour les transports sera obtenue. Il y aura transafricains et transasiatiques. La vitesse moyenne des paquebots atteindra ou dépassera 50 km à l'heure. En 1922 on fera le tour du monde en 30-40 jours, peut-être moins.

La machine aérienne sera réalisée, avec une vitesse supérieure à celle des chemins de fer. Elle rendra plus étroites les relations des peuples entre eux. Les douanes seront sans doute abolies en Europe. Peut-être y aura-t-il deux unions douanières, l'une européenne, l'autre américaine ? Peut-être y aura-t-il une monnaie internationale ? Peut-être généralisation du système métrique ? Le monde civilisé tend en effet vers l'unification. S'il y a, sur un ou plusieurs de ces points une erreur, elle porte non sur le fait mais sur la date (an 2000, 2100 et 2200).

Après les prévisions politiques, voici les prévisions sociales. La Russie franchira les étapes de l'Europe occidentale. Amérique et Europe seront des états démocratiques, malgré l'aristocratie anglaise, la constitution militariste et impériale de l'Allemagne et de l'Autriche. Parlementarisme, diffusion de l'instruction et d'une presse à bon marché, tendance à l'égalisation des fortunes et des conditions de vie, meilleure organisation sociale, mais, si la folie des armements continue, accroissement des dettes publiques, diminution de l'intérêt de l'argent, progression de l'émigration vers les villes (Londres ayant 10 millions d'habitants et l'agglomération parisienne 5 à 6), extension de la production agricole dans le

nouveau monde, introduction de la culture intensive et des machines agricoles dans la vieille Europe, ainsi rendement double à l'hectare, telles seront quelques-unes des évolutions.

Suffrage universel, impôt progressif sur le revenu, abolition des armements permanents, institution d'un tribunal d'arbitrage, liberté des syndicats et droit de grève, instruction obligatoire seront les exigences et les réalisations de la démocratie.

Dans cette société démocratique la richesse sera encore le principal facteur du pouvoir. La morale sera laïque, mais l'idée religieuse offrira une résistance invincible à la destruction. Les Juifs se confondront avec la masse de la population. Pas de modifications dans la foi chez les Arabes, les Hindous et les Chinois. Pourtant, d'une façon générale, tendance vers une indifférence religieuse. La morale sera sans sanction ni grandeur, aboutissant à une espèce d'altruisme avec respect des libertés et obéissance aux lois. Peu de modifications dans la criminalité. Les femmes se limiteront à maintenir la vie familiale et domestique.

L'industrie subira de grands changements et sans doute les hommes de 1992 consommeront-ils 8 fois plus de charbon qu'en 1892. Peut-être utilisation de la chaleur solaire et de la force des marées, mais surtout de l'énergie des chutes d'eau. D'une façon générale la grande industrie détrônera la petite et la machine le travail à la main. Les voitures (à cheval) seront remplacées par des « voitures à vapeur », des « vélocipèdes à vapeur et électriques ». Les montres, les lampes, les machines à écrire, la verrerie, la porcelaine seront vendues à bas prix, mais en revanche tout objet de luxe ou artistique sera coûteux.

La construction en fer sera utilisée et non plus la pierre de taille pour les maisons. Tunnels sous la Manche et le détroit de Gibraltar ; percement des isthmes de Corinthe, de Panama, peut-être de Malacca ; Paris port de mer. Gros développement de l'industrie chimique, surtout dans le domaine de la synthèse (synthèse du sucre et de l'alcool). Procédés chimiques pour conserver les viandes d'Argentine et d'Australie. Des canalisations conduiront à domicile la chaleur et l'électricité. Utilisation courante du phonographe, du téléphone, peut-être du téléphote, de la photographie en couleurs.

Le commerce international se développera, le petit commerce aura tendance à disparaître.

Impossible d'indiquer l'évolution de la peinture (qui sera peut-être détrônée par la photographie en couleurs) et de la musique (peut-

être créera-t-on une gamme différente), de la littérature. Charles Richet n'ose pas prévoir non plus les modifications de la Science, car il est des inventions qui bouleversent tout. Il signale l'évolution et le développement de la chimie, le perfectionnement de l'électricité. En physiologie, la progression de la chimie biologique et de la psychologie, en médecine la découverte des germes morbides, la généralisation des vaccinations, l'isolement des tuberculeux, la règlementation de la prostitution. On vaccinera contre la syphilis ; on luttera (difficilement) contre l'alcoolisme. L'hygiène sera prépondérante, chez le nouveau-né surtout. La mortalité diminuera et la durée moyenne de la vie humaine sera prolongée jusqu'à 50 ans — peut-être plus loin.

Mais l'homme de 1992 sera-t-il plus heureux que l'homme de 1892 ? L'auteur ne le croit pas.

II

Toute partialité dans le jugement des prévisions formulées par mon père serait antiscientifique. N'y sacrifions donc pas. Néanmoins, objectivement, nous croyons que, dans l'ensemble, la plupart d'entre elles se sont réalisées ou sont en voie d'accomplissement.

Certes en démographie l'auteur a amoindri la rapidité avec laquelle la population mondiale devait s'accroître. Le chiffre de population qu'il signale comme probable en 1992 est déjà dépassé. Ici il a sacrifié à son optimisme habituel et il n'a pas indiqué la possibilité d' « accidents » tels que les deux guerres mondiales, la révolution bolchevique, l'interférence des despotismes, tous phénomènes qui ont retardé et retardent encore les progrès de l'humanité, mais en revanche il a bien mis en valeur les quatre grands faits socio-politiques de notre époque : l'augmentation de la population ; — le transfert de la puissance mondiale à deux peuples : la Russie et les États-Unis ; — la démocratisation progressive du monde ; — la tendance à la séparation des pays coloniaux des métropoles européennes, tendance qui, et nous nous excusons de faire ici nous-même une prévision, aboutirait, si elle était réalisée, à la déchéance intellectuelle de tous ou de plusieurs de ces pays asiatiques ou africains.

De même, du point de vue industriel et médical, il indique de façon très précise les trois progrès futurs suivants : développement

de l'énergie électrique ; — apparition des « machines volantes » et des « voitures mécaniques » ; — amélioration de l'hygiène et prolongation de la durée dans la vie humaine.

Ainsi, dans l'ensemble, ce livre nous paraît, au sens étymologique du mot, constituer le témoin d'une science en formation et une conclusion s'impose : *dans une mesure importante les prévisions sont possibles et justifiées par les faits.*

Voyons donc les méthodes qui permettent d'arriver à cette prévision, leurs possibilités, leurs limites, et les erreurs que l'on peut commettre.

En tête écrivons ceci : *la science de la prévision n'a rien d'une divination* ou de nous ne savons quelle sorcellerie. Elle ne peut être fondée que sur des éléments précis, sur des chiffres vérifiés, sur des connaissances exactes, en un mot sur l'étude des faits passés et actuels et, dans quelques cas rares, sur ce qu'on pourrait nommer (d'un terme qui paraît paradoxal) la psychologie objective.

Les méthodes pour arriver à cette connaissance sont multiples mais d'inégale valeur et ne s'appliquant pas aux mêmes objets.

D'abord *le raisonnement et le bon sens.*

Prenons quelques exemples : une personne dépense deux fois plus qu'elle ne gagne. Sa ruine au bout de quelques années est certaine. Deux gouvernements se provoquant, un conflit n'est-il pas fatal ? Une usine fabrique des objets qui sont de moins en moins demandés par le public. Cette usine périclitera. Les modes féminines évoluent perpétuellement. On peut être assuré que les modes de 1860, de 1880 ou de 1900 reparaîtront plus ou moins modifiées sinon dans 10, 20 ou 50 ans, du moins dans 100 ou 150 ans.

Le simple bon sens est la meilleure des armes pour la prévision de tel ou tel événement. Rien ne peut prévaloir contre lui.

Mais d'autres méthodes existent. Celle qui paraît la plus aisée à manier, mais ce n'est peut-être qu'une apparence, est celle des *statistiques.*

Prenons un exemple simple. La population d'un pays augmente chaque période de dix ans depuis cinquante ans. Selon toute vraisemblance et sauf accident, à la période suivante, cette population continuera à croître de façon à peu près comparable. Alors, comme disent les mathématiciens, on extrapole, c'est-à-dire on prolonge la courbe des périodes antérieures de dix ans jusqu'à la période

1948-1958. Cette méthode est féconde, parfois dangereuse. La critique de cette extrapolation doit être en effet serrée.

Dans l'exemple que nous avons pris, cet accroissement de la population peut être dû à une augmentation de la natalité, à une diminution de la mortalité, à l'immigration. Or la diminution de la mortalité, en particulier celle des nouveau-nés, ne peut plus se modifier que dans des proportions assez faibles, du moins dans certains pays. L'augmentation de la natalité a des limites. L'immigration est fonction des besoins en « matériel humain » de pays qui peuvent en posséder suffisamment ou même avec excès. Donc il convient de dissocier ces divers facteurs et de les étudier séparément.

D'autre part si on peut à bon droit extrapoler cette courbe pour cinq ou dix ans, il serait insensé de la prolonger pendant quarante ou cinquante ans. On aboutirait à une absurdité. New-York, par exemple, de par le calcul, aurait dans cent ans 200 millions d'habitants, et 2 milliards dans deux siècles. On ne va pas contre les chiffres, soit, mais au-dessus des chiffres il y a le bon sens.

Notons à l'actif de cette méthode que la plupart des faits sociaux, politiques, industriels, scientifiques peuvent être mesurés par des chiffres, donc par des courbes. Les statistiques bien interprétées, c'est-à-dire soumises à une critique sérieuse, constituent donc une excellente méthode très générale dans cette science de la prévision. Elle ne peut pourtant s'appliquer à tous les faits.

Troisième méthode : *l'expérience historique*. Nous savons combien certains philosophes méprisent la méthode historique : Auguste Comte par exemple. Les jeunes sourient quand on en parle : « Les événements, disent-ils, ne se répètent pas ». Nous croyons pourtant à la valeur de cette méthode, certes sujette à interprétation et qui a ses faiblesses. L'histoire est en effet moins celle des faits que celle des réactions humaines devant un événement brutal : guerre, révolution, luttes religieuses, oppression fiscale ou même oppression tout court. Or les mouvements de l'âme n'ont sans doute guère changé depuis plusieurs millénaires. C'est la seule chose qui dans l'humanité reste éternelle.

Citons-en quelques exemples. L'histoire (de Charlemagne à Hitler) le montre : aucun essai d'Union européenne ne peut réussir si dans une telle organisation un pays domine les autres ; donc toute tentative d'Union européenne sous la suprématie d'un seul est vouée à l'échec. Le vainqueur d'une guerre a toujours été celui

qui avait la maîtrise des mers ou de l'air. Dans la prochaine guerre n'en sera-t-il pas de même ? Chaque guerre mondiale est accompagnée ou suivie d'une famine, de troubles intérieurs, d'effondrement de la moralité. Donc prévoir après un futur conflit la réapparition de ces événements ou de ces mouvements est logique. De même une longue période de paix (1815-1847 et 1872-1913) a toujours été facteur de richesse pour un pays. Donc en 2000, si aucune guerre civile ou étrangère n'intervient, notre richesse aura augmenté, c'est là une quasi certitude.

A côté de l'expérience historique, il y a l'*expérience individuelle* propre à tous ceux qui, en plus de la sagacité, ont une longue pratique. Tout bon médecin prévoit l'aggravation ou l'amélioration chez un malade devant l'apparition de tel ou tel symptôme qu'il a noté chez des malades antérieurs. D'après la forme ou la couleur d'un nuage, un pilote pourra prévoir qu'il y aura vent ou pluie. L'expérience individuelle ou l'enseignement de l'histoire constituent donc des éléments précieux pour apprécier la façon « probable », nous ne disons pas naturellement certaine, dont des faits évolueront.

On peut également indiquer une autre méthode qui n'est applicable qu'à un nombre de faits restreints. Celle des *enquêtes* (au sens le plus large du mot). Les grandes tendances, ou si l'on préfère, les transformations de l'opinion, peuvent être chiffrées par des enquêtes bien faites. Ainsi, et nous citons au hasard, on pourrait mesurer la diminution ou l'augmentation de l'idée monarchique, de l'esprit belliciste ou religieux, de l'enthousiasme, chez les consommateurs d'électricité, à l'égard de sa nationalisation, etc... Mais bien souvent l'enquête pratiquée par des personnages officiels n'offre pas l'impartialité nécessaire ; même dans les pays où le vote est libre, la lecture des résultats électoraux est difficile à interpréter. Une enquête, du genre Gallup, n'offrirait de garanties que si elle comportait un nombre très important de personnes interrogées. Alors la loi des grands nombres jouerait, bien que des surprises soient possibles, l'expérience l'a démontré.

Déjà plus valable serait cette enquête si on demandait l'avis des seules personnalités compétentes. Par exemple les minéralogistes, interrogés pour savoir quelle serait la tendance future de la minéralogie, donneraient probablement une indication exacte.

Mais les résultats de cette méthode peuvent être faussés par deux causes spécifiques d'erreurs. D'une part le manque d'objec-

tivité (que nous supposons involontaire) des enquêteurs ; d'autre part le risque de prendre une modification passagère pour une lame de fond, par exemple une ondulation d'opinion éphémère provoquée par un scandale pour un mouvement prolongé. D'où la nécessité de répéter ces enquêtes dans des circonstances différentes pour qu'elles soient valables. En géométrie une courbe peut être définie par trois points. En sociologie ou en politique ne convient-il pas d'en avoir davantage ?

Avec la *méthode psychologique* nous entrons dans le domaine du subjectif, dont le terrain ne paraît guère solide, puisqu'il est fonction de celui qui interprète les données et qui, bien souvent, les fausse. Cependant nous allons donner quelques exemples qui montrent que la psychologie peut permettre de formuler une prévision.

Prenons un exemple de la vie courante : un mariage. On connaît intimement les deux fiancés. On peut (parfois, et malgré la grande inconnue) prévoir, étant donné les caractères en présence que ce ménage sera parfait, moyen ou aboutira au désastre conjugal. D'un événement politique ou social important, quelles vont être les conséquences ? Bon psychologue, le prévisionniste pourra s'aviser que le chef d'un gouvernement démocratique ne réagira pas comme un dictateur, un chef prudent et âgé comme un homme qui n'aurait pas blanchi sous le poids des responsabilités, le Parisien comme l'habitant d'Oslo ou de Londres, etc.

Un homme d'État, s'il est très bien averti par des observateurs, et d'objectivité parfaite, de plus, s'il est très bon psychologue (ce qui en bon français veut dire très intelligent) pourra, de façon presque certaine, prévoir les réactions de son peuple ou des peuples voisins en face de telle ou telle mesure. Ces hommes sont exceptionnels. Cependant Richelieu, Talleyrand, Bismarck, Vénizelos, d'autres encore ont eu à un haut degré cette faculté de prévision qui les a faits grands hommes d'État ; ils méritent seuls le nom de chef.

Ainsi cinq méthodes : les statistiques, l'enseignement de l'histoire, l'expérience personnelle, les enquêtes, les données psychologiques permettent, suivant les cas et dans une certaine mesure, à des degrés divers, la vision de ce que sera l'avenir. Autant que possible il conviendra de faire appel à plusieurs de ces méthodes dont les résultats seront confirmés (ou infirmés) les uns par les autres.

On l'a vu, nous n'avons pas fait état d'une autre méthode utilisée dans l'exploration scientifique et la vie pratique : la méthode intuitive. L'intuition est la fille de l'imagination, ou plutôt c'est

l'imagination elle-même ; elle permet de poser les hypothèses les plus intéressantes. Un scientifique sans intuition n'est qu'un manœuvre de laboratoire. Arme excellente pour aborder les inconnues, elle ne permet pas de résoudre les problèmes qu'elle soulève, c'est donc une méthode dont l'application serait dangereuse. Pourtant il convient de distinguer sous ce même vocable d'intuition deux variétés d'opération psychologique. Parfois ce n'est que le produit d'une imagination désordonnée sans contact avec les faits ; méfions nous du « flair des artilleurs » ; mais beaucoup plus fréquemment, c'est le résultat de raisonnements subconscients. Les phénomènes ont été antérieurement perçus, observés, mais non classés. Notre conscient ne croit pas s'en souvenir et pourtant notre inconscient les a enregistrés. Cette intuition peut être précieuse dans cette science de l'avenir comme dans les autres sciences à condition qu'on en bannisse tout écart sentimental : ce qui exige d'ailleurs une discipline intellectuelle assez exceptionnelle.

III

Nous avons vu les méthodes utilisées pour formuler une prévision. Marquons-en maintenant les *bornes*, mais éliminons tout d'abord certains faits correspondant à des réalités inéluctables ; dans cent trente ans tous les hommes actuellement vivants auront succombé ; une éclipse du soleil aura lieu le 25 février 1960, etc. Ces faits existent déjà en puissance ; les indiquer n'est pas les prévoir. Ne sont-ils pas déjà écrits !

Sur un sujet précis, limité, une prévision faite par une personnalité compétente a un pourcentage important de chances d'être réalisée. Dès que le sujet devient complexe, la prévision devient difficile, hasardeuse, bien qu'elle soit possible. Et en effet interrogeons un physicien ; il indiquera que d'ici dix ans de grands progrès seront effectués dans le sens d'une utilisation de l'énergie atomique ; le médecin insistera sur les néo-pénicillines, streptomycines ou sulfamides qui verront le jour ; un ingénieur précisera les progrès futurs en navigation aérienne. Les uns ou les autres peuvent se tromper sur l'importance de ces progrès, la date où ils surviendront. Mais l'erreur sera vénielle puisque il y a 99 chances sur 100 pour que le fait prévu survienne.

En revanche, s'il s'agit d'événements complexes, la prévision est autrement difficile à formuler. Ainsi, *première limite* : si les

événements peuvent être prévus, on ne peut qu'exceptionnellement indiquer quels en seront les détails, les conséquences et l'évolution finale. Certes n'importe quel Français suffisamment objectif et au courant de la politique pouvait prévoir en 1867, 1912 ou en 1937 que la guerre éclaterait. Mais là se bornaient ses prévisions. Pourtant un chef d'État connaissant les sentiments des Allemands, les armements respectifs, l'état de l'opinion publique, le potentiel industriel dans les différents pays aurait pu, s'il avait lu ce document psychologique que constitue *Mein Kampf*, prévoir, dès l'arrivée d'Hitler au pouvoir, la guerre certaine, la victoire initiale des Allemands, le conflit avec la Russie, l'entrée en guerre des États-Unis.

Actuellement un homme d'État remarquablement informé, possédant une connaissance approfondie de l'esprit américain, de celui du Kremlin, des réactions populaires probables, des forces matérielles et morales en présence, des mensonges ou chantages diplomatiques pourrait-il prévoir l'évolution dans un sens ou dans l'autre de l'opposition entre les deux mondes : russe et occidental ? Nous le croyons. Mais de fait, peu de personnes sauf les grands augures (en est-il en Europe occidentale ?) seraient capables de l'indiquer en détail.

Seconde limite : le temps.

Prévoir qu'il n'y aura pas d'ici vingt-quatre heures un événement déterminé d'importance mondiale offre une quasi certitude, mais personne ne peut prévoir qu'il n'y en aura pas d'ici trois mois. Toute prévision trop lointaine doit être éliminée.

Nous pouvons voir en avant, soit, *mais il nous est impossible de voir loin :* quelques heures en météorologie, quelques semaines pour la politique, quelques années pour les sciences, quelques dizaines d'années pour les mouvements démographiques. Nous ne pouvons même pas être certains que dans cent ans l'Europe ne sera pas une colonie asiatique. Donc notre horizon demeure très limité : si le problème est complexe et surtout si la prévision est à longue échéance.

Tous, que nous en ayons ou non conscience, avons recours à cette science de la prévision.

La démographie est plus l'étude évolutive des peuples que son étude statique, et cette évolution probable des peuples est déjà une science. De même la branche la plus active de la météorologie est la prévision du temps. Un poste bien installé et en rap-

port avec les autres centres peut indiquer avec certitude la direction du vent, la nébulosité, etc... dans les deux heures qui viennent et avec assez grandes probabilités le temps du lendemain. Une branche importante de la médecine est la science du pronostic, c'est-à-dire de l'évolution des affections pathologiques. Elle est fonction de la gravité générale de la maladie, des réactions du malade, des symptômes qu'il présente, et tout médecin digne de ce nom tient compte de ces éléments. S'il a à la fois la science et l'expérience, il ne se trompera que rarement, surtout s'il est prudent et ajoute « sauf accidents imprévus ».

IV

Pourtant quelque sagaces que soient les médecins, les hommes politiques, les hommes d'affaires, ils se trompent souvent, — les faits démentent les prévisions. Pourquoi ? Une formule des techniciens militaires y répond : « Ce qu'il faut prévoir dans une bataille c'est l'imprévisible. »

S'il est des événements dont on peut affirmer la possibilité, on ne peut en indiquer, sauf exception, ni la date, ni les conditions d'apparition : ce sont les guerres, les révolutions, la découverte d'un remède contre le cancer, la captation de l'énergie solaire, la mort d'un autocrate, *mais il en est d'autres qui sont absolument imprévisibles.*

Ces « accidents » peuvent être des hommes : Alexandre, Jules César, Christophe Colomb, Lénine. Prenons « l'accident Pasteur ». Personne ne pouvait prévoir que l'étude cristallographique de l'acide racémique conduirait à la vaccination contre les infections. Ce peuvent être des choses. Il y eut le « fait machine à vapeur » qui créa l'industrie, le « fait essence » sans lequel il n'y aurait ni autos, ni avions. Ce peuvent être des mouvements généraux : l'apparition du Christianisme, la suppression de l'esclavage. Il peut y avoir des accidents sismiques : l'effondrement de l'Atlantide.

Ces faits, ces hommes, ces mouvements, ces catastrophes échappent à toute prévision et par cela même limitent notre connaissance du futur. *Ils bousculent l'avenir.*

Certes il convient de se méfier des prophètes, que ce soit Cassandre, que ce soit Thomas Morus. Tous, nous sommes persuadés que ce que nous prédisons s'accomplira et les déceptions comme les démentis que nous infligent les faits n'empêchent pas la netteté de nos affirmations ultérieures.

Un auteur bien oublié actuellement, Mercier, a en 1770 publié ce qu'on appelle maintenant une anticipation. Comme il voyait sinon grand, sinon juste, du moins fort loin, il a cru nécessaire de placer son roman en 2440 : la Russie, écrit-il, avait à cette époque 45 millions d'hommes, Londres un million. Quatre mois suffisaient pour aller de Pékin à Paris, etc...

Cette prévision lilliputienne d'un esprit, probablement lilliputien lui aussi, doit être pour nous une magnifique leçon de modestie. Il convient d'en tenir compte et de savoir combien et notre science et notre imagination sont débordées par l'imprévu.

Pourtant, d'une façon générale, et ce sera notre conclusion, nous croyons que les faits passés et présents conditionnent dans une large mesure (non totalement il est vrai) les faits futurs. Pourra-t-on en perfectionnant techniques, enquêtes, etc.., en étudiant de façon plus précise l'enchaînement des faits et la psychologie des « grands chefs », en bannissant soigneusement les hypothèses sans base sérieuse, arriver, dans le domaine politique en particulier, et toujours en faisant cette restriction qu'un accident peut tout modifier, à des résultats donnant une certitude pratique ? Nous le croyons. Mais cette science de l'avenir aura-t-elle une entité propre ? Nous l'ignorons. Beaucoup plus vraisemblablement elle constituera, elle constitue déjà un élément de certaines sciences : médecine, sociologie, économie politique, art militaire, etc... et chacun de nous dans sa partie l'utilise déjà.

Cette science de l'avenir a pourtant un défaut spécifique, défaut qui ne la rend peut-être pas digne du nom de science. Elle se singularise par l'absence de tout caractère de certitude. « La mathématique, a écrit Tannery, est le temple de la certitude. » Les conjectures constituent celui de la probabilité, ce qui est exactement le contraire : c'est pourtant déjà beaucoup, puisque dans la vie pratique, il n'y a jamais de certitudes, mais seulement des probabilités ou des possibilités. Ce sont elles qui nous guident, nous font agir et nous permettent d'espérer, parfois contre toute espérance.

CHARLES RICHET

LE CONFLIT CHINOIS

La prise de Pékin et la menace sur Nankin mettent en évidence le problème politique qui se pose dans un pays dont la population représente à elle seule un cinquième de celle du globe. Si cette victoire des Soviets se confirme et si le parti communiste chinois, qui auparavant dominait déjà la moitié environ du pays, étend son pouvoir sur la Chine toute entière, il menacera de tenir sous son influence plus ou moins directe tout le sud-est de l'Asie, de la Birmanie aux Philippines, en passant par l'Indochine, le Siam, la péninsule malaise, Singapour, l'Indonésie, soit un nouveau bloc de 144 millions d'hommes.

Rappelons d'abord sommairement quelques faits essentiels antérieurs au triomphe du communisme chinois et propres à l'expliquer en partie. C'est en 1919 (il va y avoir trente ans) que deux professeurs à l'Université Nationale de Pékin, MM. Tchen Tou Siou et Li Ta Chao, fondèrent un cercle d'étudiants du marxisme. Un parti politique fut créé vers 1924, qui joua un rôle à Canton, dans ce que l'on a appelé la Grande Révolution (Ta Keh Ming). Cette organisation participa, avec le concours du général russe Galen (depuis maréchal Blücher) et du juif letton Borodine Grünberg, à la marche militaire sur Hankéou, tandis que Tchang Kaï Tchek se dirigeait sur Shanghaï.

Hankéou, capitale commerciale de plus de trois millions d'habitants, fut prise en mars 1927. Tchang Kaï Tchek opéra alors une volte-face sous l'influence des banquiers de Shanghaï et de la riche famille Soung dont il épousa en secondes noces une fille, tandis qu'une autre épousait un K'oung, descendant authentique en ligne collatérale de Confucius. Une troisième fille, de convictions politiques fort différentes, était depuis peu la veuve de Sun Yat Sen, fondateur de la République chinoise de 1912.

Tchang Kaï Tchek s'était déjà brouillé avec les commu-

nistes à la suite de leurs excès à Hankéou et à Nankin, alors qu'ils descendaient à leur tour le Fleuve Bleu sur Shanghaï. Le 6 avril 1927, coup de théâtre à Pékin, où le « dictateur » de la Mandchourie, maréchal Tchang Tso Lin, fait opérer à l'ambassade des Soviets une descente de police qui révèle l'activité de Moscou en Chine, et même chez nous en Indochine, avec Ho Chi Min (alors Nguyen Aï Quoc). Les choses, on le sait, n'ont guère changé depuis et la collusion actuelle de Ho Chi Min avec ses coréligionnaires chinois est certaine.

Borodine et Galen sont obligés de partir précipitamment. La veuve de Sun Yat Sen les accompagne (1). Sept ans (1927-1934) se passent à éliminer les Tou Kiun, les « généraux dictateurs féodaux » dont chacun, disposant de son armée personnelle, s'était attribué une province. Durant cette période, la nouvelle capitale fut installée à Nankin, où l'on promulgua une nouvelle constitution. Tchang Kaï Tchek, devenu depuis 1928 président du Gouvernement dit « National » du Kouo Min Tang, se décida enfin, après quelques campagnes plus ou moins réussies, à entreprendre une opération de grande envergure contre les communistes qu'il considérait — en vue de la guerre jugée par lui inévitable contre le Japon — comme le grand obstacle à la pacification et à l'unification du pays.

Les communistes avaient, en effet, commencé dans quelques provinces la soviétisation partielle d'îlots plus ou moins importants, opération qui se traduisait surtout, selon une tactique constamment appliquée depuis, par le partage des terres, grâce au massacre des gros et même de quelques moyens propriétaires.

Quand Tchang Kaï Tchek aborda les opérations sérieuses, on assista à cette extraordinaire « Retraite » vers l'ouest de quelques groupes de communistes, dont le principal, composé, non pas, comme on l'a prétendu, de 100.000, mais de 50 ou 60.000 hommes, femmes et enfants, manœuvra du sud-est de Kiang Si, à travers six provinces, jusqu'à Yen-Ngan dans le nord-est du Chen Si, sur 10 ou 12.000 kilomètres, talonné de près par les troupes gouvernementales. J'ai moi-même parcouru, quelques années auparavant, comme chef de la mission lyonnaise d'exploration commerciale, une fraction de leur itinéraire.

(1) Un fils de Sun Yat Sen, Sun Fu, issu d'un premier mariage, vient d'accepter d'être premier ministre de Tchang Kaï Tchek, ce qui laisse prévoir certaines de ces combinaisons et cotes mal taillées auxquelles excellent les Chinois et qui nous déroutent passablement. Pour eux, il s'agit de « l'art de céder » et de ne pas « perdre la face ».

Je puis témoigner de ce que suppose d'énergie cette gigantesque partie de cache-cache qui a duré dix-huit mois, d'octobre 1934 à avril 1936.

Ce principal groupe avait à sa tête Mao Tse Tung, qui, dès le début, avait pris le titre de « Président de la République soviétique chinoise ». Il est resté le véritable chef du Parti.

Peu après la concentration, une Université communiste était créée à Yun-Ngan, afin de répandre la doctrine parmi les étudiants qui commençaient à y affluer, et devenaient ensuite des propagandistes et des administrateurs dans la région où ils pouvaient opérer.

En même temps, une sorte d'Académie militaire s'attachait à former des états-majors et des officiers pour les armées que les communistes avaient conservées et qui s'étaient aguerries pendant la « Grande Retraite » en perfectionnant cette tactique de guerilla dont les Chinois allaient tirer tant de profit au cours de leur lutte contre les Nippons.

Puis, ce fut l'incident de Si-Ngan-Fou, où le maréchal Tchang Kaï Tchek vint, en décembre 1936, développer l'offensive contre les communistes. Il fut arrêté lui-même et ne put recouvrer la liberté que grâce à la création d'un « front national » contre le Japon dont l'agression, qui paraissait alors imminente, débuta, en effet, par « l'incident » du pont de Lou Tou Kiao, le 15 juillet 1937 ; premier engagement d'une guerre qui devait durer huit ans.

Au cours de ma communication du 29 novembre dernier, à l'Académie des Sciences Morales, j'ai pu donner quelques détails sur l'activité politique et militaire des communistes dans tout le nord de la Chine pendant ces huit années de guerre : excellente préparation à ce qu'ils allaient entreprendre, une fois la paix rétablie, contre leurs propres compatriotes. Elle aide à comprendre ce qui s'est passé depuis trois ans. Nous ne pouvons qu'y faire allusion ici, et il est d'ailleurs plus opportun de faire connaître la minutieuse organisation intérieure du parti communiste, appuyée sur cette « technique de la dictature », comme l'a exactement définie celui à qui nous devons cette révélation du document original chinois, un tableau ou graphique, dans lequel elle s'incorpore (1).

---

(1) Tableau paru dans le Bulletin de l'Université *Aurore* de Shanghaï d'avril 1948. La traduction française est accompagnée du texte chinois qui l'authentifie.

Cette « technique » opère sur trois plans : le *Parti*, l'*Armée* et le *Peuple*.

1° En ce qui concerne le *Parti*, en dehors d'un Secrétariat de 5 membres, d'un Polit-Bureau de 13 et d'un Comité Central de 70 membres (le tout *à l'instar*), il est organisé en Bureaux, répartis géographiquement entre des subdivisions également géographiques : Bureau de la Chine du Nord, en plein fonctionnement ; Bureaux du Yang-Tsé et de la Chine du Sud, qui ne se trouvaient pas encore en activité sur place au moment où le Tableau a été dressé, mais étaient certainement dès lors en gestation, car le Parti se montre extrêmement prévoyant.

Ces « Bureaux » se composent de « Comités », *sovietico more*. Ceux-ci sont tous sur le même modèle et comprennent des « Sections » et des « Branches » que l'on retrouve partout, plus ou moins nombreuses suivant l'échelon, mais comportant, dans les Comités de Région, par exemple, en dehors du « Secrétariat » indispensable : une Section de l'Organisation ; une Section de la Propagande ; une Section s'occupant du Service militaire ; une Section de la Sécurité (du Parti) et de l'Epuration ; une Section des Transports, une du recrutement dans les Associations populaires, dont il sera question plus loin, des femmes et de la Jeunesse. Dans les Comités de l'Action urbaine, on trouve, en dehors des Sections de l'Organisation et de la Propagande, une Section de l'Information et une de l'Armée Secrète. Dans les Comités de sous-préfectures, une Section de l'Education ; des Sections pour l'organisation des Industries, des Mines, du Commerce, des Communications.

A un Commissariat Central pour l'Organisation du Peuple et des Associations pour son Emancipation, se rattache un « Bureau d'Etude de l'opinion du Peuple », et, à divers échelons : région, sous-préfecture, district, et jusqu'au village, des Comités et des représentants élus du Parti, et qui disposent aussi de toute une kyrielle de secrétariats et de bureaux d'étude, d'information et d'action.

Un principe d'application qui joue un grand rôle dans la vie pratique du Parti en Chine, comme ailleurs, est qu'aucun membre du Parti, quel que soit son rôle et son rang dans la hiérarchie, n'opère jamais seul. Il est toujours doublé d'un aide, qui est, en même temps, un surveillant. Ce principe est, pratiquement, poussé fort loin, et la délation est d'ailleurs obliga-

toire. De même qu'une fois agrégé au Parti, nul ne peut plus le quitter sans des risques sérieux.

Autre caractéristique : le nombre des membres inscrits au parti : 80.000 en 1937 ; 1.200.000 en 1946. On comprend que le Comité central ait décidé, comme en Russie ou comme en Tchécoslovaquie récemment, de limiter cet afflux. Il importe de ne s'entourer que de partisans sûrs. Et cela permet en outre de faire valoir à l'extérieur que les « non-inscrits », qui votent pour les candidats communistes en proportions invraisemblables, le font librement. On sait qu'aux dernières élections soviétiques les communistes ont obtenu 99,8 % des suffrages.

2° *L'Armée.* En ce qui concerne l'Armée, qui atteindrait, paraît-il, 900.000 hommes, — le chiffre paraît fort, mais il s'agit d'une population de plus de 150 millions dans la seule zone communiste, — on notera que le Comité Central du Parti, qui est tout puissant, s'y fait représenter par un « Comité d'Etudes », avec des « Bureaux » chargés de surveiller l'hygiène des troupes, le fonctionnement de l'Etat-Major, du Ravitaillement, des Affaires politiques, du Commandement. Ce « Comité d'Etudes » est assisté de « Bureaux de liaison » auprès de chacune des subdivisions de l'Armée.

A chacune des subdivisions de l'Armée, — de la division au simple peloton — le Parti est présent par un « Commissaire politique » et, naturellement, son adjoint, avec des « Services secrets » (Sécurité, Epuration, Espionnage, etc.) et des « Bureaux » officiels (Propagande, Instruction, Organisation, Statistique, etc.). Ce réseau, serré et complet, de surveillance, se retrouve, non seulement dans chaque régiment, avec ses « Secrétaires militants » chargés de l'organisation, de la propagande, du transport, de la sécurité, et du « travail clandestin », mais jusque dans le peloton, avec son « guerrier politique », adjoint au lieutenant, ou sous-lieutenant, commandant ; les quatre caractères que l'on traduit ainsi : *tcheng,* gouverner ; *tche,* diriger ; *tchan,* bataille ; *che,* soldat, prouvent bien, par leur nombre (inusité dans la langue chinoise, généralement très elliptique), l'importance attachée à son rôle.

Tout cela ne doit pas empêcher de reconnaître, pour juger lucidement la situation actuelle, qu'une partie de l'armée communiste (en particulier la 8e armée, *pa lou*) est mieux entraînée,

commandée, traitée et armée que l'armée nationaliste. Et c'est bien ce qu'il y a de grave, malgré l'existence, elle aussi certaine, de groupes de « bandits » (une des plaies de la vieille Chine) opérant à côté de l'armée communiste et qui ne sont pas faits pour la rendre populaire.

3° *L'Organisation du Peuple.* Nous avons déjà signalé le « Commissaire Central » qui en est spécialement chargé, avec le « Bureau d'Etude de l'Opinion du Peuple ». A chaque division géographique ou administrative s'étagent des « Comités exécutifs » et des « Bureaux » qui, à l'échelon de la « Région », par exemple, comportent, en dehors du Président, et de l'inévitable Vice-Président appelé à le doubler, jusqu'à onze bureaux (Branche Secrète ; Administration proprement dite ; Finances ; Industries ; Commerce ; Education ; Presse ; Banques ; Alimentation ; Police ; Cour de Justice).

L'organisation du peuple lui-même est sur le même modèle. Au-dessous de l' « Association Centrale Communiste d'Union pour l'Emancipation du Peuple » qui s'occupe spécialement de la formation de la jeunesse « pour des Militants de base » et de la « lutte des prolétaires contre les capitalistes », s'étagent aussi des Associations régionales, des Associations de districts régionaux, des Associations de sous-préfectures, des Associations de districts locaux, et des Associations de village. Dans chacune d'elles on retrouve les mêmes six groupements : les Ouvriers, les Paysans, la Jeunesse, les Femmes, la Culture, et la Préparation à la mobilisation éventuelle du Peuple. Si l'on se reporte au détail qu'en donne par exemple l'Association du Village — et il y a des dizaines de milliers, sinon des centaines de milliers de villages — on peut se rendre compte d'une façon plus précise de ce que comporte chacun de ces six groupements. Au sein de la Section ouvrière, un « Bureau exécutif » s'occupe, comme partout, de l'organisation, de la propagande, de la production et de l'amélioration de celle-ci. Même répartition dans la Section paysanne. A celle de la Jeunesse (des deux sexes et qui se subdivise en une section des adolescents et une des enfants) on attache importance notamment à l'instruction militaire. Ce souci de l'instruction militaire se retrouve également dans le groupement des femmes. La section de la culture vise spécialement la propagande par le théâtre,

la radio et le cinéma ; et l'on sait quels moyens puissants d'influence ces derniers possèdent. Enfin, à la « Mobilisation du Peuple », il est de nouveau question de la Jeunesse, des Femmes, de l'organisation de la Garde Civique, et même de la préparation à la guerre et d'exercices de destruction de tout ce qui pourrait servir à l'ennemi.

On voit comment le Communisme absorbe et comprime dans des mailles étroites la vie privée et publique de tous les citoyens.

***

Sans prétendre le moins du monde épuiser le sujet, il est bon d'attirer encore l'attention sur deux points.

Le chiffre qui a été donné du nombre des adhérents officiels au Communisme en 1946 : 1.200.000, n'est pas pour surprendre quand on se souvient qu'après ses derniers succès militaires le Parti étend maintenant son influence sur douze provinces, contenant probablement 158 millions d'habitants, et toutes situées au nord du Fleuve Bleu, dont il se rapproche tous les jours. Encore laisse-t-on de côté, dans ce calcul, la province la plus septentrionale de la Mandchourie : Hei Lung Kiang (à elle seule presque aussi grande que la France, soit 449.000 km^2), où les Russes sont encore, et qu'ils ne lâcheront probablement jamais, car elle est traversée par le chemin de fer dit de « l'Est chinois », prolongement du Transsibérien et qui aboutit à Vladivostok. Cette occupation prendra au moins la forme d'une colonie russe à Kharbine, qui comptait déjà, sous les Japonais, 40.000 citoyens soviétiques.

Ce n'est pas d'ailleurs le seul point par lequel les Soviets soient en contact avec les Communistes chinois qu'ils ont, au surplus, armés partiellement. Le reste de leur armement a été pris sur les troupes battues de Tchang Kaï Tchek, y compris une partie de l'armement à elles fourni par les Américains. Le matériel russe provenait de celui enlevé au Japon, à la paix, en Mandchourie, et que les Nippons avaient accumulé et fabriqué en partie sur place, grâce aux mines mandchouriennes de charbon et de fer, fort importantes, dont disposent maintenant les Communistes. La Mongolie Intérieure occupée maintenant par ceux-ci est bordée au nord par la République, soi-disant indépendante, de la Mongolie Extérieure, qui se trouve en réalité

sous l'influence russe; de même qu'à l'extrême ouest de l'ancien Empire, le Sin Kiang, — l'ancien Turkestan chinois. Sa capitale, Oumroutsi, est à quelque 2.000 kilomètres, par une route carrossable, de Si Ngan Fou, la capitale du Chen Si. Celle-ci, à son tour, n'est qu'à 1.000 kilomètres environ de la riche province du Se Tchouan, que je connais bien. Malgré les obstacles de deux très hautes chaînes de montagne, qui barrent cette partie de la route transversalement, il n'est pas dit du tout qu'à un moment donné, partant de leur base du Sin Kiang, les Russes ne prêteront pas leur concours aux Communistes dans cette direction. Mais c'est là un problème tout autre, et beaucoup plus lointain. Pour le moment, la prise de Pékin et la menace sur Nankin et sur Shanghaï sont beaucoup plus préoccupantes.

Rappelons enfin qu'au point de vue charbon, sinon au point de vue fer — avec tout ce que ces deux richesses comportent pour un Etat — le Communisme est beaucoup mieux muni que son adversaire. Outre les mines de Tang Chan, au nord-est de Pékin, les réserves de houille du Chan Si (qu'il occupe) étaient estimées, en 1934, par le Service géologique officiel chinois, qui dispose de collaborateurs étrangers, à 127 milliards de tonnes. Le chiffre reste discutable. L'énormité du gisement est certaine.



Voyons maintenant comment les Communistes se conduisent depuis la paix, dans la partie de l'immense Chine proprement dite où ils dominent : 2.872.000 kilomètres carrés environ.

Leur action a pris une toute autre allure que durant la guerre sino-nippone. Le programme de base, adopté en septembre 1947, par la *Conférence agraire nationale,* et approuvé par le Comité Central du Parti, à l'occasion du 36e anniversaire de sa fondation, le 10 octobre 1947, est formel. L'article premier stipule que le système agraire « féodal » est aboli et que le système de « la terre à celui qui la cultive », déjà réclamée par le fameux « Triple Démisme » de Sun Yat Sen, doit être réalisé. D'après l'article 2, les droits de tous les propriétaires (*landlords*, dit la traduction anglaise) sont abolis ; de même, d'après l'article 3, les droits de tous les temples ancestraux, des temples proprement dits, des monastères, et même des Ecoles (Universités) et des Institutions en général.

Toutes les dettes existant dans les campagnes, antérieurement à la réforme projetée, sont annulées.

L'organe exécutif légal pour la réforme agraire sera l'Assemblée des paysans du village et le Comité qu'elle élira ; ou les Assemblées des Ligues des paysans pauvres, organisées par les paysans « n'ayant pas de terre, ou en ayant peu », et leurs Comités élus, dans les districts, les sous-préfectures, etc. Ce sont ces « Assemblées », et surtout ces « Comités » — recrutés souvent (comme ils l'ont été au Tonkin par le parti de Ho Chi Min) dans la lie du peuple — qui sont particulièrement responsables des excès communistes.

Il est inutile de pousser plus loin l'analyse de ce document, qui prévoit notamment comment les terres ainsi rassemblées seront distribuées. Ce qui vient d'en être dit suffit à faire comprendre son esprit et sa portée.

D'autre part ce programme, qui se présente comme officiel, n'est pas facile à concilier avec un exposé que Mao Tse Tung — la véritable tête politique du Parti depuis son début et qui a même porté, à un moment donné, le titre de Président de la « République Soviétique Chinoise » — a fait dans son livre, *The New Fight for China*, publié aux Etats-Unis, en 1945.

Il y prône ce qu'il appelle, d'après un souvenir de Sun Yat Sen, la « République Néo-Démique » : une « démocratie dirigée par des classes révolutionnaires coopérant ensemble ». C'est ce mot magique de démocratie qui explique sans doute, en partie, que certains Américains se soient montrés plutôt favorables au parti de Mao Tse Tung ; et que, même, Washington ait exigé — après les premiers succès des nationalistes à l'armistice, qui les avaient menés jusqu'en Mandchourie — une suspension d'armes qui n'a fait que profiter, depuis, aux Communistes, en particulier depuis leur armement par les Russes. Et Mao Tse Tung ajoute « qu'un Etat Néo-Démiste, constitué par l'union de toutes les classes démocratiques, est différent, par principe, d'un Etat socialiste avec dictature du Prolétariat ». Il est vrai qu'il déclare aussi : « Assurément le socialisme est un stade bien supérieur au Néo-Démisme. Nous le réaliserons un jour. Les conditions actuelles ne permettent pas d'y songer. »

On peut se demander si cet homme, — qui exalte avant tout le paysannat et en fait la base de tout son système, et qui connaît

les directives à suivre, afin de s'emparer du pouvoir, exposées dans l'*Abrégé de l'Histoire du Parti Communiste* de Staline (répandu à 27 millions d'exemplaires), — a lu ce passage d'un autre livre du même auteur : *La Civilisation au Village* :

« Chez nous, en régime soviétique, la propriété privée de la terre n'existe pas. Et c'est précisément parce qu'elle n'existe pas que l'on ne voit pas chez nous cet attachement servile du paysan à la terre que l'on observe en Occident. »

Le paysan chinois a toujours marqué, comme tous les paysans du monde, une grande faim de la terre ; et il peut paraître douteux que, puisque le communisme s'attache de plus en plus à apaiser cette faim par des mesures rigoureuses, on réussisse un jour à l'en guérir sans une nouvelle révolution. Il est vrai qu'on pourrait peut-être soutenir (c'est aux sinologues d'en décider) que, par certains côtés, les Communistes actuels sont dans la tradition nationale, telle que la rapporte un passage du philosophe Meng Tse (livre III, chap. 1-3), et telle qu'à un moment donné le fameux lettré usurpateur Wang Mang avait cherché à la réaliser par son application très poussée d'un socialisme d'Etat en l'an 9 de l'ère chrétienne, il y aura bientôt 2.000 ans. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

D'autre part, beaucoup plus près de nous, il résulte d'une étude d'Henri Maspero, signalée par M. René Grousset dans son admirable *Histoire de la Chine,* que la dynastie si honnie des Mandchous avait pris des mesures efficaces en faveur de la petite propriété paysanne. Les Communistes n'ont donc rien inventé ; sauf les procédés de partage.

Le communisme chinois sera-t-il, à un moment donné, assez puissant, matériellement, pour écarter les conseils judicieux et la pression amicale de son grand voisin, afin de suivre sa propre voie ? En tout cas, on sait assez comment ce voisin pourra s'y prendre pour le ramener à l'orthodoxie.

Il n'en est pas question encore. Mao Tse Tung, dans son livre, invite formellement les paysans « moyens », les artisans, les commerçants, et même les capitalistes « démocrates » et, à plus forte raison, les capitalistes étrangers qui s'abstiendraient de toute politique, à contribuer à la mise en valeur du pays.

A propos de ces paysans « moyens », auxquels il fait, nommément, appel, il serait extrêmement intéressant de savoir s'ils

existent encore réellement, et ce qu'on entend exactement par « paysannat moyen ».

***

Tout un côté du tableau d'ensemble que je viens d'esquisser se présente, hélas ! sous des couleurs extrêmement sombres. C'est celui des sévices exercés contre toutes les familles terriennes riches, et, à un autre point de vue, contre les chrétiens; surtout contre les catholiques. On a eu, en ce qui concerne ceux-ci, des détails authentiques affreux, donnés par des rescapés, sur les pratiques exercées contre des Lazaristes et des Sœurs de la Charité, à Pao-Ting-Fou, par exemple, après la parodie d'un jugement public devant le « Tribunal du Peuple », convoqué de force, y compris les enfants des écoles. Une vingtaine de Trappistes, de la Trappe de Yang-Kia-Ping, au nord-ouest de Pékin (dont le fondateur a été un Français, Dom Brun, ancien missionnaire des Missions Etrangères de Paris), ont été massacrés.

Au 1er janvier 1948, l'Agence Fides signalait qu'on comptait, en plus des biens confisqués, et des assassinats de catholiques laïques, dont nous ignorons le nombre : 49 prêtres mis à mort ; 25 églises détruites ; 123 églises converties en cinémas ; 183 églises converties en centres du parti communiste ; 1.079 écoles catholiques fermées ; 12 écoles catholiques détruites.

Nous regrettons de ne pas avoir les chiffres des massacres et des destructions chez les protestants.

Et la série continue. On s'occupe au Vatican de faire dresser des relevés indiscutables de ces violences. On apprend que si Mao Tse Tung, proclame très habilement son intention de laisser ouvertes les Universités confessionnelles étrangères dont il existe un certain nombre en Chine, exception est faite contre l'Université catholique de Pékin, Fu Yen.

***

Dans quelle mesure les formules économiques communistes ont-elles des chances de convenir, dans cet immense pays, au delà de la révolution agraire ci-dessus évoquée, et qui a été le grand œuvre jusqu'ici ? Dans quelle mesure, d'autre part, l'idéologie

générale issue de Hegel et de Marx, adoptée et amplifiée par Lénine et par Staline, est-elle assimilable par des cerveaux chinois ? L'homme chinois est-il vraiment destiné à devenir un nouvel exemplaire de cet « Homme marxiste » sur lequel tant d'économistes, de sociologues, d'historiens, de professeurs, de politiques, certains philosophes, et même quelques religieux et quelques chrétiens laïques se penchent depuis un certain nombre d'années, avec tant de curiosité et même quelquefois de sollicitude ? Dans quelle mesure les vieilles notions, les vieilles pratiques intellectuelles, sociales et morales de la plus ancienne civilisation du monde, et qui inspiraient encore, il y a seulement quelque quarante ans, le peuple le plus nombreux de la terre, disparaîtront-elles vraiment ?

Sans doute ai-je eu l'occasion de signaler déjà, il y a dix ans, que, dans Tchang-Cha, — la capitale de cette grande province (28 millions au moins d'habitants) du Hou Nan, autrefois célèbre par le nombre de ses lettrés, — aux applaudissements non seulement de la foule mais des étudiants, un mannequin de paille représentant Confucius était traîné dans les rues, fouetté et brûlé pour avoir été « le chien des Impérialistes de son temps, les Féodaux ». A Si-Ngan-Fou, au moment de l'arrestation de Tchang Kaï Tchek, un jeune journaliste néo-zélandais, James Bertram, auteur de *Crisis in China*, assistait un soir, avec deux de ses amis étudiants, à un film qu'il a raconté dans son livre. Un père de famille, policier de son métier, a fait avorter un complot patriotique. Son fils hésite à le supprimer. Mais la mère et la sœur de celui-ci l'y poussent, et finissent même par se disputer « l'honneur » de faire disparaître le père par le poison ; et, pendant qu'il agonise, sa femme refuse de téléphoner pour faire venir le médecin. Les assistants « bourgeois » ont quitté la salle en signe de protestation en proférant des « *pou hao ! pou hao !* (pas bon ! pas bon !) vigoureux ; mais les étudiants applaudissaient à tout rompre.

Par contraste, vers 1934, à l'instigation surtout de Mme Tchang Kaï Tchek, convertie au protestantisme pendant ses études aux Etats-Unis, était né le mouvement pour la « Vie Nouvelle ». Il s'accompagnait d'une campagne, bien américaine aussi, par sa préoccupation, par exemple, de l'hygiène privée et publique, par ses méthodes, ses affiches posées jusque sur les poteaux télégraphiques et ses slogans.

Les prescriptions de l'hygiène sont fort utiles en effet, surtout dans un très vieux pays qui ne les a guère pratiquées. Mais il y a d'autres principes nécessaires à un redressement national, et la « Vie Nouvelle » avait soin de les rappeler, notamment les quatre vertus ancestrales que Mme Tchang Kaï Tchek et ses adeptes prônaient en toute occasion : *li,* les anciens Rites, qu'ils traduisaient par : « Sincérité et courtoisie vis-à-vis des autres » ; *yi,* qui était interprété comme : « développement de l'esprit de service » ; *lien,* « l'honnêteté » ; *tch'a,* qui serait « le respect de soi-même ».

Jusqu'à quel point ce « Mouvement de la Vie nouvelle », inévitablement suspendu pendant la guerre étrangère, a-t-il pu reprendre dans la guerre civile actuelle, en dehors naturellement de la zone communiste, violemment anti-confucéenne ? Dans quelle mesure un discours aussi noble que celui du Président Tchang Kaï Tchek — dont la conversion aux principes chrétiens me paraît encore plus profonde que celle de sa femme — a-t-il trouvé un écho quand, après la victoire du 15 août 1945, ayant rendu grâces au « Souverain Seigneur », au « Seigneur d'En Haut », au *Chang Ti,* — une vieille expression des anciens Livres, — il a ajouté : « Je sens très vivement en moi combien sont justes ces émouvantes paroles du Christ : « Ce que vous ne voulez pas pour vous-même ne le faites pas aux autres. A votre ennemi, pardonnez du fond du cœur. »

Ce grand pays a-t-il réellement, avec tous ses intellectuels, tourné définitivement le dos à cette philosophie morale qui était vraiment, suivant l'étymologie du mot, un « Amour de la Sagesse » et que Confucius prescrivait par son *Sieou chen,* son « Cultive-toi » (et même, peut-être, si l'on force un peu le sens des caractères), son « Perfectionne-toi toi-même », un siècle au moins avant que Socrate ne formulât son « Connais-toi toi-même » ? L'on sait que la morale confucéenne était une morale civique et pas seulement personnelle ; morale civique qui ne paraît plus être un des soucis dominants du civisme contemporain.

Le Communisme chinois répudie absolument la tradition confucéenne, et notamment ce « respect des vieillards » sur laquelle elle insistait. Les vieillards, il le proclame formellement, ne sont « bons à rien ». Que dit le Communisme du « Culte des Ancêtres » qui s'y rattache ? De cette « piété filiale » ou, plus

exactement, de cette « piété familiale » dont la Chine a vécu pendant des siècles, et qui a tant contribué à sa permanence et à son rayonnement culturel dans tout l'Extrême-Orient ? Qu'enseigne-t-on, d'une façon précise, dans les écoles primaires que les Communistes fondent, depuis dix ans, partout où ils s'installent ? On connaît le mot de Lénine : « Donnez-moi l'enfant pendant huit ans et j'en ferai un bolchevik pour toujours. »

Ce sont là autant de points d'interrogation auxquels il ne serait pas sans intérêt d'essayer de répondre avant que ne tombe sur cette cinquième partie du monde ce rideau de fer, officiellement établi en Russie par un décret de janvier 1948 interdisant toute relation, même personnelle, avec l'étranger, excepté par l'entremise du ministère des Affaires étrangères ou du ministère du Commerce extérieur. Derrière ce rideau, il nous est, dès maintenant, impossible de savoir, par des enquêtes directes, complètes et impartiales sur place — pour 200 millions d'hommes et bientôt peut-être pour 300 millions en Europe — ce qui se passe exactement.

Resterait à montrer les répercussions d'un succès total des Communistes chinois — avec l'appui certain quoique non officiel des Soviets — non seulement sur tout le sud-est de l'Asie, mais sur l'Europe entière et même sur le monde entier. Si jamais aux 197 millions de Russes et aux 96 millions de ses « satellites » européens s'ajoutaient les 450 millions de Chinois et les 144 millions de Sud-Asiatiques passés sous l'influence de Moscou, on devine assez de quel poids cette masse de 887 millions d'hommes pèserait sur la politique et l'économique du globe. Mais ce n'est pas en quelques lignes que l'on peut examiner ces perspectives.

HENRI BRENIER.

JOSÉPHINE
ET LE CAPITAINE CHARLES

(Documents inédits.)

Dans les premiers mois de l'An IV, Bonaparte était subjugué par les charmes de Joséphine de Beauharnais. Une lettre de lui, antérieure à son mariage, ne laisse aucun doute sur le caractère intime de leurs relations. Chez l'un, nouveauté de l'amour, fierté d'épouser une femme de l'ancienne noblesse, satisfaction de fréquenter, grâce à elle, les personnages les plus en vue de l'époque ; chez l'autre, amusement d'avoir exalté la passion d'un novice, désir de donner un protecteur aux enfants d'Alexandre de Beauharnais, vanité de s'unir à un jeune général déjà célèbre, — tels semblent avoir été les mobiles qui amenèrent Bonaparte et Joséphine à se marier le 9 mars 1796. Mariage d'amour d'un côté ; mariage de raison de l'autre.

Aussi, lorsque, deux jours après la cérémonie, le général dut quitter Paris pour aller prendre le commandement de l'armée d'Italie, fut-ce pour lui un grand déchirement, pour elle un soulagement difficile à dissimuler. Les lettres passionnées que Bonaparte lui adresse en cours de route, puis pendant la campagne d'Italie, sont sans effet sur Joséphine. En vain, son mari l'appelle, la presse de venir le rejoindre ; elle se dit malade, trouve une échappatoire pour gagner du temps ; elle déclare être dans une situation intéressante, sauf à avouer ensuite qu'elle s'est trompée. Aux épîtres brûlantes qui lui parviennent, elle répond seulement par quelques lignes d'une sécheresse telle que Bonaparte, informé par son frère Joseph, avoue être « non pas jaloux, mais quelquefois inquiet ». Puisqu'elle ne consent pas de son plein gré à venir en Italie, il saura l'y contraindre.

Après Murat, qui avait apporté à Paris le traité de Chérasco et les premiers drapeaux pris à l'ennemi, le commandant en chef

charge Junot de remettre au Directoire une nouvelle moisson de lauriers : le 10 mai 1796, vingt et un drapeaux récemment conquis furent déposés au Luxembourg au cours d'une cérémonie à laquelle assistait, à une place d'honneur, la femme du vainqueur.

Mais Junot avait à remplir une mission plus délicate, ramener Joséphine à son mari, qui lui avait écrit, le 5 floréal an IV (26 avril 1796) : « Tu dois revenir avec lui, entends-tu ? » Il n'y avait plus moyen de tergiverser. Un arrêté du Directoire exécutif, en date du 6 messidor an IV (24 juin 1796) avait ordonné la délivrance de passeports pour l'Italie : « 1° A la citoyenne Joséphine Lapagerie, femme du général Buonaparte ; à Louise Compoit *(sic)*, à Jacques Compoit *(sic)*, à Antoine Labesse et à Jean Laurent, tous quatre attachés à la personne de la dite citoyenne Buonaparte ; 2° Au citoyen Junot, aide de camp du général Buonaparte ; 3° Au citoyen Joseph Buonaparte ; 4° Au citoyen Nicolas Cleray *(sic)*, beau-frère du général Buonaparte ; 5° A Nicolas Chareton, attaché au service du citoyen Buonaparte ; 6° Au citoyen Hypolite Charles, adjoint aux adjudants généraux employés à l'Armée d'Italie. » Le jour même, Carnot remettait à ce dernier un laissez-passer pour se rendre de Paris à l'armée d'Italie.



Charles était le type du méridional. Il était de taille moyenne (cinq pieds deux pouces, soit 1 m. 67 environ) et bien constitué. Il avait le front haut, les yeux bleus, le menton rond, les traits fins. Sa peau était fort brune, ses cheveux, ses sourcils et sa barbe, portée en favoris, d'un noir de jais, ses dents passables, ses mains petites et ses pieds minuscules. Il avait de l'esprit, mais d'un genre assez particulier. « Il s'exprimait par exemple toujours en calembours. Il faisait le polichinelle en parlant. Il était ce qu'on appelle un drôle de garçon ; il faisait rire ; il était impossible de trouver un homme plus comique ; il était charmant. Il avait de beaux habits de hussard, bien chamarrés... et tenus avec beaucoup d'élégance (1). »

(1) Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. III, pp. 205 et 212 et t. IV, p. 174. — En écrivant que Charles « faisait le polichinelle en parlant », la célèbre mémorialiste a sans doute voulu dire, que, dans le milieu de femmes frivoles du temps, ce jeune officier était un compagnon gai et enjoué, un bon camarade, boute-en-train, qui prenait plaisir à divertir la compagnie ; mais elle n'a pas entendu présenter cet intime ami de son mari comme un ridicule bouffon de société qu'il n'était certes pas.

Le nom patronymique de la famille Charles était Quintin dit Charles, surnom qui s'était substitué au nom véritable, en vertu d'une pratique fréquente à cette époque. Vers le milieu du XVIIe siècle, certains membres de cette très ancienne famille bourgeoise émigrèrent de Donzère à Romans où ils installèrent, au quartier de la Presle, puis aux bords de l'Isère, près de la porte de Saint-Nicolas, leur commerce de marchands drapiers-blanchisseurs de toiles, commerce prospère car il y avait alors de nombreuses chenevières à Romans et dans la banlieue. Les Charles portaient d'azur à trois canettes d'argent, au chef de même chargé de trois roses de gueules.

Le 5 juillet 1772, Louis-Hippolyte naquit à Romans, de François Charles et de Madeleine Machon ; il était le neuvième d'une chaîne de onze enfants. Le 12 octobre 1791, Joseph-Maurice Charles et son frère Hippolyte s'engagèrent dans la 3e compagnie du 2e bataillon des Gardes nationaux volontaires de la Drôme.

Le premier fut nommé sous-lieutenant le jour même ; en l'an IV, il avait le grade de capitaine et était commandant militaire d'Aix-en-Provence. Il demanda à quitter les états-majors (dans lesquels il fut employé plusieurs années) et à entrer dans la 21e demi-brigade pour user de la faculté que lui donnait l'arrêté du 8 nivôse an III de se retirer dans ses foyers à Romans, où des affaires de famille rendaient sa présence nécessaire. Son cadet, Hippolyte — surnommé, d'après le contrôle de ce 2e bataillon, l'Eveillé, sans doute en raison de la vivacité de son esprit — resta simple volontaire ; il obtint son congé « de remplacement » le 10 janvier 1793. A ce moment, s'est-il engagé dans la compagnie des Guides en formation à Besançon ? A-t-il pris du service dans un régiment de cavalerie ? Fut-il incorporé en qualité de lieutenant dans le 2e bataillon de réquisition du district de Romans ? Aucun document ne permet de le savoir. Toujours est-il que, le 1er ventôse an III (19 février 1795), il était adjudant-major de la place de Marseille, sous les ordres de l'adjudant général Grillon. A quelque temps de là, il aurait rempli les mêmes fonctions à Avignon toujours adjoint à Grillon. Le 8 floréal (27 avril), il déjeuna à l'hôtel du Palais-Royal avec Bonaparte. On leur servit la première alose prise, cette année-là, dans la contrée.

Le 27 frimaire an IV (18 décembre 1795), Hippolyte Charles

était commandant temporaire de la place de Marseille. A la fin de ce même mois de décembre, nous le trouvons sous les ordres de Leclerc, commandant militaire de la place de Marseille. Arnault l'y rencontra: «Leclerc avait auprès de lui comme adjoint un officier nommé Charles. Ce jeune homme-là était vraiment un jeune homme ; il était de toutes nos parties. Je n'ai pas connu de meilleur camarade et de caractère plus égal. » Ne nous y trompons pas. Arnault parle d'Hippolyte et non de Maurice, qui était encore commandant militaire de la place d'Aix. Une lettre de Lucien Bonaparte à ce dernier, datée du 18 nivôse an IV (8 janvier 1796), se termine par ces mots : « J'ai bien des choses à vous dire de la part de votre frère que j'ai embrassé avant de partir » (ce matin, de Marseille).



Après avoir accompagné Fréron dans les départements méridionaux, Leclerc vint à Paris le 30 germinal an IV (19 avril 1796); il y était encore le 8 floréal (27 avril 1796), jour où il fut affecté à l'armée de l'intérieur. Charles l'avait suivi et il le suivit aussi rue Chantereine, lorsque son chef y vint faire visite. A la vue du brillant aide de camp, le cœur de la citoyenne Bonaparte tressaillit d'émotion. Quel contraste avec la mise simple et parfois négligée de son mari ! Comment cette créole, impulsive et toujours frémissante, aurait-elle pu résister à la séduction d'un jeune officier revêtu d'un uniforme bleu de ciel porté avec tant d'aisance ? Bottes en maroquin rouge ; culotte à la hongroise ayant, aux coutures, échancrure et ouvertures, trois ganses en argent ; dolman à dix-huit rangs de tresses et cinquante boutons de même métal ; ceinture écarlate ; ceinturon en maroquin rouge supportant une sabretache brodée de drap écarlate et un sabre courbe dans un fourreau en cuir et argent orné d'une dragonne de soie feu et or ; pelisse, au collet brodé d'argent et aux parements garnis de fourrure de gorge de renard, négligemment jetée sur l'épaule gauche ; bottes à la hongroise ; et, coiffant cadenettes, nattes et catogan poudrés, un mirliton noir enjolivé d'une bande d'étoffe écarlate, d'une ganse d'argent tressée en chaînette retombant sur le côté, d'une cocarde et d'un plumet tricolores. Ah ! quel bel officier c'était là !

Et que d'esprit ! Ecoutez Charles s'étonner, en voyant la dame de céans, qu'une femme si jeune et si jolie ait pour mari un général qui a *Milan*. Allez donc résister à un compliment aussi délicat, aussi bien tourné !

Nous ne pouvons mettre en doute la rapidité avec laquelle ce militaire pénétra dans l'intimité de Joséphine. Sa qualité de housard lui permettait sans ambages les privautés les plus hardies. Antoine-Romain Hamelin nous fournit à ce sujet des renseignements très précis. Il est connu et par les aventures de sa femme, Fortunée Hamelin, la plus merveilleuse des muscadines, et par l'inexorable insuccès de ses incessantes tentatives pour reconquérir la fortune. Agent de l'armée d'Italie, sorte de commissaire-ordonnateur, mais toujours malchanceux, il a jugé avec amertume et jalousie ceux de ses anciens amis qui, comme Charles, furent heureux en affaires.

Au cours d'un colin-maillard chez Mme de Brunville, Hamelin avait été présenté à Joséphine de Beauharnais peu de temps avant son nouveau mariage. Ce lui fut un prétexte pour aller ensuite lui faire la cour avec assiduité, car, informée des embarras financiers dans lesquels Hamelin se débattait, elle lui avait promis l'appui du général aussitôt qu'il serait maître de Milan.

Certain jour, dans l'hôtel de la rue Chantereine, il remarqua, parmi les visiteurs entourant la citoyenne Bonaparte, un inconnu « qui jouissait auprès d'elle d'une préférence, d'une faveur qu'elle ne dissimulait pas assez. C'était le sieur Hippolyte Charles, capitaine adjoint à l'état-major. C'était un tout petit homme d'une charmante figure et possédant tous les rébus, tous les calembours de Brunet, Bobèche, etc... Elle riait aux larmes et ne manquait pas alors de porter son mouchoir à sa bouche afin de cacher ses dents qui étaient affreuses ».

Octave Aubry a représenté Charles comme le factotum de Joséphine qui s'amuse des fantaisies de son langage, du nasillement de sa voix, de la drôlerie de ses gestes et de ses farces : un jour, il colle à son fourreau le sabre de Junot ; une fois, il fait passer du bleu au vert le manteau de son supérieur tout occupé à converser avec la maîtresse de maison ; une autre fois, il se présente à elle costumé en créole venant visiter une amie d'enfance...

Le jour où Leclerc reçut sa nomination à l'armée d'Italie

(16 floréal an IV, 3 mai 1796), Charles et lui demandèrent au Directoire l'autorisation de prendre chacun deux chevaux dans les dépôts de la République pour faire le voyage. A ce moment, Junot venait d'arriver à Paris. Joséphine pria Leclerc de laisser son aide de camp quelques jours encore dans la capitale, d'où ils repartiraient bientôt en même temps que Junot pour l'Italie. Elle ne pouvait trouver, pour la distraire pendant le long trajet, de compagnon plus agréable. Le général accéda avec empressement à la demande de la femme de son nouveau chef.

⁂

Le 6 messidor, au sortir d'un dîner au Luxembourg, Mme Bonaparte, fondant en larmes, sanglotant « comme si elle allait au supplice », monta dans une des berlines du convoi. Dans la première voiture, avaient pris place Joséphine, Joseph Bonaparte, Junot et l'indispensable Charles. Ajoutons, comme passager clandestin, Fortuné, cet ennemi personnel du mari, ce roquet, jaloux et rageur, qui ne tolérait personne auprès de sa maîtresse, mais à qui cependant avait eu l'heur de plaire Hippolyte Charles ; à lui, du moins, ce trésor ne montra pas les dents. Le prince Serbelloni et Nicolas Clary étaient dans la seconde voiture. Dans la troisième, s'étaient tassés les serviteurs. Hamelin suivait dans la chaise de poste de son ami Monclas à qui, sur la recommandation de Joséphine, Bonaparte devait procurer un emploi à Vérone le 31 août 1796.

Un détachement de militaires à cheval constituait l'escorte, car les routes étaient peu sûres ; quelques mois auparavant, le courrier de Lyon, porteur de sept millions destinés à l'armée d'Italie, avait été attaqué dans de tragiques circonstances encore présentes au souvenir de tous. Dans les Alpes surtout, des bandes de brigands, les « barbets », arrêtaient les voyageurs.

Pour distraire la voyageuse, désespérée de quitter la vie joyeuse de ce Paris qu'elle aimait et où elle était aimée, ses compagnons s'efforcèrent de lui représenter, sous l'aspect le plus riant, le pays, inconnu d'elle, vers lequel elle était conduite. L'Italie, son soleil, son ciel, ses orangers, ses incomparables villes d'art, ses palais somptueux, ses habitants aux mœurs aimables et faciles !...

Très certainement, Junot donna à Joséphine mille et mille détails sur la vie alors fort à la mode dans les familles italiennes et que don Luigi Mantovani, Mlle Avrillon, Mme de Staël, Stendhal, les généraux Landrieux et Thiébault ont décrite de manière suggestive : chaque jeune femme était assistée d'un cavalier servant, d'un « patito » ; il l'accompagnait partout ; en tout, il suppléait le mari qui, de son côté, était le cavalier d'une autre dame.

Avec quelle verve durent être narrés les galants exploits de ses camarades, dont certains faisaient plusieurs lieues à cheval pour admirer, l'après-midi, dans leurs « bastardelles » alignées sur le Corso, ou, le soir, dans leurs loges de la Scala, les jolies Milanaises qui cherchaient à plaire par leur élégance !

Emporté par sa faconde, Junot n'a-t-il pas été jusqu'à raconter que le général Bonaparte s'était montré insensible aux avances de Mme Visconti, de Mme Ruga, de Mme Lamberti, de la Grassini, à qui il exhibait avec fierté une miniature de « sa petite femme », dont il attendait depuis plusieurs mois l'arrivée toujours différée (1) ? Combien Joséphine a dû rire en apprenant la fidélité de son jeune mari, elle qui ne se piquait pas de pareille vertu ! Mais comment accepta-t-elle, si elle lui fut racontée, l'aventure arrivée au général le jour où il reçut le serment de la garde civique ? Il avait alors dans sa chambre une artiste venue le distraire et pour qui il s'en fut lui-même acheter ouvertement quelques bijoux.

A chaque halte, « Junot nous faisait rire par ses saillies soldatesques, raconte Hamelin, et le voyage aurait été fort gai sans les bouderies de ce petit Charles qui était jaloux dès qu'une préférence dont il n'était pas l'objet lui faisait craindre de perdre sa c onquête ».

Les seuls arrêts furent ceux de Lyon, de Lanslebourg et de Turin. La manière dont les logements étaient distribués à chaque étape montre l'aimable laisser-aller des voyageurs. « Charles avec Joséphine, Junot avec Mlle Louise, et Joseph tout seul, attendu qu'il emportait de Paris le souvenir cuisant d'amours trop vulgaires. »

---

(1) A. Gavoty, *La Grassini*, Paris, Grasset (1947), pp. 18 à 21.

⁂

« Le terrible petit général » n'était pas à Milan, le 9 juillet, lorsque, attelées de six chevaux couverts d'écume, de sueur et de poussière, les berlines s'arrêtèrent devant le palais Serbelloni au milieu d'une foule énorme qui s'était rendue jusqu'à la Porte Orientale au-devant de Mme Bonaparte. Avec sa façade monumentale ornée de colonnes ioniques, sa vaste *loggia* surmontée d'un fronton triangulaire, ses assises de granit rose semé de parties cristallisées qui étincelaient au grand soleil de messidor, c'était la plus somptueuse des résidences de la capitale lombarde. Au rez-de-chaussée, une longue galerie divisée par des colonnes en trois compartiments ; ceux des extrémités formaient des salons carrés, réunis par celui du milieu servant de promenoir. Pour recevoir celle qu'il avait attendue si longtemps, Bonaparte avait fait aménager le palais avec les soins empressés d'un jeune amant ; il l'avait garni à l'italienne d'une profusion d'objets d'art et meublé à la française avec le raffinement du dernier siècle.

En présence des officiers assemblés, Charles ne dut pas être peu fier de tendre la main à la femme du général en chef pour l'aider à descendre de voiture. Mais il s'effaça prestement lorsque le mari eut regagné Milan quelques jours plus tard.

Charles et Hamelin furent invités tous deux au palais Serbelloni. « Après le déjeuner, rapporte le dernier, Mme Bonaparte m'emmenait souvent dans son appartement afin d'avoir avec qui bavarder tout à son aise. Le général paraissait le trouver bon et, là, je le voyais dans son intérieur le plus intime ; il aimait passionnément sa femme... Quant à elle, jamais elle n'en a été éprise pour la raison toute simple qu'elle a toujours été éprise de quelque autre. Je savais à quoi m'en tenir sur le sieur Charles et je me sentais mal à l'aise en voyant ce jeune général déjà couvert d'une gloire qu'il réfléchissait sur sa femme, rival malheureux d'un gringalet qui n'avait pour lui que sa jolie figure et une élégance de garçon perruquier. »

Le bonheur de Bonaparte fut de courte durée. Le surlendemain de son arrivée, lui qui, après son mariage, avait passé seulement deux jours auprès de Joséphine, est obligé de la quitter pour rallier son poste de combat. Depuis le 9 mars, les deux époux ne sont restés ensemble que quatre jours.

Il part, entraînant avec lui Hamelin et plusieurs officiers contraints de regagner leur régiment. Mme Bonaparte se trouve donc seule, solitude relative puisqu'elle règne au palais Serbelloni au milieu des notabilités italiennes qui la comblent d'hommages et des officiers français qui lui font leur cour.

Charles faisait-il partie de ces adorateurs fervents demeurés à Milan ? Est-ce lui qui est visé dans cette stupéfiante lettre datée du 21 juillet ? « Tes protégés sont un peu vifs. Ils sentent sans doute combien je leur suis obligé de faire en eux quelque chose qui te soit agréable. Il faut en tout un peu de patience. Tu dois, à cette heure, bien connaître Milan. Peut-être as-tu trouvé cet amant que tu venais y chercher ? Seulement, tu l'auras trouvé sans que je te l'aie offert... A propos, l'on m'assure que tu connais depuis longtemps *et beaucoup* ce Monsieur que tu me recommandes pour une entreprise. Si cela pouvait être, tu serais un monstre. »

« Ce Monsieur » qui s'occupe d'une entreprise n'est certainement pas Charles. Nous le verrons aux armées, à Brescia, et, quelques jours plus tard, à l'échauffourée de Céréa, puis à la bataille de Saint-Georges. Il n'était donc pas resté à Milan, — du moins durant cette période de la campagne d'Italie.

Au surplus, est-il admissible que Bonaparte ait été sollicité « pour une entreprise » en faveur d'un officier placé sous ses ordres ? Il s'agit, très certainement, d'un quelconque de ces rapaces fournisseurs que l'appât d'un gain facile attire toujours à la suite des armées.

Aussitôt après avoir repris contact avec ses divisionnaires, Bonaparte réclame sa femme auprès de lui : « Viens me rejoindre ; et, au moins, qu'avant de mourir, nous puissions dire : Nous fûmes heureux tant de jours. » A elle, cette perspective de mort ne sourit nullement ; elle se prétend malade ; mais, par la suite, le mari se fait pressant : « Tu me dis que ta santé est bonne ; je te prie en conséquence de venir... Le plus tendre des amants t'attend. »

Il ne croyait pas si bien dire ! Car l'amant que Joséphine rejoignit en venant voir son mari n'était autre que Charles.

Hamelin a narré la rencontre : « Nous nous rendîmes à Brescia. Nous n'y trouvâmes pas le général, mais une lettre qui disait qu'il nous attendait à Crémone. Il était tard et, malgré

mes instances, Mme Bonaparte s'obstina à demander à coucher à Brescia, alléguant qu'elle était trop fatiguée pour aller plus loin. Elle prit l'appartement de son mari, et moi celui d'un aide de camp. « Montez chez vous, me dit-elle. Je vais me coucher ; on mettra la table auprès de mon lit et nous souperons ensemble. » Quand je redescendis, je vis trois couverts et je lui demandai quel était le troisième convive. « C'est ce pauvre Charles, me répondit-elle. Il revient d'une mission et il s'est arrêté à Brescia, où il avait appris ma présence. » Il entra dans le même moment et nous soupâmes. Sachant ce que je savais et voyant ce que je voyais, mon personnage était fort peu amusant. Le repas fut bientôt fini, et nous nous retirâmes ; mais, au moment de passer la porte, une voix languissante se fit entendre pour rappeler Charles. Je continuai mon chemin. Avant de me coucher, je m'aperçus que j'avais laissé mon chapeau et mes armes dans le salon qui précédait la chambre à coucher ; je voulus aller les reprendre. Le grenadier de faction à la porte me dit que personne ne pouvait entrer. « Qui vous a donné la consigne ? — La femme de chambre. » Je compris que l'héroïne de Peschiera (où, au passage, la voiture de Joséphine avait été canonnée par une chaloupe autrichienne) était redevenue la femme galante de Paris. »

Le lendemain, au petit matin blême, le tir des canons proches sonne le boute-selle. Les deux amants doivent se séparer. Charles rejoint en toute hâte Leclerc, commandant de brigade.

Peu après, le 25 fructidor an V (11 septembre 1796), à l'échauffourée de Céréa, Leclerc est blessé d'un coup de sabre en chargeant à la tête de ses troupes, blessure légère puisqu'il retourne immédiatement au combat. Cinq jours plus tard, lorsque le général en chef a rendu compte au Directoire exécutif des opérations qui aboutirent à la bataille de Saint-Georges (29 fructidor, 15 septembre), il signala les brillants faits d'armes de ses généraux, la blessure dont Leclerc avait été atteint et il ajouta : « Les adjoints aux adjudants généraux Charles et Sulkowski se sont parfaitement conduits. »

Les conditions dans lesquelles devaient être rédigées, à la hâte, les lettres destinées au Directoire ne leur permettaient pas d'être strictement véridiques. Aussi avons-nous recherché ce qui justifiait la citation de Charles et de Sulkowski. Leurs

noms ne sont mentionnés dans aucun des comptes rendus adressés au général commandant en chef à la suite des batailles livrées du 9 au 15 septembre 1796. Masséna, notamment, auteur d'un rapport détaillé des opérations, a évoqué les exploits de Leclerc et de plusieurs autres officiers, mais il a passé sous silence la conduite de Charles et celle de Sulkowski.

Faut-il admettre que, en les désignant nommément l'un et l'autre dans sa lettre au Directoire, le général en chef ait voulu les récompenser des renseignements recueillis par eux, au cours des missions dont il les aurait chargés ? La chose est possible. Toutefois, Sulkowski n'a pas parlé de son camarade lorsqu'il a relaté les combats auxquels il prit part ; il s'est borné à écrire : « Le général en chef nous envoya, trois officiers de sa suite, l'adjudant général Leclerc, Marmont et moi, pour aller au feu et faciliter les secours si un côté eût faibli. » Il est vraisemblable toutefois que Charles accompagna Leclerc, dont il était l'adjoint. Hortensius de Saint-Albin a raconté comment Sulkowski réussit à prendre la batterie de Saint-Georges, mais il ne dit rien du rôle joué par Charles.

Bien qu'il ne soit pas question de celui-ci dans le rapport adressé le 25 fructidor an IV (11 septembre 1796) au quartier général par le colonel du 10e chasseurs à cheval, faut-il croire que Leclerc aurait pris sur lui de signaler personnellement au général en chef la conduite de son adjoint ? Il est permis de le penser.

D'ailleurs, Charles n'était pas un inconnu pour lui : l'année précédente, il l'avait eu à sa table lors de son passage à Avignon ; Joséphine lui avait certainement dit, sans en préciser la nature, les attentions que ce charmant compagnon de voyage avait eues pour elle ; elle le lui avait présenté à Milan.



La duchesse d'Abrantès relate que le jeune officier déjeunait au palais Serbelloni quand Bonaparte était absent de Milan. « C'était une chose qui n'était inconnue de personne à l'armée et dans la ville. »

Bonaparte a séjourné à Milan : en 1796, deux jours en juillet, trois en août, onze en septembre, douze en octobre, quatre en novembre et pendant tout le mois de décembre ;

en 1797, sept jours en janvier, puis du 6 mai au 22 août et du 2 au 17 novembre, date de son départ d'Italie. Il s'éloignait parfois de Milan un jour ou deux pour aller dans des villes environnantes. Joséphine, elle, ne quitta pas la capitale lombarde, sauf pour de courtes absences. Pourtant, son mari, ayant battu Würmser sous Mantoue, abandonnant tout pour presser sa femme dans ses bras, se précipita au palais Serbelloni le 27 novembre 1796 et ne l'y trouva pas. Elle était à Gênes, « environnée de plaisirs et de jeux », flanquée de Charles, *peut-être*, si c'est lui qu'il faut reconnaître dans « ce merveilleux, ce nouvel amant » qui, dès le 19 juillet, inquiétait Bonaparte.

Peut-être..., car nous ne sommes pas exactement renseignés sur les allées et venues du tendre ami. Toutefois, sans crainte de nous tromper, nous pouvons affirmer qu'il était du nombre de ces officiers dont parle Stendhal qui n'hésitaient pas à s'absenter irrégulièrement de leurs corps et à parcourir de nombreuses lieues pour rejoindre leurs belles. D'ailleurs, Charles n'aurait pas été le seul galant visiteur reçu au palais Serbelloni, à en croire Sismondi, selon qui, « pendant ses premières campagnes d'Italie, Bonaparte éloigna de son quartier général plusieurs amants de Joséphine ». Le mari était bien informé puisqu'il prévint sa femme : « Joséphine, prenez-y garde ; une belle nuit, les portes enfoncées, et me voilà ! »

Charles fut certainement écarté, par suite des soupçons qu'il avait provoqués, lorsqu'il fut chargé d'escorter Marmont envoyé à Rome auprès du pape Pie VI pendant le premier trimestre de 1797, c'est-à-dire en un temps où Bonaparte devait être lui-même absent de Milan. La mission reçue dans cette circonstance avait sa raison. Il se peut, comme l'insinue la duchesse d'Abrantès, que le mari ait été informé de la liaison de Charles par Pauline, surtout si l'on tient pour exact le fait, rapporté par un pamphlétaire anonyme, que cette sœur charitable aurait été jalouse de voir le galant officier partager son cœur entre elle et Joséphine qu'elle n'a cessé de détester...

***

Etant à son quartier général de Mombello, le 6 messidor an V (24 juin 1797), Bonaparte a nommé Hippolyte Charles

à l'emploi de capitaine en pied au 1er régiment de hussards, vacant par l'absence du capitaine Mottet qui, souffrant d'une blessure reçue à Jemmapes, avait dû être évacué.

Comment ne pas faire le rapprochement ? Un an auparavant, jour pour jour, Charles quittait Paris en l'aimable compagnie de Joséphine. Nous avons peine à imaginer que, pour fêter cet anniversaire, elle lui aurait fait donner son troisième galon *au 1er régiment du Monde*, comme l'écrivit au nouveau capitaine le chef de l'état-major de la cavalerie ?

Le 14 juillet suivant, il est à Milan, d'où il adresse à ses parents une lettre qui témoigne d'une joie exubérante : « O vous tous qui aimez la République et qui gémissez des maux qui paraissent la menacer, rassurez-vous en lisant le serment que viennent de faire cent mille braves armés pour sa défense. Et vous, Brigands qui voulez nous entraîner dans un déluge de malheur, tremblez ! Cent mille voix ont juré votre châtiment. — Viens donc me voir, f... paresseux de Maurice, viens donc jouir du plaisir de voir des Républicains. Tout à toi. J'embrasse toute la famille. Si tu viens me voir, je te promets de retourner avec toi. Adieu. — H. Charles, capitaine, aide de camp. »

Le 14 fructidor an V (31 août 1797), il part pour Romans, où il va passer un congé de quatre décades, à compter du 17 fructidor. Qu'advint-il à son retour en Italie ? On l'ignore.

L'absence quasi totale, dans les dépôts publics, de pièces d'archives concernant notre héros a rendu difficile jusqu'à présent toute enquête. Cette étrange pénurie de documents a conduit de nombreux chercheurs à nier son existence ou à supposer qu'il devait avoir un autre nom patronymique.

Au ministère de la Guerre, nous n'avons trouvé aucune trace de Louis-Hippolyte Charles (ou de Quintin dit Charles) aussi bien dans les cartons des volontaires nationaux et dans ceux des Guides, que dans les cartons du classement général, — où nous avons découvert seulement quelques lettres écrites par son frère Joseph-Maurice ou à lui adressées. Le nom de Louis-Hippolyte ne figure ni dans les registres des adjoints aux adjudants généraux, ni dans ceux des aides de camp et nous n'avons pas relevé son nom parmi ceux des officiers et des hommes de troupe dans les contrôles des régiments de hussards et de chasseurs à cheval de l'an II à l'an VI. Ne soyons pas surpris outre mesure de cette particularité. Sulkowski, cité également

par Bonaparte, avec le même titre que Charles, dans son compte rendu au Directoire, n'est pas mentionné non plus dans les registres que nous avons consultés. Les nominations faites par le commandant en chef de l'armée d'Italie n'étaient sans doute pas notifiées aux dépôts des corps intéressés, ce qui ne permettait pas la mise à jour des contrôles.

Tenue défectueuse des registres, destruction volontaire ou perte accidentelle du dossier personnel d'Hippolyte Charles, telles sont les raisons qui ont empêché les historiens de reconstituer avec précision la carrière de cet officier, — ce à quoi nous sommes parvenu à l'aide de documents gardés secrets jusqu'à ce jour.

Selon la duchesse d'Abrantès, « au quartier général, le bruit courut tout à coup que le général en chef avait fait arrêter M. Charles et que, en suite de cette arrestation, il serait fusillé ».

Nous avons acquis la preuve que cette rumeur était l'écho d'un bruit mal fondé. Charles ne fut ni fusillé, ni arrêté, pas plus qu'il n'a été mis en prévention de conseil de guerre, ni frôlé durant quelques heures le peloton d'exécution.

Toutefois, séjournant à Rastadt, le 10 frimaire an VI (30 novembre 1797), Bonaparte prescrivit à son chef d'état-major d'adresser au jeune capitaine un ordre assez inopiné. « Au Quartier général de Rastadt, le 10 frimaire an VI de la République une et indivisible. Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie. Il est ordonné au citoyen Charles, aide de camp, de partir de Milan au reçu du présent pour se rendre en toute diligence à Paris où il recevra de nouveaux ordres. Signé : Alex. Berthier. »

Cette injonction parvint sans doute tardivement à son destinataire, car Berthier, revenu à Milan avec le titre de général en chef de l'armée d'Italie, prit, le 2 nivôse an VI (22 décembre 1797) la décision suivante :

« Alexandre Berthier, Général en Chef, sur la demande faite par le citoyen Hippolite Charles, adjoint à l'Etat-Major, de se rendre à Paris pour y terminer des affaires de famille qui y nécessitent sa présence, autorise le citoyen Hippolite Charles à se rendre près du ministre de la Guerre à Paris pour, avec la présente autorisation qu'il présentera au ministre, obtenir un congé de trois mois. Signé : Alex. Berthier. »

Charles n'avait qu'à obtempérer. Il est vraisemblable qu'il

rejoignit Joséphine en cours de route, car celle-ci, qui était à Moulins le 5 nivôse, n'arriva à Paris que huit jours plus tard. Durant cette tendre rencontre, Charles fut sûrement moins « drôle » que d'ordinaire, car il avait appris de Leclerc, en prenant congé de lui, qu' « il cessait d'être employé comme aide de camp et qu'il devait rejoindre son corps, le 1er régiment de hussards ».

Finies les fonctions brillantes d'officier d'état-major ! Il va falloir retomber dans un régiment où il ne connaît personne et où personne ne le connaît. Quel accueil lui sera réservé ? et surtout de quelle manière sera-t-il reçu par le ministre de la Guerre à qui il doit se présenter en arrivant à Paris, où, très certainement, il ne pourra même pas rester en garnison ?

Joséphine trouva rapidement une solution de nature à lui permettre de conserver son amant auprès d'elle. Qu'il donne sa démission ; qu'il s'associe avec l'un de ces fournisseurs de l'armée qui, à elle, n'ont rien à refuser ; il aura, avec une situtation lucrative, le bonheur de ne pas quitter sa maîtresse. « A trois postes de Paris », — et le mari devait en être informé par la suite, — les amants se séparent. Bonaparte est à Paris depuis près d'un mois durant lequel il s'est renfermé chez lui ; il se chambre et, « tandis que la ville ne retentit que de son nom, il demeure en quelque sorte absent de sa popularité ; il a même donné l'ordre à son portier de ne pas recevoir les cartes de visite ; les dames de la Halle, toujours démonstratives, étant venues le saluer, il s'excuse sur sa fatigue de ne pas leur donner audience », nous apprend M. Louis Madelin dans sa magistrale et si précise *Histoire du Consulat et de l'Empire.* Il se confine dans l'hôtel de la rue Chantereine complètement transformé et meublé somptueusement. Dans ce nid vide, il a eu la désagréable surprise de trouver la note des travaux à payer : cent trente mille francs engloutis dans une maison qui valait trois fois moins (1) ! Nerveusement, rongeant son frein, il espère le retour de sa femme. Elle arrive enfin le 13 nivôse (2 janvier 1798).

Charles la suit de près. L'ordre signé à Rastadt est annoté ainsi : « Vu par nous, commissaire de la police militaire de Paris le 19 nivôse l'an VI de la République française. Signé : Lebert. »

Nous ne possédons aucun renseignement sur l'entrevue de Charles et du ministre de la Guerre, mais nous savons que le

(1) A. Gavoty, *Mésaventures d'un fonctionnaire impérial La Revue* 1er février 1948 pp. 567 et 568.

capitaine crut devoir envoyer sa démission huit jours après avoir fait viser à Paris son ordre de route. « Le 10 germinal an VI (30 mars 1798), le ministre de la Guerre a, sous l'autorisation du Directoire exécutif, accepté la démission donnée le 27 ventôse an VI par le citoyen Louis-Hippolitte Charles, capitaine à la suite du 1er régiment d'hussards, et l'autorise en conséquence à rester dans ses foyers comme exempt de tous services militaires. Signé : Schérer. » Cette décision a été consignée le jour même sur le registre des congés et des démissions des officiers de cavalerie, avec cette mention additionnelle : « Cet officier avait été nommé par le général Bonaparte. »

Charles n'est plus désormais qu'un péquin, pis que cela, un bureaucrate ! Mais il est toujours aimé par la femme du plus glorieux des généraux.

*
* *

Le lendemain du jour (27 ventôse an VI, 17 mars 1798) où Charles a démissionné, Bonaparte « savait tout ».

Un message inédit de Joséphine à son amant contient le récit détaillé de la scène que fit le mari : « Joseph a eu hier une grande conversation avec son frère, à la suite de cela, on m'a demandé si je connaissais le citoyen Bodin, si c'était moi qui venait de lui procurer la fourniture de l'armée d'Italie, qu'on venait de le lui dire, que Charles logeait chez le citoyen Bodin nº 100, faubourg Saint-Honoré, et que j'y allais tous les jours ; j'ai répondu que je n'avais aucune connaissance de tout ce qu'il me disait ; que s'il voulait divorcer qu'il n'avait qu'à parler ; qu'il n'avait pas besoin de se servir de tout ces moyens ; que j'étais la plus infortunée des femmes et la plus malheureuse. Oui, mon Hipolyte, ils ont toute ma haine ; toi seul a ma tendresse, mon amour ; ils doivent voir combien je les abhorre par l'état affreux dans lequel je suis depuis plusieurs jours ; ils voient les regrets, le désespoir que j'éprouve de la privation de te voir aussi souvent que je le désire. Hypolite, je me donnerai la mort ; oui, je veux finir (une vie) qui me sera désormais à charge si elle ne peut t'être consacrée. Hélas ! qu'ai-je donc fait à ces monstres, mais ils auront beau faire, je ne serai jamais la victime de leurs atrocités.

« Dis, je t'en prie, à Bodin qu'il dise qu'il ne me connaît pas ; que ce n'est pas par moi qu'il a eu le marché de l'armée d'Italie ; qu'il dise au portier du n° 100 que lorsqu'on lui demandera si Bodin y demeure, il dise qu'il ne le connaît pas ; qu'il ne se serve des lettres que je lui ai données pour l'Italie que quelque temps après son arrivée dans ce pays-là, et quand il en aura besoin ; sache, entre nous soit dit, si Jubié n'est pas lié avec Joseph. Ah ! ils ont beau me tourmenter, ils ne me détacheront jamais de mon Hipolyte ; mon dernier soupir sera pour lui.

« Je ferai tout au monde pour te voir dans la journée. Si je ne le pouvais pas, je passerai ce soir chez Bodin et demain matin je t'enverrai Blondin pour t'indiquer une heure pour te trouver au jardin des Mousseaux. Adieu, mon Hipolyte, mille baisers brûlants, comme mon cœur, et aussi amoureux.

« Si tu as quelques choses à m'envoyer, donne le à Blondin.

« On a dit aussi que le jour de cette catastrophe, tu avais été chez le ministre de la Guerre demander ta démission. »

Lettre précieuse à plus d'un titre ! La passion de Joséphine éclate au grand jour ; sa haine pour les Bonaparte aussi ; froidement, l'éventualité d'un divorce est envisagée par elle dès le retour d'Italie ; ses relations d'affaires avec Bodin, fournisseur des armées, sont nettement établies ; chez lui est logé son amant.

Postérieure de bien peu à la première, car la maîtresse, plus lasse que jamais du « supplice » de son existence, manifeste toujours la même passion, une seconde lettre inédite est non moins instructive : la complicité de Barras se devine et aussi le rôle de Charles, intermédiaire financier entre Bodin et Joséphine.

« Je viens d'écrire au ministre de la Guerre pour lui dire que je ne pouvais pas le voir aujourd'hui puisque je vais à la campagne, mais que j'irai demain lui remettre un paquet qui m'avait été confié pour lui remettre. J'ai aussi écrit à Barras ; je le prie de remettre les lettres qu'il m'a promises au porteur de mon billet, j'attends sa réponse.

« Je vais, mon cher Hipolyte, à la campagne ; je serai de retour à cinq heures et j'irai à cinq heures et demi ou six heures chez Bodin te chercher. Oui, mon Hipolyte, mon existence est

un supplice continuel. Toi seul peut me rendre au bonheur. Dis moi que tu m'aimes et que tu n'aimes que moi. Je serai la plus heureuse des femmes.

« Envoye moi cinquante mille livres par Blondin des billets que tu as. Collot me les demande.

« Adieu, je t'envoye mille tendres baisers. Tout à toi. »

En ce temps où l'Intendance militaire était encore à l'état embryonnaire, l'exécution des services administratifs était confiée à des entreprises privées qui détenaient le quasi-monopole des charrois et avaient des représentants dans les lieux de production et dans les centres où le ravitaillement était facile. Force était donc de passer par ces intermédiaires, de s'adresser à eux pour satisfaire aux besoins urgents. Le Directoire, s'étant aperçu que des marchés trop nombreux favorisaient la hausse des prix, crut expédient de confier à un petit nombre de compagnies spécialisées l'approvisionnement des armées.

Sous le prétexte que les sommes dues par le Trésor étaient toujours payées avec un grand retard, que des avances ne pouvaient être refusées au commandement militaire, que des pots-de-vin devaient être versés aux personnes qui étaient intervenues pour faire obtenir un marché, les fournisseurs se dédommageaient de ces frais accessoires en trompant et sur la quantité et sur la qualité des denrées livrées. Pour voler l'Etat, on surchargeait les chiffres : 10 devenait 19 ou 40, 30 devenait 36 ou 39. Par des faux et des duplicata, certain parvint à toucher 2.300.643 francs au lieu de 459.809 francs (1). Au courant des agissements frauduleux de leurs patrons, qui les rétribuaient chichement, les employés prélevaient aussi leurs parts. Enfin, les inspecteurs fermaient les yeux, mais tendaient la main.

A l'affût des intermédiaires susceptibles de leur rendre service, au courant des difficultés pécuniaires et des besoins incessants d'argent de Joséphine, les dirigeants de la compagnie Bodin découvrirent rapidement en elle une auxiliaire de choix. « Pour se tirer d'affaire, a écrit Mme de Rémusat, elle cherchait à vendre le crédit qu'elle avait sur les gens puissants de cette époque et se compromettait par d'imprudentes relations. »

Aussi Joséphine s'adressa-t-elle tout naturellement aux administrateurs de cette compagnie pour y faire admettre

(1) G. Lefebvre, *Le Directoire*, Paris, Colin, 1946, pp. 49, 50 et 136.

Hippolyte Charles lorsqu'il eut quitté l'armée. La duchesse d'Abrantès le dit expressément : « Mme Bonaparte lui avait fait obtenir un intérêt dans l'entreprise des vivres de la compagnie Bodin. Voilà l'origine de la fortune qu'il a eue. »

Une lettre du 28 floréal an VI (17 mai 1798) de Joséphine à Barras prouve que l'un et l'autre accordaient leur protection — non désintéressée — à la compagnie Bodin : « J'apprends, mon cher Barras, que le général Brune fait ce qu'il peut pour faire casser le marché avec la compagnie Bodin. Ecrivez, je vous en prie, au général Brune en leur faveur. *Nous leur devons bien l'un et l'autre tout notre intérêt* et j'espère que vous vous opposerez à ce que l'on fasse une infâmie à la compagnie Bodin. Vous leur rendrez service en écrivant pour eux au général Brune et, je vous en prie, ne perdez pas de temps. Vous savez que je prends à ces personnes beaucoup d'intérêt. »

Ces Bodin en étaient cependant bien peu dignes à en juger par les révélations de *La Feuille du Jour* du 28 prairial an VII (16 juin 1799). Il y est signalé que, avec la complicité d'experts, cette entreprise a livré des chevaux sans valeur et hors d'état de servir. Pendant que le brigandage occupait Chambéry, des militaires, revenant d'Italie, poussaient des cris contre cette compagnie ; à les entendre, depuis l'ouverture de la campagne, le service avait été fait au moyen de bœufs réquisitionnés chez des particuliers et envoyés ensuite à la boucherie. « On craint que les malheureux propriétaires n'aient pas été payés, et Dieu veuille que ces fournitures ne se trouvent pas allouées dans les états de la compagnie (Bodin). »

Nous n'avons aucune raison de mettre en doute l'honnêteté native de Charles. Bien au contraire, tout permet de croire à la probité de sa jeunesse. Le 8 nivôse an IV (29 décembre 1795), un nommé Charles a informé le Directoire de pillages commis à La Ciotat par des employés aux subsistances. Sans doute, nous n'avons pas pu retrouver l'original de cette dénonciation et confronter la signature apposée sur cette lettre avec celle d'Hippolyte Charles, mais nous sommes porté à l'en supposer l'auteur ; à la fin du mois de décembre 1795, il était à Marseille, donc à proximité de La Ciotat.

Marmont, il est vrai, n'a pas hésité à voir en lui « l'agent de tous les fournisseurs ». Cette généralisation même prouve le parti pris de ce mémorialiste, le seul contemporain qui ait chargé

Charles d'une telle accusation. Est-il concevable, dans l'hypothèse où Charles se serait livré à de louches combinaisons quand il était officier, que Bonaparte, ennemi déclaré des munitionnaires et de leurs complices, ne se soit pas servi d'une telle arme pour le chasser de l'armée ?

Rien ne prouve que, le jour où il entra dans l'entreprise Bodîn, Charles fût au courant des procédés indélicats qui y étaient en usage. Tous les fournisseurs n'étaient pas des voleurs. Si la plupart d'entre eux ne cherchaient qu'à tourner à leur profit les marchés qu'ils avaient passés, certains exécutaient scrupuleusement leurs contrats : les dirigeants de l'entreprise Thévenin, chargée des transports pour les équipages militaires, organisèrent le service du train des équipages pour le plus grand intérêt de l'Etat.

On peut donc penser qu'en introduisant Charles dans la compagnie Bodin, Joséphine a voulu, avant tout, introduire dans la place un homme resté digne de sa confiance. En effet, ces Bodin ne laissaient pas de donner maints soucis à leur protectrice.

Le 3 messidor an VII (21 juin 1799), elle écrit à Barras : « Il doit être fait aujourd'hui un rapport au Directoire relatif à la compagnie Bodin. Je vous prie de vous intéresser en sa faveur C'est avec peine que je vous distrais un instant de vos grandes occupations, mais la situation de cette compagnie est tellement difficile, qu'il est impossible qu'elle puisse se soutenir si on ne prend pas un parti à son égard. Ce n'est pas un nouveau marché qu'elle sollicite, mais la résiliation de celui qui existe... Je compte donc sur vos bons offices ; la compagnie n'en eut jamais un plus pressant besoin. »

A moins de le supposer d'une candeur frisant la sottise, Charles s'est très certainement vite aperçu des irrégularités commises par ses associés.

Miot de Mélito a décrit l'incroyable bouleversement des mœurs survenu pendant les trois années qu'il vécut éloigné de Paris. Il y revint le 25 avril 1798, dans le mois même où Charles y arriva. « La société n'était pas encore formée ; aucune séparation ne s'était déjà établie dans les différentes classes qui la composaient. Les salons se remplissaient indifféremment de fournisseurs et de généraux, de chevaliers d'industrie et de

savants, de femmes galantes et de femmes de l'ancienne noblesse, d'émigrés rentrés et de patriotes. Une seule idée, commune à tous, occupait et unissait tant d'êtres d'origine et d'éducation si différentes : le désir de gagner de l'argent, et tout moyen était bon pour réussir à s'en procurer. »

Tous trafiquaient de tout, spéculaient sur tout. Tel noble, et des plus authentiques, accaparait le drap ; tel autre, porteur d'un très grand nom, les suifs et les graisses. Certains généraux revenaient des armées cousus d'or ; Bonaparte n'avait-il pas promis à ses troupes, en arrivant en Italie, dans les plaines les plus fertiles du monde, qu'elles y trouveraient « honneur, gloire et richesses ? » Les députés n'hésitaient pas à entrer en nom dans les compagnies de fournisseurs. Comment un jeune homme âgé de vingt-cinq ans aurait-il pu résister à ce désir de lucre qui tournait alors toutes les têtes ?

***

Le 28 floréal an VI (17 mai 1798), Bonaparte s'embarqua pour l'Egypte à Toulon où sa femme l'avait accompagné.

En se rendant de là à Plombières, Joséphine rencontra Charles à Lyon. Sa saison terminée, elle rejoignit Paris et son amant. Neuf mois après le départ de Bonaparte, alors que rien n'empêchait les amants de savourer leur amour, Joséphine adresse à Charles une lettre, inédite, assez inattendue :

«Je suis convenue avec Bodard que le citoyen Bodin irait le voir ; je vous prie de me marquer si demain à midi je puis me rendre chez vous ; je vous remettrai une lettre pour le citoyen Laumont qui est aussi de ma connaissance et qui vient d'être nommé commissaire du Directoire de l'armée que commande Schérer (1). Le citoyen Laumont sort à l'instant de chez moi ; il m'a promis de recevoir avec plaisir le citoyen Bodin. Je vous prie donc de m'accorder un moment d'audience pour vous parler d'un objet qui m'intéresse. Vous pouvez être assuré, après cette entrevue qui sera la dernière, de n'être plus tourmenté ni par mes lettres, ni par ma présence. L'honnête femme

(1) Laumont a été nommé le 29 pluviôse an VII (17 février 1799). Arch. nat. AF III, 578-3945, Nos 8 et 9. — Schérer avait repris le commandement de l'armée d'Italie en février 1799.

TROMPÉE se retire et ne dit mot. — Faites moi donner de vos nouvelles, je vous prie, par le porteur de mon billet. »

Une vulgaire question d'intérêts ne peut être la cause de cette brouille entre les deux amants. Hamelin nous a appris que Charles était d'un naturel jaloux. Cette jalousie était incontestablement justifiée à l'égard de Barras qui n'a cessé d'entretenir de tendres relations avec Joséphine, sa maîtresse du passé, du présent et de toujours. Les nombreux billets qu'elle écrivit à Barras nous renseignent sur l'intimité de leurs rapports ; ils sont brefs, mais si précis ! « 3 ventôse an VI (21 février 1798). Je suis au lit depuis trois jours, mon cher Barras, avec un très gros rhume et la fièvre. J'en suis contrariée, car cela me prive du plaisir de vous voir. Vous seriez bien aimable de venir me voir une minute, ce soir. Bonjour, excellent ami, je vous embrasse et vous aime tendrement. » — « 30 fructidor an VI (16 septembre 1798). Je suis arrivée hier dans la nuit, mon cher Barras. Mon premier soin a été d'envoyer chez vous pour savoir de vos nouvelles... Permettez que j'aille vous voir ce soir à neuf heures. Donnez des ordres pour que personne ne puisse entrer. Adieu, votre amie. » — Enfin, la lettre écrite en faveur de Bodin le 3 messidor an VII (21 juin 1799), dont nous avons cité le début, se termine ainsi : « Adieu, mon cher Barras, je vous embrasse de tout cœur. — J'irai vous voir bientôt. »

Que Charles ait fait des reproches à Joséphine quant à son intimité avec Barras, voilà qui n'est pas pour nous surprendre puisqu'il était jaloux « dès qu'une préférence dont il n'était pas l'objet lui faisait craindre de perdre sa conquête ». Que Joséphine se soit rebellée, que « l'honnête femme trompée » se soit retirée, voilà qui est classique. Mais ce qui est plus classique encore, c'est le retour, c'est le pardon. « L'honnête femme » reprit bien vite son petit Charles, — qui, de son côté, n'était peut-être pas d'une fidélité exemplaire.

Un an après le départ de son mari pour l'Egypte, Joséphine achetait le domaine de la Malmaison. Avec humour, la duchesse d'Abrantès a noté qu'elle s'y établit « comme une dame châtelaine du temps jadis lorsque son seigneur et maître partait pour libérer le tombeau du Christ ; il y avait toujours alors auprès d'elle un page, un écuyer, un cousin, un neveu, un garçon

enfin... » Charles tint brillamment ce rôle ; il fut le premier hôte reçu à la Malmaison. Il y habitait en maître. L'hôtesse dissimulait si peu son intimité avec lui qu'une voisine la voyait se promener, le soir, au clair de lune, en s'appuyant sur le bras de son *fils* habillé de noir ou de bleu. Ceux qui y regardèrent de plus près s'aperçurent aisément que le jeune homme vêtu de noir ne ressemblait même pas comme un frère à Eugène de Beauharnais. Tout Paris ne manqua pas d'être immédiatement au courant de cette situation.

Le président du Directoire Gohier — qui avait épousé sa cuisinière — se crut autorisé à faire la morale à Joséphine, — vainement : « Alors, divorcez, lui dit-il, lorsque, tout en larmes, elle refusait le conseil qu'il lui donnait de rompre une liaison qui la compromettait ; divorcez ! Vous me dites que vous n'avez que de l'amitié l'un pour l'autre, M. Charles et vous ; mais, si cette amitié est tellement exclusive qu'elle vous fasse violer les convenances du monde, je vous dirai comme s'il y avait de l'amour : divorcez ! parce que l'amitié aussi abnégative des autres sentiments vous tiendra lieu de tout. Croyez que vous éprouverez du chagrin de tout ceci. »

Non seulement la nouvelle de la liaison de Joséphine se répandit dans Paris, mais, contrairement à l'accoutumée, le principal intéressé ne fut pas le dernier informé.



Dans ses *Mémoires*, Bourrienne raconte que, mis en éveil sans doute par des allusions contenues dans des lettres de membres de sa famille, Bonaparte s'entretint certain jour avec Junot ; celui-ci fit à son chef de pénibles révélations sur la conduite de Joséphine. « Il y avait quelque chose de convulsif dans la figure de Bonaparte, d'égaré dans son regard et plusieurs fois il se frappa la tête. « Vous ne m'êtes point attaché, me dit-il, d'un ton brusque et sévère après cet entretien avec Junot. Les femmes !... Joséphine !... Si vous m'étiez attaché, vous m'auriez informé de tout ce que je viens d'apprendre par Junot ; voilà un véritable ami. Joséphine !... Et je suis à six cents lieues !... Vous deviez me le dire !... Joséphine !... m'avoir ainsi trompé !... Elle !... Malheur à eux !... J'exterminerai cette race de freluquets et de blondins !... Quant à elle, le divorce ! »

A quelque temps de là, le 6 thermidor an VII (24 juillet 1799), Eugène de Beauharnais adressa à sa mère une lettre qui éclaire la situation : « Bonaparte, depuis cinq jours, paraît bien triste et cela est venu à la suite d'un entretien qu'il a eu avec Julien, Junot et même Berthier ; il a été plus affecté que je ne croyais de ces conversations. Tous les mots que j'ai entendus reviennent à ce que Charles est venu dans ta voiture jusqu'à trois postes de Paris, que tu l'as vu à Paris, que tu as été aux Italiens avec lui dans les quatrièmes loges (qui étaient les loges grillées), qu'il t'a donné ton petit chien, que, même en ce moment, il est près de toi ; voilà, en mots entrecoupés, tout ce que j'ai pu entendre. Tu penses bien, maman, que je ne crois pas cela, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le général est très affecté... Mais ton fils se plait à croire tout ce bavardage inventé par tes ennemis (1). »

A peine Bonaparte est-il débarqué dans la baie de Saint-Raphaël, le 9 octobre 1799, Joséphine en est avertie. Pour prévenir l'effet des révélations qu'elle appréhende de la part de ses beaux-frères et de ses belles-sœurs, elle part en toute hâte pour Lyon par la route de Bourgogne à la rencontre de son mari... qui avait pris la route du Bourbonnais. La première idée de celui-ci en ne trouvant pas sa femme chez elle fut qu'elle s'était enfuie avec Charles. « Pour éclaircir certains doutes qui troublaient l'éclat de sa gloire », le général se rend aussitôt chez Mme Hamelin ; il comptait sur son étourderie pour lui arracher la vérité sur la conduite de sa femme, mais l'amie de Joséphine feint l'indignation et taxe de calomnies les propos de son visiteur. L'intéressée est avisée au plus tôt de cette conversation et le conseil lui est donné d'expédier immédiatement son amant dans quelque ville du Midi sous prétexte d'affaires de famille.

A demi convaincu, Bonaparte consent, une dernière fois, à pardonner à la coupable qui « avait dans sa douceur et dans ses larmes un charme inexprimable ». Il pardonna, à la condition que, jamais, sa femme ne reverrait le bel ami de son cœur.

Depuis trois ans et demi qu'elle était remariée, Joséphine avait passé à peine une année avec son mari et plus de deux ans avec son amant.

(1) Si la date qui lui a été attribuée (7 thermidor, an VI - 25 juillet 1798) est exacte, une lettre de Bonaparte à son frère Joseph établit que le mari aurait été au courant de la conduite de sa femme un an avant l'époque fixée par Eugène de Beauharnais.

En 1799, Joséphine avait trente-six ans, Charles dix ans de moins qu'elle.

La perspective d'un divorce, que Bonaparte avait fait entrevoir à sa femme, calma son ardeur amoureuse. Le jeune amant recouvra sa liberté. Il resta cependant associé à Bodin aux opérations de qui Joséphine continua à s'intéresser. Deux lettres d'elle, inédites, et adressées à Charles, en apportent la preuve.

« Ce 27, à onze heures du soir. — Bottot que j'ai vu ce soir a été chargé de la part de Barras de me dire que l'affaire du citoyen Bodin se faisait, que le ministre de la Guerre avait dit à Barras l'intérêt que j'y prenais et que ce dernier avait profité de cette occasion pour l'engager à la terminer. Barras ma fait dire d'aller le voir demain matin. — Je vous salue. »

La sécheresse de cette formule de salutation donne à penser que ce billet a été écrit après la difficile réconciliation conjugale qui suivit le retour d'Egypte.

Tout autre est le ton de la lettre suivante, postérieure au 18 brumaire (9 novembre 1799), date dont nous sommes sûrs puisqu'il y est parlé du « consul » Cambacérès.

« Je vous envoie la réponse du consul Cambacérès. Je n'ai qu'un regret, c'est que vous ne m'ayez pas fait cette demande un mois plus tôt. Je n'avais point perdu de temps car, une heure après que votre billet m'a été remis, j'avais écrit au consul et au ministre de la Justice. Je suis d'autant plus contrariée de n'avoir pas réussi que j'avais été enchantée de vous prouver que mes sentiments sont toujours les mêmes, qu'aucun événement ne me fera changer, que je vous aime de l'amitié la plus tendre et la plus durable. — Le consul m'a promis la première place qui vaquera pour votre ami. »

Bien vite, on le voit, la créole a oublié, dans sa légèreté, la scène faite par Bonaparte et les menaces proférées. Il ne faut pas en déduire pourtant qu'elle avait repris avec Charles ses rapports de naguère. Elle avait besoin de lui ; dans l'entreprise Bodin, il fut et demeura son chevalier dévoué, mais il ne devint jamais un chevalier d'industrie.

L'auteur de la légende qui représente Charles comme un personnage richissime n'est autre que Barras. Ce dernier

n'a pas hésité à écrire que Joséphine avait fait « pour un petit Charles toutes sortes de folies et qu'elle lui avait donné des sommes énormes et même des bijoux comme à une fille ». Mais ces lignes atrabilaires émanent d'un homme jaloux et aigri. Octave Aubry renchérit en montrant le personnage comme bon danseur, grand videur de bouteilles, « estimé de personne », bien vu de tous, réduit aux expédients. Suivant certains, Charles avait perdu la plus grande partie de ses biens en consentant des avances (et il a même été précisé vingt-cinq millions !) dont il n'aurait pas été remboursé par les Carlistes d'Espagne.

Mme d'Abrantès — qui connaissait bien Charles, lié d'amitié avec Junot, son mari, — est plus près de la vérité lorsqu'elle écrit que la fortune de l'ancien capitaine fut longtemps fort belle, mais qu'elle s'est ensuite dérangée. « Il tenait un fort bon état de maison » — ce qui, passé les jours agités du Directoire, autorise à lui supposer une large aisance, sans plus.

D'ailleurs, la profession de fournisseur aux armées n'était pas exempte d'aléa. Nous l'avons dit, certaines factures firent l'objet de rabais considérables sous le Directoire : tel mémoire fut réduit de quatre millions ! Il en fut de même sous le Consulat et sous l'Empire. Cependant, les bénéficiaires de ces factures amputées pouvaient se considérer comme des privilégiés par rapport à d'autres fournisseurs demeurés créanciers de l'Etat. Les Bodin et leurs associés, dont Charles, furent de ce nombre. Après la chute de Napoléon, ils durent intervenir auprès du duc de Dalmatie pour que leur fût réglé le prix des fournitures faites à l'armée d'Italie en l'an VI, en l'an VII et en l'an VIII, soit 5.737.657 fr. 40. Cette somme leur était encore due en 1815. Il est peu probable qu'ils aient jamais été payés.

Celles des opérations financières de Charles dont nous avons eu connaissance ne sont pas le fait d'un homme possédant une fortune considérable.

Le 14 ventôse an X (5 mars 1802), il prête trente mille francs à Junot, alors commandant d'armes de Paris, qui, en lui adressant la reconnaissance de cette somme, lui écrit : « Tu sais bien que ce service que tu me rends ne peut ajouter à ma sincère amitié. Si tu n'as rien de mieux à faire, viens dîner avec nous le 17. »

Quelques mois après, le 14 thermidor (2 août 1802), alors qu'il demeurait 851, rue Neuve-des-Mathurins, il achète une maison, 140, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à l'angle de la rue de Miromesnil, moyennant 65.000 francs, sur lesquels il reste devoir 10.000 francs. — Un an plus tard, le 5 fructidor (23 août 1803), il la revend 64.000 francs.

Le 13 février 1806, il devint propriétaire du château de Cassan, à proximité de l'Isle-Adam. Il agrandit le domaine et le prix payé, pour l'ensemble de ces acquisitions, s'éleva à 32.275 francs. Mais, le 30 décembre 1827, il se trouva dans la nécessité de se défaire de cette propriété qu'il revendit 129.300 francs, mobilier compris.

Entre temps, en 1826, il avait emprunté sur cette terre 300.000 francs qu'il s'était engagé à rembourser l'année suivante; il ne put se libérer que par acomptes et le paiement pour solde eut lieu en 1831 seulement.

Charles possédait d'anciens biens nationaux. Son gérant, ayant appris qu'il était disposé à restituer certains de ces biens aux membres d'une famille Ruellant du Circent, écrit le 1er thermidor an IX : « Avec regret, je vous verrai privé d'un beau domaine et d'un placement de fonds avantageux ; mais, si vous croyez devoir en faire le sacrifice aux positions et aux malheurs qui balancent dans votre cœur la jouissance de ce bien, j'estime que, pour concilier vos avantages et votre générosité, vous devez borner ce sacrifice à 8 % de perte du prix de l'adjudication. » — A quoi, Charles répond, après avoir fixé les conditions de paiement : « Voilà les conditions que je crois justes et raisonnables ; elles m'ont été dictées par l'intérêt que je prends à une famille malheureuse et par le désir que j'ai de la voir rentrer en possession de biens que des circonstances malheureuses leur avaient ôtés. J'aime à croire que ces conditions seront agréées et que l'ancien propriétaire y verra que ses intérêts y sont plus ménagés que les miens. » Cette lettre prouve, sans conteste, la probité, le désintéressement d'Hippolyte Charles et la délicatesse de ses sentiments.

Pendant qu'il résidait à Cassan, Charles apprit la mort de Joséphine. Depuis la mi-octobre 1799, il ne l'avait jamais revue, pas même après son douloureux divorce : tant d'épreuves avaient fait d'elle une vieille femme ! Quelque temps encore, il

avait continué de correspondre avec elle, mais seulement pour traiter de questions d'intérêts. Dès 1801, séparé définitivement d'elle, il chercha à reprendre du service. Il s'adressa à Leclerc qui préparait l'expédition de Saint-Domingue. Le beau-frère de Bonaparte accueillit sa demande ; il écrivit, le 30 brumaire an X (11 novembre 1801) « au citoyen Hippolite (*sic*), capitaine d'hussard, Rendez-vous à Brest, où je vous donnerai de nouveaux ordres. » Mais il est probable que le Premier Consul s'est opposé à une mesure de réintégration en faveur de l'ancien aide de camp, à qui il a toujours gardé une certaine rancune.

Un jour, étant en cabriolet, Charles croisa Napoléon, sorti à pied avec Duroc pour aller voir l'état d'avancement des travaux du pont d'Austerlitz. Rien n'échappait au regard d'aigle de l'Empereur. En reconnaissant Charles, Napoléon pressa le bras de son compagnon de promenade et s'appuya sur lui de tout le poids de son corps. S'apercevant de sa pâleur, Duroc se récria, mais l'Empereur le fit taire : « Ce n'est rien. Tais-toi. » — « Charles venait de passer », ajoute Mme d'Abrantès, de qui on tient l'anecdote. « Napoléon ne l'avait pas revu depuis l'Italie, mais l'impression avait été si vive qu'il fut sur le point de se trouver mal, » — ce qui est assez invraisemblable, car il n'avait pas d'ordinaire une telle sensibilité.

Ainsi, quand Charles, vêtu d'un magnifique habit de velours puce, alla saluer l'Empereur à son retour de l'île d'Elbe, ce partisan imprévu fut-il reçu avec froideur.

Cependant, au temps de son omnipotence, Napoléon n'inquiéta jamais son ancien rival en amour ni dans sa personne, ni dans ses biens ; aucune fiche de police n'a jamais été établie à son nom.

Contraint de vendre Cassan, l'ancien châtelain se retira à Paris, 52, rue de Clichy, après avoir habité 118, rue Saint-Lazare, puis 45, rue Joubert. Il y vécut en concubinage avec une jeune maîtresse de qui il aurait eu une fille, morte célibataire.

Dans la suite, Charles revint à Romans et il acheta, en 1820, le château de Génissieux, à quelques kilomètres du lieu de sa naissance. L'ancien capitaine de hussards avait gardé l'amour des chevaux de race ; dans ses écuries, il avait toujours quelque pur sang réputé ; l'un d'eux servit de modèle à Carle Vernet pour un de ses tableaux.

La légende veut que Charles ait entrepris de redresser le lit de l'Isère à Saint-Gervais dans un endroit où la rivière est très encaissée et que ses travaux aient été emportés par les eaux, ce qui lui aurait occasionné de nouvelles pertes d'argent.

Il se rendait assez souvent à Romans. L'arrière petit-fils de l'ancien châtelain de Génissieux a raconté que son grand-père l'avait connu : « Il avait dépassé la soixantaine ; il était petit, maigre et laid, mais fort drôle. » *Quantum mutatus ab illo !*

Il mourut à Génissieux, âgé de soixante-quatre ans, le 9 mars 1837. Le surlendemain, son corps fut inhumé à Romans, dans le vieux et pittoresque cimetière des Récollets, près de la station Saint-Sépulcre du grand chemin de Croix. Les tombes des Charles sont groupées autour de cette station, mais aucune inscription ne désigne l'endroit précis où repose tel ou tel membre de cette famille.

Sur son lit de mort, Charles exprima le désir délicat que fussent détruites les lettres d'amour que son amante passionnée lui avait écrites et qu'il avait précieusement conservées, sa vie durant.

Certain soir, lorsque sa nièce livra aux flammes, l'un après l'autre, les billets ardents qui avaient fait battre le cœur de la séduisante créole, combien de témoignages voluptueux se dissipèrent à jamais dans les volutes d'une fumée légère (1) ! Quelques feuillets calcinés, sur un tas de cendres grises et froides, telles furent les dernières reliques d'une liaison qui brisa la carrière d'un jeune officier promis peut-être, en d'autres conjonctures, à un brillant destin. Il a, du moins, inscrit son nom au palmarès des grands amoureux.

LOUIS HASTIER.

---

(1) Cette correspondance de Joséphine ne fut pas sans inquiéter la reine Hortense. Après la mort de Charles, elle fit demander aux héritiers les lettres de sa mère en leur possession. Ils ne purent que certifier les avoir détruites. Plus tard, ils découvrirent, égarés dans des dossiers d'affaires traitées avec les Bodin, les cinq billets qu'il nous est donné de publier aujourd'hui, grâce à l'obligeance d'un petit-neveu d'Hippolyte Charles. Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de notre vive reconnaissance.

LA GÉOGRAPHIE FRANÇAISE D'AUJOURD'HUI

Il y a trente ans mourait Paul Vidal de la Blache, que l'on peut à juste titre considérer comme le fondateur de l'école géographique française, sans porter en quoi que ce soit atteinte au mérite des autres savants, qui, soit en collaboration avec lui, soit en demeurant fidèles à ses principes, contribuèrent à faire de la géographie une science autonome, possédant un domaine de recherches bien défini et des méthodes de travail particulières.

La hantise des « pays estranges » apparaît dans le temps comme l'une des premières manifestations de la curiosité géographique, et, dès les premiers déplacements de groupes humains que révèle l'étude de la préhistoire aussi bien que celle de certaines civilisations contemporaines, les hommes ne manquèrent pas de prendre conscience des pays qu'ils traversaient, des routes terrestres ou maritimes qu'ils empruntaient et qu'ils jalonnaient parfois par des coquillages ou des cailloux. Mais il n'exista pendant longtemps aucune méthode de localisation permettant d'établir une synthèse de ces observations, en général empiriques. Quelle que soit l'importance des travaux de Pythagore ou d'Aristote, il faut attendre le XIXe siècle pour voir, les faits une fois localisés, leur compréhension se substituer à la seule description. A dire vrai, cette transformation marcha de pair avec les progrès des sciences naturelles, et profita beaucoup du développement des moyens de transport comme de l'essor colonial. Quoi qu'il en soit, l'Europe tient une place de premier plan dans cette gestation de la science géographique, en particulier grâce à Karl Ritter et Alexandre de Humbolt. La géographie leur doit dans une large mesure son indépendance. Cessant d'être une base d'érudition pour l'histoire ou une simple nomenclature de villes, de fleuves, de sommets, etc..., elle se soumit dès lors aux règles générales de la recherche scientifique.

Aussi bien le *Cosmos* que l'*Atlas physique de Berghaus*, la *Science comparée de la Terre* que la monumentale *Géographie* fixèrent comme principes la coordination, « les connexions superficielles entre les trois états de la matière... pour les expliquer en retraçant l'enchaînement des faits, en précisant le point de leur évolution », la localisation spatiale des phénomènes considérés, en envisageant ceux-ci dans l'ordre concret des choses, alors que d'autres sciences posaient comme principe de travail leur dissociation à des fins expérimentales et analytiques. Pourtant, bien des disciplines voisines n'hésitèrent pas à contester à la géographie son autonomie. Il est indéniable, certes, qu'elle étudie des faits, qui, pris isolément, constituent le domaine propre, soit de la sociologie, soit de la géologie, etc... Mais, comme l'écrit Emmanuel de Martonne : « si consciencieusement que j'étudie l'érosion d'une falaise, les caractères d'un certain vent local, les crues d'une rivière, je resterai géologue, météorologiste ou ingénieur hydrographe, et mon travail n'acquerra une valeur géographique que si je rapproche les faits observés des lois générales de l'érosion marine, des mouvements de l'atmosphère et du régime des fleuves. » Cette question de l'autonomie de la science géographique va nous aider à préciser les caractères de l'école géographique française. Car l'on peut valablement parler d'une école géographique française.



Au temps où la géographie cherchait à délimiter le champ de ses recherches et à déterminer ses méthodes d'investigation, les géographes américains étaient d'abord des explorateurs, parcourant, en compagnie de géologues, des territoires où subsistaient encore bon nombre de « groupements moléculaires », menues sociétés primitives captives d'un milieu ambiant hostile, n'ayant pour limites à leur activité que la mesure de leur effort, sans enracinement séculaire et profond dans un sol souvent à peu près vierge dont ils prélevaient le plus possible de richesses pour procéder à des aménagements rationnels. Beaucoup plus que vers l'étude de ces groupes humains, ils s'orientèrent vers celle des formes du terrain, des réseaux hydrographiques, etc..., en un mot vers la morphologie, ou mieux la géomorphologie. Cette tendance s'affirme surtout avec W.-M. Davis, astronome

venu à la géographie par les voyages, et qui, dans ses recherches sur la pénéplaine, sur le cycle d'érosion, accorde toujours une grande place au raisonnement mathématique, s'imposant par la force de ce raisonnement fondé sur des propositions intuitives et des déductions. Bien que formé par la même école, son collègue Gilbert replaçait le paysage dans un enchaînement d'images, reconstituant la réalité géographique par l'observation et l'intuition.

Différente est l'école allemande, qui, issue directement de Ritter, s'est principalement orientée vers l'étude des conditions générales de la répartition spatiale des phénomènes, avec Penk pour la morphologie, J. Hann pour la climatologie, Ratzel pour l'anthropogéographie et la géopolitique. Cette école allemande n'exerça pas sur la géographie française une influence aussi forte que celle de l'école américaine. Lorsque Davis vint en France, il montra aux géographes français que, mise à part la question de l'ancienneté de l'occupation humaine du sol, des problèmes identiques se posaient dans l'Ouest américain et dans le bassin parisien, qu'il serait mauvais de s'attacher seulement à ce qui constitue spécifiquement l'apport humain dans le paysage géographique, qu'il fallait au contraire étudier l'ossature de ces régions. Il suscita l'enthousiasme. La recherche des « cuestas », des rivières « conséquentes » ou « subséquentes », des anciens tracés fluviaux, des témoins d'anciennes captures, préoccupa de nombreux savants, dont certains estimèrent même que là se trouvait le seul domaine de la géographie. Cette religion eut deux apôtres : Emmanuel de Martonne et Henri Baulig. Par ses nombreux ouvrages, par ses travaux sur tous les points de la géographie physique, le premier a remarquablement servi la science française. Nul curieux de géographie ne peut — quoi qu'en pensent certains — se passer de son monumental *Traité de Géographie physique.* Quant au second, son nom restera lié, outre ses travaux sur l'Amérique du Nord, à sa thèse sur la morphologie du plateau central de la France et de sa bordure méditerranéenne. De longues années de recherches l'ont amené à expliquer par les oscillations du niveau marin l'étagement des surfaces d'érosion pliocènes ; ayant constaté qu'elles se retrouvent en des régions éloignées du plateau central et d'une origine différente — l'Afrique du Nord par exemple — il démontre, par des raisonnements géné-

raux et des analyses régionales, que cet étagement ne peut s'expliquer que par cette hypothèse, à laquelle il a donné le nom d'hypothèse eustatique. Grâce à lui, celle-ci permit une reconnaissance des formes topographiques contemporaines de toutes les régions tempérées, bien que les découvertes obtenues à ce sujet ne donnassent lieu qu'à une hypothèse, les oscillations du niveau marin supposant, en particulier, des déformations sous-marines considérables, qui ne peuvent être pleinement confirmées que par la géophysique.

Mais, sans que l'on puisse encore parler de « réaction », à ce moment-là, Paul Vidal de la Blache, qui, lui, contrairement à Davis, avait dû sa formation à l'étude des sociétés humaines, entreprit un grand effort pour faire admettre que, si la morphologie doit conserver sa place dans les études géographiques, il convient toutefois de la considérer comme le cadre dans lequel, depuis des siècles, évoluent les hommes. De là datent aussi bien la nouvelle orientation de l'école française que la préoccupation humaine dont le couronnement est cette profonde synthèse, l'écologie, dont l'objet est de suivre entre l'homme et le milieu « ce jeu passionnant d'actions et de réactions, de luttes et d'alliances, régi par les lois de la biologie, réglé par les lois des probabilités » (Max Sorre). Il ne s'agissait pas, à dire vrai, d'une théorie, mais de la recherche d'un équilibre. Il est heureux et symptomatique qu'une telle conception soit née en France où, moins que partout ailleurs, on ne peut séparer l'homme de la terre, où les faits actuels ne s'expliquent que par la référence de l'histoire, où chaque village est riche d'un long passé. Le *Tableau de la Géographie de la France* (1902) prend aujourd'hui la force d'un manifeste, celui de l'école géographique française. Il marque une date capitale.

Les géologues, eux, ont comme préoccupation constante, les formes du terrain. Ils ne peuvent établir une carte sans les étudier pour préciser les aplanissements, les divers étages, etc. Mais un géographe, qui, partant d'une carte géologique pour analyser la morphologie, prétend, par exemple expliquer telle corniche par tel affleurement de calcaire dur, oublie de rappeler que, justement, le tracé de cette corniche a guidé le géologue pour délimiter l'affleurement. C'est dangereux. Si, en Amérique, les géographes ont souvent précédé les géologues dans l'étude des diverses régions, il n'en a pas été de même en France. Nous

venons de dire : c'est dangereux. En effet, si les géographes s'attachent à l'approfondissement des seuls problèmes morphologiques ou géomorphologiques, ils vont parfois plus loin que les géologues dans l'interprétation, n'hésitent pas à reconstituer de très anciens réseaux hydrographiques, à imaginer de vieilles captures, à identifier au cœur des Alpes des fonds de vallées de pliocènes, à faire passer l'ancienne Durance par Gap, l'ancienne Arve par Mégève, à retrouver, par de fragiles constructions, de multiples niveaux d'érosion dans les Alpes de Savoie, en raccordant tant bien que mal des lambeaux dispersés de surfaces structurales.

Avant de préciser l'influence de Paul Vidal de la Blache sur l'un des éléments caractéristiques de l'école géographique française, à savoir la préoccupation régionale, nous devons dire quelques mots de la part qu'il apporta à la géographie générale, par son enseignement et par ses *Principes de Géographie humaine.* Lorsqu'on étudie les rapports de l'espèce humaine avec le milieu géographique, on est vite amené à la nécessité d'envisager les groupes humains et non les individus. L'unité de recherche est le groupe. L'histoire confirme d'ailleurs cette vue, en montrant que, dès les temps les plus reculés, « nous voyons en action non pas des hommes isolés, mais des groupements d'hommes » (Demangeon). De fait, des réalisations comme l'organisation de l'irrigation en Mésopotamie et en Egypte, la domestication des animaux, etc..., ne pouvaient pas ne pas être des entreprises collectives. « L'homme n'agit et ne vaut géographiquement que par groupes », écrivit Vidal de la Blache — qui fit beaucoup pour approfondir les différences entre sociologie et géographie humaine, montrant, parfois implicitement, parfois d'une manière plus apparente, que, si ces deux sciences s'attachent à l'étude des groupements humains, les géographes considèrent que les faits n'acquièrent une signification géographique qu'à partir du moment où ils sont localisés dans leur cadre territorial, tandis que, pour les sociologues, le fait antérieur n'est pas ce cadre dans lequel évolue la société, mais cette société elle-même, les indications de la nature étant inférieures aux représentations collectives.

Cette interdépendance de l'homme et du pays a été récemment mise en pleine lumière par Max Sorre. Quels que puissent être les facteurs personnels, le milieu géographique demeure

le même pour l'individu et pour le groupe, qui réagissent de la même manière ; les maladies parasitaires — pour prendre un exemple dans la géographie médicale — sont des phénomènes collectifs. « Qu'on cesse donc ce jeu purement verbal qui consiste à opposer l'homme et son groupe. Tous les progrès de l'épidémiologie, de la pathologie et de l'hygiène tropicale s'opposent à ces distinctions factices... l'homme, le milieu ; deux pôles de l'écologie humaine. » (1).

Cette question primordiale : l'action déterminante du milieu, de l' « ambiance », avait été longtemps négligée, malgré Vidal de la Blache, malgré, aussi, un géographe dont l'enseignement est aujourd'hui trop négligé, Elisée Reclus. Jean Brunhes, lui-même, n'avait pas trouvé la notion centrale qui éclaire le problème de l'écologie de l'homme. Sans doute est-ce là le résultat de la formation « historique » ou « économique » de nombreux géographes qui, lorsqu'ils ont étudié la géographie humaine, ont négligé les disciplines biologiques, allant en revanche « aux manifestations de l'activité humaine dans son cadre physique ». Il y a là un contraste avec la géographie physique, si l'on songe à l'importance de la géologie pour cette dernière.

L'influence de Vidal de la Blache fut supérieure à celle de Jean Brunhes, quelque grand qu'ait été le retentissement d'un ouvrage comme la *Géographie humaine*. Les *Problèmes de Géographie humaine* du regretté Albert Demangeon en témoignent, comme le livre capital de Max Sorre, *Les Fondements biologiques de la Géographie humaine*. Un des mérites essentiels de ce livre — qui restera dans l'histoire de la pensée — est l'affirmation que l'écologie humaine est un tout, et qu'à ne pas la considérer comme telle, on « mutile » la vie.

***

Nous avons dit que la préoccupation régionale est un des soucis essentiels de l'école géographique française. Les travaux de synthèse que nous venons d'évoquer n'infirment pas cette opinion. « Dans la personnalité d'une vieille nation comme la France, écrit Albert Demangeon, il s'est accompli, au cours des âges, un alliage subtil entre les apports de la nature et les efforts des hommes. Ce que la France représente de force et

(1) Max Sorre, *Géographie humaine et Écologie de l'Homme*, Revue française, 25 juin 1945.

de valeur à des yeux impartiaux procède à la fois des données de sa terre et de son ciel, et de la manière personnelle dont ses habitants ont élaboré ces données. Des traits naturels et des traits nationaux, un pays et une civilisation, voilà ce qu'il faut définir pour exprimer la figure et caractériser la personnalité de la France. » Le double souci dont témoignent la plupart des géographes français — prise en référence des considérations humaines et localisation dans le temps et dans l'espace — est essentiel pour donner l'idée de la force de cette continuité des générations, de ce contact étroit avec les fondements de notre vie, avec ce que Philippe Ariès appelle « la racine des singularités de notre condition ». De fait, ce double souci se manifeste dans toutes les thèses de géographie régionale, depuis celles de Jules Sion sur les paysans normands, de René Musset sur le Bas-Maine, d'Albert Demangeon sur la Picardie, etc... jusqu'à celles de Lucien Gachon sur les Limagnes du Sud, d'Henri Onde sur la Tarentaise et la Maurienne, de Paul Veyret sur les pays de la Moyenne Durance, etc... Il se manifeste aussi dans des travaux d'une inspiration un peu différente, et d'un horizon territorial plus large : nous voulons parler de ceux de Philippe Arbos sur la vie pastorale des Alpes, de Maurice Robert sur la maison rurale permanente dans les Alpes françaises du nord, de Roger Dion sur la formation du paysage rural français, comme la grande série, en cours de publication, de Raoul Blanchard sur l'ensemble de nos Alpes.

Nous avons mentionné les noms de Lucien Febvre et Marc Bloch. Ces deux savants ont, dans un domaine que d'aucuns affirment être différent de la géographie pure, mais qui a avec elle des rapports très étroits, apporté une contribution de premier ordre. Il s'agit, à voir les choses en gros, des « sciences humaines ». Mais notre propos n'est pas une étude de ce nouvel esprit des « proportions » des diverses disciplines scientifiques, de leurs polarisations modernes. L'un des ouvrages de Marc Bloch est maintenant célèbre : *Les Caractères originaux de l'histoire rurale française*, et aide beaucoup les géographes, qui y trouvent autant d'analyses de détail que d'indications de méthodes et de principes. En effet, la notion de géographie rurale est essentiellement géographique. Par là, se marque le rôle important des études d'histoire rurale dans l'identification de la personnalité d'une région. L'organisation rurale est un vaste

ensemble, en perpétuelle évolution ; les différents régimes agraires, que l'on ne peut étudier sans tenir compte de leurs origines et de leur évolution historique ont, d'abord, des bases géographiques. Cela est valable aussi bien pour la forme des champs, pour les pratiques collectives restrictives du droit de propriété (assolement forcé, droit de vaine pâture, clôtures, etc.) que pour les rapports entre herbages et cultures, ainsi que pour la forme des maisons rurales et la répartition de l'habitat paysan. Jean Brunhes avait classé les maisons rurales d'après leurs matériaux constitutifs. Albert Demangeon, lui, a montré que la maison du paysan, étant un fait agraire, ne pouvait entrer dans une classification géographique que si on la considérait d'après son rôle, et d'après l'importance relative de ses divers éléments. C'est pourquoi il oppose la « maison-bloc » à la « maison à cour fermée », et à la « maison à cour ouverte ». Le même principe l'a guidé pour la répartition de l'habitat. Les considérations hydrologiques ou les nécessités de défense ne sont pas les seules déterminantes et, si elles peuvent fournir des explications valables à de nombreux cas particuliers, n'en sauraient justifier les nombreuses exceptions ni entrer seules en ligne de compte si le problème est envisagé dans son ensemble. Le village est une organisation agraire ; tout est là, au fond. La répartition des villages et des fermes ne peut s'expliquer que si l'on fait appel à l'évolution de l'économie rurale et des régimes agraires. En gros, on peut dire que l'habitat concentré est un fait très ancien, imposé par une exploitation agricole à tendances communautaires, alors que l'habitat isolé est, soit un fait propre aux régions ne pratiquant pas ces modes d'exploitation, soit un fait récent déterminé par des « colonisations » individualistes ou par un remembrement à inspiration rationnelle.

Ces indications sommaires, qui n'ont d'autre prétention que d'évoquer des principes et des lignes de recherche, sont valables pour les faits urbains. Tout récemment, M. Chabot les étudiait dans leur ensemble, alors que, jusqu'ici, les études de géographie urbaine s'étaient seulement appliquées à des points bien déterminés, en particulier à des monographies de villes. Raoul Blanchard, M. Levainville, M. Rambert, Ph. Arbos, avaient, par exemple, étudié Grenoble, Rouen, Marseille, Clermont-Ferrand, etc... Le livre de G. Chabot est une synthèse des phénomènes de géographie urbaine, qui, après avoir recherché une

définition de la « ville », établit les connexions entre les phénomènes. L'auteur ne se contente pas d'examiner les villes en elles-mêmes, mais les replace dans leur région, recherchant leurs relations réciproques au sein de celle-ci, montrant le rôle de la vie urbaine dans chaque type de civilisation, etc...

En ces domaines particuliers, l'évolution de la géographie est sensiblement parallèle à celle de certaines branches de l'histoire. Nous voulons parler de ce souci que manifesta, transcendant en cela les classifications traditionnelles, l'historiographie contemporaine, d'une prise de conscience de la condition humaine, d'une recherche hors de toute finalité comme de tout déterminisme absolu.

Certes, on ne peut mettre sur le même plan le livre de Marc Bloch, dont nous avons parlé, et *l'Histoire de la Campagne française*, de Gaston Roupnel. Celui-ci est terni par de nombreuses faiblesses, par d'hypothétiques reconstitutions tenant plus du lyrisme que de la science, par l'insuffisance de certains développements (par exemple ceux relatifs aux pays d'assolement biennal). Mais ils témoignent l'un et l'autre — et celui de G. Chabot les rejoint — de soucis identiques, en des points où histoire et géographie manifestent leurs interférences d'une façon particulièrement frappante.

On peut placer sur des plans très voisins, par leur conception, — et sans prétendre à une quelconque hiérarchisation — les *Principes de Géographie humaine* de Vidal de la Blache, les *Problèmes de Géographie humaine*, d'A. Demangeon et le livre de Max Sorre, comme certains de Roupnel, L. Febvre ou Marc Bloch. Mais nous y reviendrons. Ce sont là des ouvrages majeurs qui, s'ils établissent une synthèse, s'ils exposent et étudient des problèmes généraux, témoignent toujours d'une préoccupation régionale dans leurs analyses et dans leur argumentation, d'un incessant contact avec la réalité, d'une référence avouée à l'histoire, à la morphologie sociale. Comment pourrait-on étudier, soit les rapports généraux des groupes humains avec leurs milieux géographiques, soit un aspect particulier, dans l'histoire ou dans l'espace, de ces rapports, sans envisager la période préhistorique, voire, dans certains cas, la période protohistorique, pour avoir une vue des formes d'existence en rapport de causalité directe avec le milieu, sans approfondir, soit les adaptations fonctionnelles ou morpholo-

giques des individus soumis à des conditions climatiques et biologiques particulières, à des influences pathologiques bien déterminées ? Il ne s'agit pas seulement de préciser les limites et les « marges de tolérance » de l'espace habité, de l'œkoumène ou les grands traits de la répartition des phénomènes, mais d'étudier dans quelles mesures ces limites, ces « marges de tolérance » et ces grands traits procèdent de bases spécifiquement géographiques. Comment pourrait-on analyser, pour citer un autre exemple, l'évolution actuelle du paysage rural dans une région si l'on ignore les caractères particuliers de cette région dans les époques antérieures ?

***

Il semblerait, d'après notre exposé, que l'école géographique française fût douée d'une unité. On ne peut pourtant le dire. Une opposition très nette se manifeste entre les géographes « parisiens » groupés autour d'Emmanuel de Martonne, et les géographes « grenoblois » groupés autour de Raoul Blanchard, opposition qui, dans ses principes comme dans ses manifestations, traduit des divergences de vues dans la conception même de la géographie, et plus spécialement de la géographie physique. Elle se trouve assez bien définie dans une lettre que M. Bénévent, maintenant professeur à l'Université d'Aix, adressait, en 1933, à M. Raoul Blanchard qui la publia dans la *Revue de Géographie alpine* en réponse à une lettre de M. Chabot, alors à l'Université de Dijon, maintenant à la Sorbonne, au sujet de la thèse de ce dernier sur les plateaux du Jura central. Après avoir exposé ses arguments contre l'hypothèse de la « pénéplaine lédonienne » dont l'idée dominait tout un chapitre de M. Chabot, M. Bénévent, s'appuyant sur deux autres points « litigieux » — les dépressions du Fied, la vallée de la Seille — entre autres, pose le principe même de la méthode de travail, et il écrit : « Pour moi, la géographie physique est une science de la nature : elle repose avant tout sur l'observation directe du paysage. Dans mon étude, on pourra contester telle ou telle interprétation des faits, mais la part de l'hypothèse est réduite au minimum. Pour M. Chabot, la morphologie est surtout une conception de l'esprit ; elle repose avant tout sur des constructions idéales de profils interprétés ensuite à grands renforts d'hypothèses

qu'il serait vain de confronter avec la réalité. Non point que je sois hostile aux profils. Mais, si l'on n'en trouve aucun dans mon article, je l'ai fait à dessein. J'ai voulu montrer qu'à la rigueur on pouvait faire une description raisonnée d'un relief sans faire appel à des abstractions mathématiques. En revanche, je conviens très volontiers que la méthode des profils peut être fort utile quand elle est maniée avec prudence et discernement, quand elle se résume à des observations minutieuses. Ce que je conteste, c'est l'abus de la méthode, les excès auxquels elle peut conduire. Un plateau, une montagne, une figure géométrique née dans un cabinet de travail, est une abstraction, une vue de l'esprit. Cet excès me paraît d'ailleurs porter en lui-même sa propre condamnation ; une pareille conception géographique ne saurait, en effet, aboutir qu'à produire des images idéales, dépourvues de cette vérité et de cette vie que procure le contact incessant avec la nature. Ce grave débat dépasse d'ailleurs ma personnalité et celle de M. Chabot : c'est tout l'avenir de l'école géographique française qui est en jeu. »

***

En dépit de ces divergences, l'école géographique française est arrivée à de remarquables résultats. Des travaux comme ceux de Charles Robequain sur le monde malais, pour ne citer qu'eux, font autorité dans le monde entier. Cette école géographique est bien fidèle à nos traditions, aussi bien par son sens des réalités, que par sa double propension à la recherche synthétique s'appuyant sur de minutieuses analyses. Tirant chaque jour parti de ses propres découvertes comme de celles des sciences voisines, elle contribue grandement à la connaissance des modes de vie humains. En cela, elle a créé elle-même sa propre philosophie. La participation de nos savants aux Congrès internationaux est toujours remarquée. Des étudiants étrangers étudient les régions françaises. Tout récemment encore, nous causions avec un ami polonais, W. Maas, qui prépare un gros ouvrage sur les défrichements en Lorraine, en ces temps où naissaient les « villages de route », où champs et prés remplaçaient peu à peu la forêt. Certes, les difficultés économiques ne sont guère favorables aux spéculations intellectuelles et à la publication d'ouvrages destinés forcément à un public assez

restreint. Mais l'essor de cette science résiste à ces conjonctures défavorables.

Les progrès des moyens de transport, les développements des voies commerciales à l'échelle mondiale nécessitent de nouvelles cartes. Dès avant 1914, une commission internationale avait décidé d'entreprendre une carte mondiale à l'échelle du millionième. Les premières feuilles — Afrique et Extrême-Orient — furent jugées insuffisantes, et le *Coast and Geodetic Survey* de Washington entreprit une nouvelle carte mondiale, par la photographie aérienne. Les conférences de Chicago et de Montréal fixèrent le système de projection et l'échelle : 85 feuilles sont nécessaires pour la France. Il n'est pas inutile de rappeler ici que c'est à Laussédat que l'on doit la photogrammétrie, à Poivilliers le stéréotopographe qu'utilise maintenant l'Institut Géographique national (qui a remplacé le Service géographique de l'Armée). En même temps se poursuit la revision de la carte au 1/50.000e, par des levées au 1/20.000e et au 1/10.000e, et par de très nombreuses photographies aériennes. Parallèlement, la *Géographie Universelle*, œuvre collective monumentale, va s'achever par le dernier volume d'A. Demangeon, sur la géographie économique et humaine de la France. L'Atlas de France, commencé voici vingt ans, est terminé. La grande description des Alpes par R. Blanchard vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes, tandis que, suivant les principes d'Emmanuel de Martonne et d'H. Onde, les morphologues s'orientent de plus en plus vers la précision scientifique, vers l'expression numérique des caractères et des formes, vers les calculs morphométriques (la récente thèse de Péguy est typique à ce sujet). Voici quelques mois, Emmanuel de Martonne présentait à l'Académie des Sciences une note de M. Tricard cherchant à définir des rapports numériques entre les caractères des reliefs à faible dénivellation, comme ceux de l'est du bassin parisien. Dans le même temps, des revues comme les *Annales de Géographie* et la *Revue de Géographie alpine* poursuivent une carrière commencée dans lès années où certains Maîtres, dont quelques-uns ont, hélas ! disparu, fondaient, dans l'enthousiasme créateur, l'école géographique française.

CLAUDE DELMAS.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

T. S. ELIOT, PRIX NOBEL

Le geste que viennent d'accomplir, cette année, les académiciens suédois en décernant le Prix Nobel de Littérature au poète Thomas Stearns Eliot, me paraît extrêmement significatif. Il ne s'agit pas seulement, en effet, de couronner un écrivain d'une importance mondiale, d'une valeur universellement reconnue et admirée. Les « fidèles » de M. Eliot n'avaient pas besoin, pour renforcer leur admiration, de cette consécration qui, pendant quelques jours, met un poète au premier plan de l'actualité, sur le même rang qu'un boxeur ou un homme d'Etat de réputation universelle. Ce qui m'enchante particulièrement, dans ce choix, c'est qu'il désigne un poète « difficile », qui, avouons-le, n'avait pas jusqu'à présent atteint le grand public, et un poète « spirituel ». L'œuvre ainsi illuminée par les projecteurs de la plus éclatante notoriété est, en réalité, une œuvre secrète : on n'en atteint le centre qu'au terme d'une « queste », qui rappelle un peu la queste du Graal ; c'est là un point commun avec l'œuvre de cet autre grand poète, Patrice de la Tour du Pin. On n'y entre point de plain-pied. Il y a des étapes, des degrés, des cheminements. Plusieurs qui, d'eux-mêmes, n'auraient peut-être pas osé entreprendre le voyage, le feront sur l'incitation de l'Académie suédoise. Et nous en sommes fort heureux.

Je gage qu'à cette occasion, l'Angleterre et l'Amérique vont se disputer cette nouvelle « célébrité » mondiale. Toutes deux ont des raisons de le revendiquer, l'Amérique puisque M. Eliot est né sur le territoire des Etats-Unis, l'Angleterre parce que le poète vit depuis très longtemps dans les Iles Britanniques, qu'il a pris et prend encore une part considérable au « mouvement » littéraire anglais, en tant que critique et directeur de

revue. Quelle différence y a-t-il entre un poète anglais et un poète américain ? Je ne sais trop. En tout cas, lorsque M. Eliot est en question, il nous importe peu de l'affubler d'une nationalité. C'est par son universalité plutôt, par la variété et le nombre de ses racines, de ses attaches, que la personnalité de ce poète s'impose à nous ; nous retrouvons alors, au delà des puritains qui, s'exilant d'Angleterre, ont dirigé vers le Nouveau Monde la proue du *Mayflower*, « ces gentilshommes campagnards dont Eliot a voulu visiter les terroirs originels, comme dit M. Georges Cattaui (1), ces hameaux de *Burnt Norton* et d'*East Coker* qu'il évoque en ses derniers poèmes ; et plus loin encore, ces chevaliers normands qui viennent de France avec Guillaume le Conquérant, ces Elyots, ces petits Elie, dont l'humeur combattive et la hardiesse se sont transmises à leur arrière-neveu du nouveau monde. (Et la plus forte influence qu'il doive subir ne sera-t-elle pas celle d'un autre Normand : Baudelaire ?) »

Il nous plaît que, par les Elyots et par Baudelaire, ce poète étranger soit étroitement relié ainsi à un pays dans lequel son œuvre et sa personne ont rencontré des sympathies nombreuses et de chaleureuses admirations. A peine avons-nous l'impression, d'ailleurs, qu'il nous soit étranger, tant il apparaît pénétré de culture française, Français dans sa manière de comprendre les physionomies essentielles de notre pays, Pascal, par exemple, à qui il a consacré un essai très remarquable, ou Baudelaire, dont ses poèmes, souvent, nous font entendre l'écho. Ajoutons qu'il a rencontré d'excellents traducteurs, ce qui est un gage de succès et une garantie de plus exacte et plus profonde compréhension. Tout cela, ce qu'il a reçu de la France et ce qu'il lui a donné, les amitiés qui l'attendent à ses séjours dans Paris, l'audience que lui prête depuis longtemps un public que la poésie étrangère touche plus rarement et plus difficilement en général, tout cela nous autorise en quelque sorte à le considérer comme « de chez nous ».

Pour être totalement entendus, et afin que s'en dégagent en même temps la beauté intime et la leçon efficace, les poèmes de T. S. Eliot doivent être examinés sur trois plans. En ce sens, on peut dire que cette œuvre est « ésotérique », qu'elle comporte,

---

(1) *Trois Poètes*, Editions L. U. F.

dans son accès, trois degrés d'initiation. Mais n'en est-il pas de même, à peu près, pour toute poésie ? Consciemment ou inconsciemment — chez Eliot la conscience est toujours vigilante et attentive à ce qu'elle reçoit de l'inspiration, et le poète a, dans son essai, *Religion and Literature*, condamné sévèrement une certaine écriture automatique, tentante par son processus, d'autre part, et séduisante par ses résultats — le poète transmet toujours un message dont la portée spirituelle est plus ou moins vaste, plus ou moins profonde. Il n'est pas de poésie digne de ce nom qui ne soit, en quelque sorte, un langage sacré. Qui dit sacré, dit en même temps cheminement vers le sanctuaire. Ce cheminement peut être extrêmement bref et déboucher de la façon la plus abrupte, la plus inattendue, dans le sanctuaire : c'est le cas de Baudelaire, par exemple, un des poètes préférés de T. S. Eliot, qu'il connaît admirablement, et sur lequel il a porté des jugements qui sont ce que l'on a écrit de plus exact et de plus pénétrant. Eliot souligne très justement le côté racinien de certains vers de Baudelaire, et l'on sait qu'il considère, d'autre part, Racine comme un poète hautement religieux. Derrière le masque païen et romantique des *Fleurs du Mal* qui en dissimule le véritable visage, il aperçoit les traits véridiques et essentiels, qui sont ceux du classique et du chrétien. « Le fait important chez Baudelaire, écrit T. S. Eliot (1), consiste en ceci qu'il était avant tout un chrétien, né en dehors de sa véritable époque, et un classique, né en dehors de sa véritable époque... Et étant la sorte de chrétien qu'il était, vivant à l'époque où il vivait, il fallait qu'il découvrît pour lui-même le Christianisme. Dans cette recherche, il s'est trouvé seul, de cette solitude que seuls connaissent les saints. C'est spontanément que se sont présentées à lui la notion du péché originel et la nécessité de la prière... Et Baudelaire est parvenu à atteindre la plus grande, la plus difficile des vertus chrétiennes, la vertu d'humilité. »

On ne rencontre pas dans l'œuvre de T. S. Eliot, ou du moins très exceptionnellement, cette invasion subite du sacré, qui appartient en propre à Baudelaire. Chez le poète de *The Waste Land*, le spirituel s'insinue par instillation, par imprégnation, par osmose, jusqu'au moment où le poème tout entier en est

(1) *Baudelaire in our time*, dans *Essay ancient and modern*, Faber and Faber.

empli. Ce n'est pas du premier coup que le lecteur découvrira et saluera en T. S. Eliot un grand poète religieux. Et pourtant toute son œuvre, que ce soit son œuvre dramatique, avec *The Rock* et *Murder in the Cathedral*, ou son œuvre lyrique, avec les *Four Quartets*, *The Waste Land*, *Ash-Wednesday*, ne révèle son essentiel secret qu'à celui qui l'entend de cette façon là.

Il y a différentes manières d'être religieux, pour un artiste ; la meilleure n'est pas toujours de choisir des sujets religieux, ni d'employer le vocabulaire particulier à ce genre d'ouvrages. On peut dire que toute œuvre vraiment grande est « religieuse » en elle-même, puisqu'elle fait communiquer l'individu avec le divin, serait-ce même sous sa forme en apparence la plus terre à terre. Par le sentiment du respect, de l'amour, de l'humilité, qui les anime, Cézanne et Corot me paraissent aussi religieux que Fra Angelico : et ce n'est point, certes, par les sujets qu'ils ont traités.

Sur les rapports de la religion et de la littérature, M. Eliot s'est expliqué lui-même, et je voudrais dire : s'est défini, soit explicitement dans l'essai qui précisément a pour titre *Religion et Littérature*, soit, indirectement, dans ses essais biographiques et critiques sur le prédicateur Lancelot Andrewes, qui fut évêque de Winchester au XVIIe siècle, et sur le Primat d'Irlande John Bramhall. Il s'agit ici, il est vrai, d'hommes d'église, mais la comparaison qu'il fait entre Andrewes et Donne — et aussi entre Donne et J.-K. Huysmans, — entre Bramhall et Bossuet, ouvre le champ plus vaste, et englobe tout le domaine de la poésie en elle-même. Chez Eliot, la richesse des parallèles est un des éléments les plus féconds de la critique. Et il convient de dire ici que la critique de T. S. Eliot, alimentée par une immense culture, par un humanisme aussi vaste que profond, obéit à des critères qui, à mon avis, sont ceux dont ne devrait se départir aucune critique ; celui-ci, en particulier, que « la grandeur de la littérature ne doit pas être déterminée uniquement par des standards littéraires ». En d'autres termes, la doctrine de l'art pour l'art, chère à la génération de 1900, qui a inspiré *The Yellow Book* et Aubrey Beardsley, à qui nous devons le meilleur d'Oscar Wilde et de Walter Pater, apparaît à bon droit suspecte au poète des *Quatre Quatuors*, lequel reproche au poète le goût de la *gratuité* et réclame de lui un certain « engagement ».

Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas, dans ce cas, de l'inféodation à un parti politique ou à une doctrine sociale ; l'on aurait tort de prendre à la lettre, et dans un sens restrictif, la profession de foi qu'il a faite un jour, et qui, si on l'entend bien, est beaucoup plus élargissante que limitative : « Ma position est celle d'un catholique en religion, d'un royaliste en pol - tique et d'un classique en littérature. » Ce choix implique la préférence accordée à l'ordre sur le désordre, mais dans le sens gœthéen, qui est intégration et non refus. De même l'engagement, dont ce poète donne l'exemple, est le plus enrichissant, puisque, catholique, œcuménique, il tend à embrasser tout le domaine du spirituel.

Conscient des dangers qui menacent la société moderne, T. S. Eliot dénonce, dans la gratuité en matière de littérature, l'irruption des forces du désordre et de la désagrégation. Il ne s'agit pas pour lui de constituer une littérature morale ou moralisante, mais de réclamer de la littérature qu'elle manifeste « la suprématie de la vie surnaturelle sur la vie naturelle ». Le rôle du poète acquiert ainsi une sorte de caractère religieux, presque sacerdotal. Puisqu'il est le voyant, l'annonciateur, il ne peut se soustraire à la mission redoutable et sublime qui était celle des prophètes. Dans le désarroi de la société moderne, où l'on peut dire, au sens le plus grave du mot, que la responsabilité du poète est engagée, la littérature joue un rôle considérable. De même que dans tous les *âges sombres*, l'humanisme doit conserver, maintenir. « Le monde est en train de chercher à élaborer une mentalité non chrétienne, écrit M. Eliot. L'expérience échouera ; mais nous devons faire preuve de beaucoup de patience en attendant cet échec ; et racheter cependant le temps : afin que la foi puisse être gardée vivante à travers les sombres âges à venir ; afin de renouveler et de reconstruire la civilisation, afin de sauver le monde du suicide. »

Tel est le thème de ce grand *pageant* poétique qu'est *Le Roc*. Tel aussi celui de cette étrange pièce qui tient de la tragédie grecque, du drame élizabéthain et du mystère médiéval : *Meurtre dans la Cathédrale* (1). Tel, enfin, mais moins évident, plus secret, le thème de *Little Gidding*, de *The Waste Land*, de *Ash-Wednesday*. La volonté constructive de toute cette œuvre

(1) Traduit par H. Fluchère, publié par les « Cahiers du Rhône ».

ressort de ce désir de conserver : on ne maintient qu'en édifiant. Toute construction qui n'est pas sans cesse animée, vivifiée, entretenue, glisse vite à la ruine. Telle est, avant tout, la tâche de l'humanisme. Et pour l'humaniste moderne, comme pour l'humaniste de la Renaissance, il s'agit de rebâtir. M. Eliot l'a dit en propres termes : « Le grand poète est, entre autres choses, non pas simplement celui qui restaure une tradition tombée en désuétude, mais celui qui, dans sa poésie, allie et réunit autant de rameaux disjoints de la tradition qu'il est possible de le faire. La tradition, il est vrai, ne se reçoit pas aisément en héritage ; si vous la désirez, il la faut obtenir avec effort, avec labeur. Cela requiert en premier lieu le sens historique, que nous jugeons indispensable à quiconque désire demeurer poète au delà de sa vingt-cinquième année ; et le sens historique implique une perception non seulement de l'écoulement du passé mais de sa *présence* ; le sens historique contraint un homme à écrire non seulement en sentant qu'il porte en lui, dans la moelle de ses os, sa génération propre, mais en sentant que la littérature tout entière de l'Europe depuis Homère — et dans son sein la littérature de son propre pays — possède une existence simultanée et compose un ordre simultané (1). »

Ce *simultanéisme* se manifeste chez T. S. Eliot d'abord de la manière qui est celle du véritable humanisme ; celle de la tradition vivante dont il est question plus haut, de cette imprégnation par la culture, par tout ce que l'on a dans la mémoire aussi bien que dans le sang. Il s'est, en quelque sorte, défini lui-même lorsqu'il a dit : « Nous sommes satisfaits lorsque le poète diffère de ses prédécesseurs immédiats; nous nous efforçons de trouver en lui quelque chose qu'on puisse isoler afin qu'on puisse en jouir ; or, si nous approchions un poète sans ce préjugé, nous découvririons que non seulement le meilleur de son œuvre, mais souvent même les parties les plus personnelles, sont celles précisément où les poètes morts, ses aïeux, affirment le plus vigoureusement leur immortalité. » A la théorie de l'originalité à tout prix, qui est un des vices les plus pernicieux de l'art moderne — les grands artistes anciens ne se préoccupaient pas d'être originaux, et c'est pour cette

(1) Cité par M. Cattaui. op. cit.

raison même qu'ils l'étaient — il oppose la notion de la tradition féconde, du traditionalisme créateur. Et il en donne l'exemple dans son œuvre.

Personne ne contestera que T. S. Eliot soit un poète original ; un des plus originaux parmi les poètes modernes. Et cette originalité même, reconnue de tous, rend son œuvre d'accès difficile. J'ai dit tout à l'heure qu'elle comportait trois plans, et j'ai parlé du plus intérieur, du plus profond, le plan religieux, ou, si l'on préfère, spirituel. Le premier plan, dont je parlerai en dernier lieu, est le plan de la beauté formelle, de la poésie pure, pour reprendre le mot de l'abbé Brémond, dont on a tant usé et abusé. Tout poème est, au premier abord, chant, et il n'est pas nécessaire, pour l'entendre sur ce plan là, de mettre en jeu l'intelligence et la culture : l'émotion suffit, l'oreille, voudrais-je dire, et encore le goût. Si, selon le mot de Poussin, l'œuvre d'art est, en première instance, un objet de délectation, le plaisir qu'elle procure, et qui est analogue à celui que nous pouvons recevoir d'un paysage, du parfum d'une fleur, se suffit à lui-même. Mais il n'est pas interdit de raffiner son plaisir, de l'approfondir, d'y introduire le jeu plus subtil de l'esprit, de mettre en action les éléments plus rares et plus secrets de l'intelligence et de la culture.

Si nous « démontons » un poème comme *The Waste Land*, par exemple, nous nous apercevons vite que ce serait ne le connaître que sous son aspect le plus superficiel que de le considérer uniquement comme un chant, encore que ce chant soit très beau, et puissant d'une étrange séduction. Pour comprendre vraiment le poème, il nous faut plonger tout au fond, là où nous découvrons que, sous les splendeurs et les bizarreries de sa construction, est enfermée une allégorie troublante, celle du monde moderne regardé comme la « terre vaine » : une sorte de désert infernal, non sans parenté avec l'*inferno* dantesque. Terre gaste, terre vaine, terre gâtée : les traducteurs ont le choix entre ces expressions : la signification profonde, c'est la destruction, la solitude et la mort. La stérilité du sable et du roc nu, la détresse des ruines, la misère des existences privées de lumière spirituelle, la mélancolie des villes « tentaculaires » comme disait Verhaeren, des faubourgs lépreux. La détresse des âmes vides ; dans un autre poème, Eliot parle des « hommes creux ». Mais ce désert de sable appelle l'eau, mais ces âmes

vides aspirent inconsciemment à la plénitude et au salut. Le pessimisme d'Eliot n'est ni radical ni absolu. Il est le poète d'un univers qui croit au rédempteur, qui sait que ce rédempteur est venu, et qu'il suffit à l'individu et au monde de se tourner vers lui pour être sauvé.

The Waste Land est dans ce sens un grand poème métaphysique, plus difficile à entendre, parce que plus complexe dans sa formulation, que les œuvres des grands poètes métaphysiciens anglais du XVIIe siècle, auxquels M. Eliot est directement apparenté : Crashaw, Traherne, Southwell, Vaughan, Donne, Smart, et que cite volontiers, de son côté, M. Charles Morgan qu'ils ont fortement influencé. C'est, au sens où je l'ai défini plus haut, un poème religieux, spirituel. Mais entre ce plan spirituel et le premier plan, celui de la « poésie pure », il s'en interpose un autre fort curieux, qui est celui des allusions. Certes, on peut, sans posséder les clefs nécessaires, goûter le chant et pénétrer la portée métaphysique du poème. Pour découvrir la mystérieuse richesse du « tissu » dont il est fait, pour comprendre dans leurs entrelacs tous ces rappels de la mémoire, toutes ces évocations qui permettent de saisir *en action* le mécanisme du souvenir conscient, et d'admirer la manière magistrale dont l'invention et le souvenir se composent, se nouent, il importe d'être familier déjà avec ces allusions, ces citations, extraordinairement variées puisqu'elles vont de la chanson de music-hall au traité mystique. C'est en ce sens que *The Waste Land* apparaît comme un chef d'œuvre de la culture, une sorte de mosaïque humaniste d'une prodigieuse complexité, où les « remplois » (pour employer le langage des archéologues) ont une double signification, en ce qu'ils rappellent le monument auquel ils ont été empruntés, et par la place qu'ils occupent, par le sens qu'ils reçoivent dans la construction nouvelle où ils ont été introduits.

Heureusement le poète lui-même nous aide par les notes qui accompagnent *The Waste Land ;* d'autres sont dues à la sagacité de M. John Haymard. On trouvera les unes et les autres dans la belle édition des poèmes d'Eliot qu'a donnée (1) M. Pierre Leyris, en juxtaposant le texte et sa traduction. Pour donner une idée de la façon dont est tissé le poème, j'indi-

(1) Aux Editions du Seuil.

querai seulement quelques-unes des *sources* de ces citations — et le poème n'a guère plus de quatre cents vers : Wagner, Baudelaire, Dante, Webster, Shakespeare, Middleton, Ovide, Milton, Keats, Spenser, la Bible, Verlaine, Goldsmith, Day, Saint-Augustin, le Bouddha... A la sagacité du lecteur de reconnaître au passage la citation et de discerner son origine. Les écrivains anglais se plaisent à parsemer leurs livres de citations dont, par jeu ou par malice, ils masquent les sources. Plaisir d'humaniste, satisfaction de se trouver « entre soi », entre gens qui connaissent et aiment les mêmes choses, entre initiés qui parlent la même langue et s'entendent à demi-mot. Je ne prétends pas que l'abondance et le raffinement des allusions et des citations, chez Eliot, ait absolument la valeur d'une épreuve d'initiation, mais je crois qu'en introduisant dans *The Triumphal March* une phrase de l'*Avenir de l'Intelligence*, le poète a dû se demander avec un sourire combien de personnes reconnaîtraient le texte de M. Charles Maurras, — et peut-être ne l'aurais-je pas reconnu, moi-même, quoique les œuvres de l'auteur me soient familières depuis longtemps, si M. Montgomery Belgion ne l'avait signalé dans son intéressant volume de *Propos sur la Littérature Anglaise* (1). En revanche, le plaisir de saluer dans *Little Gidding* une phrase admirablement rythmée de la Bienheureuse Juliana de Norwich ajoute une nuance subtile, paradoxale, un peu ironique — et il y aurait beaucoup à dire sur le rôle critique et créateur de l'ironie chez T. S. Eliot — à l'émotion que nous recevons directement de ce poème.

Voilà donc les deux degrés d'initiation qu'il est nécessaire de traverser pour posséder réellement et dans sa totalité un poème de M. Eliot. Dans le domaine le plus profond, il faut être convaincu soi-même de « la suprématie de la vie surnaturelle sur la vie naturelle », pour entendre dans le secret de son cœur les résonances mystiques de cette voix ; par exemple dans la prière qui termine *Meurtre dans la Cathédrale* : « Ceux qui Te nient ne pourraient pas nier si Tu n'existais pas, et leur négation n'est jamais complète, car si elle l'était ils n'existeraient pas. Ils affirment Ton existence en vivant : l'oiseau dans l'air, que ce soit faucon ou bouvreüil ; la bête sur la terre, que ce soit

(1) Publié par les Editions de Flore.

le loup ou l'agneau ; le ver dans la terre et le ver dans le ventre ! L'homme par conséquent que Tu as créé pour qu'il ait conscience de Toi, doit Te louer en pleine conscience, en pensée, en parole et en action ! Même la main sur le balai, le dos ployé en disposant le feu, le genou plié en nettoyant le foyer, nous, les récureuses et les balayeuses de Cantorbery, le dos ployé sous le labeur, le genou plié sous le péché, les mains cachant le visage sous la peur, la tête sous le chagrin, même en nous la voix des saisons, le nasillement de l'hiver, la chanson du printemps, le bourdonnement de l'été, la voix des bêtes et des oiseaux chantent Ta louange. »

Sur le plan intermédiaire, il importe de déceler toutes les ressources et tous les chemins de cet art extrêmement raffiné où les trésors de la culture s'associent et se combinent avec la création la plus originale sans qu'il y ait disparate ou dissonance ; de même, au Moyen Age, insérait-on dans des œuvres d'orfèvrerie — alors modernes — des camées antiques. Et pour que, dans un poème de M. Eliot, des phrases de Dante, de Marvell, ou de Baudelaire ne fassent pas l'effet dérisoire et choquant d'une pierre précieuse dans un diadème de strass, il faut que le métal original dans lequel s'enchâssent ces merveilles soit digne de les recevoir et de les contenir, que la lumière se répande également sur tout le poème, création pure et emprunts, que *le courant passe*, enfin.

Je m'en veux d'avoir analysé en premier lieu, et peut-être trop longuement, les arrière-plans de la poésie de T. S. Eliot. Ils ont leur importance, et je crois, d'ailleurs, qu'on goûte davantage encore un poème lorsqu'on sait comment et de quoi il est fait. Il peut être agréable à certains d' « admirer comme une brute », mais je ne crois pas que ce soit la qualité d'admiration que souhaite pour lui-même un poète de cette qualité. A qui nous reprocherait de nous complaire à des jeux de mandarin, il est aisé de répondre d'abord que n'est pas mandarin qui veut, et ensuite que tout cela n'est pas un jeu gratuit. L'intelligence et l'âme y sont également engagés, ce qui suffit pour indiquer la valeur et la portée de ce « jeu ». Un jeu qui implique, d'autre part, un consentement et une coopération du lecteur, qui réclame son attention active, qui exclut toute paresse, toute nonchalance, toute passivité. M. H. L. Gardner a déjà souligné, parmi les thèmes de *The Waste Land*, le « désir du salut

cosmique et personnel ». Un puissant désir de *communication*, au sens le plus noble et le plus complet, anime visiblement le poète qui a écrit ceci : « L'affaire du poète n'est pas de trouver des émotions nouvelles, mais d'utiliser les émotions courantes, et, les œuvrant poétiquement, d'exprimer des sentiments qui ne se trouvent nullement en ces émotions. » Si surprenant qu'il paraisse, au premier abord, de rapprocher le nom de l'auteur de *The Waste Land* de celui de l'auteur de *Leaves of Grass* — terre déserte d'une part, gras pâturage de l'autre — l'influence de Walt Whitman sur M. Eliot est indiscutable, et M. Georges Cattaui en avait déjà fait la remarque dans l'excellente étude qu'il a consacrée à notre poète. Mais la communication que cherche T. S. Eliot n'est, évidemment, ni de la même nature ni de la même qualité que celle à laquelle aspirait Whitman ; ce n'est pas un embrassement cosmique, ou, plutôt, c'en est un sur un plan différent, sur le plan, où Whitman se fût trouvé mal à l'aise, du surnaturel, du spirituel. De même que les plus hauts arbres d'une forêt, c'est par leurs cimes que les hommes doivent se rejoindre ; pour Whitman, c'était par leurs racines. La communication que souhaite T. S. Eliot est à proprement parler *communion*, la communion des vivants et des morts, des saints et des pêcheurs.

Sans doute n'est-il pas absolument nécessaire de *communier* sur tous les plans avec l'œuvre de ce poète pour en admirer la beauté, et je ne voudrais pas que les difficultés, très réelles, de son approche, découragent par avance le lecteur. Dans tout poème, il y a cet élément de poésie pure dont j'ai parlé, qui n'a besoin pour être perçu que d'une oreille sensible.

Comment ne pas être frappé, même à travers la traduction, par la valeur incantatoire de ceci : « *The Chair she sat in, like a burnished throne,* — se reflétait dans le marbre où la glace — aux supports rehaussés de vignes fructueuses — qu'entr'ouvrait, curieux, un Cupidon doré — (un autre se cachant les yeux dessous son aile) — doublait les feux des candélabres à sept branches, — lesquels jetaient sur la table un éclat — vers qui montaient les rais de ses bijoux — du satin des coffrets versés à grand'richesse — dans l'ivoire ou le verre colorié des fioles — débouchées, ses parfums bizarres et chimiques, — onguents, pulvérulents ou liquides dormaient : — troublant, brouillant, noyant les sens dans les senteurs, — ils montaient,

par le vent de la fenêtre émus, — alourdissant la flamme allongée des cierges, — projetant leurs fumées sur les laquearia, — animant les motifs des caissons de la voûte. — D'énormes bûches de bois d'épave clouté de cuivre — brûlaient vert et orange, encadrées par la pierre — de couleur et nageait dans la lueur chagrine — un dauphin ciselé... (1) »

On peut être déconcerté par le pittoresque ironique des poèmes autour de Sweeney et de Prufrock, personnages riches d'un symbolisme propre à T. S. Eliot. Mais c'est ici le lieu de dire que symbolisme, allégorie, allusionisme, n'entament ni n'atténuent jamais la signification *humaine* du poème. C'est le destin de l'homme, sous sa forme dramatique et dans son acception agonique, qui constitue le thème continu de toute la poésie de M. Eliot. Le problème de Dieu, et le problème de l'homme par rapport à Dieu, en fonction de Dieu, voilà les sujets des poèmes, et même de ceux qui paraissent des jeux de la fantaisie singuliers et paradoxaux. Et qui n'entend cette note humaine, sous-jacente à toutes les virtuosités de l'écriture et du chant, à toutes les complexités de la pensée métaphysique, en méconnaît probablement le message primordial.

Qui ne pénétrera pas jusqu'au tréfond des arcanes de *The Waste Land* ou des *Four Quartets*, recevra déjà de la lecture de ces poèmes, ou de leur audition — et quelle magnificence plus grande encore les revêt quand ils sont dits par M. Robert Speaight ! — une valeur d'enchantement suffisante, un choc d'où ruissellent l'émotion et la joie, préalablement même à tout raisonnement. Par le contact du poème seulement, par sa musique, par l'ordonnance des images, par le pressentiment, qui naît de cette ordonnance, de leur puissance d'incantation. Certes M. Eliot est un poète difficile (quel véritable poète ne l'est ?), mais c'est une des nombreuses vertus de son œuvre que de donner au lecteur le goût de la difficulté. Ce qui, dans le temps que nous vivons, n'est pas, on le comprend, un médiocre mérite.

MARCEL BRION.

---

(1) *The Waste Land.* Le traducteur, M. Pierre Leyris, intentionnellement a laissé en anglais le premier vers, qui est une citation de Shakespeare.

REVUE DRAMATIQUE

Théatre de la Comédie-Française, Salle Luxembourg : *Renaud et Armide*, tragédie en trois actes, en vers, de Jean Cocteau. *Les Femmes du Bœuf*, un acte de M. Audiberti. — Salle Richelieu : *Monsieur de Pourceaugnac*, comédie-ballet en trois actes, en prose, de Molière. *L'Occasion*, comédie en un acte de Prosper Mérimée. — Théatre Edouard-VII : *Joyeux chagrins*, comédie gaie en trois actes et quatre tableaux de Noël Coward, adaptation française d'André Roussin et Pierre Gay. — Théatre de la Michodière : *Les Œufs de l'autruche*, comédie en deux actes d'André Roussin. *Du côté de chez Proust*, pièce en un acte de Curzio Malaparte. — Théatre de l'Atelier : *Le Revizor*, comédie en cinq actes de Nicolas Gogol.

La Comédie-Française a repris *Renaud et Armide*, de M. Jean Cocteau. L'auteur a voulu présenter dans cette tragédie, nous dit-il, « un mélange du Renaud de Godefroy et du roi Renaud de la chanson ». Son Armide semble bien issue de l'héroïne du Tasse, mais elle est assistée de la fée Oriane sa prétendue suivante, laquelle met à sa disposition un anneau magique dont le pouvoir est comparable à celui de Gygès. On le voit, les mythes s'unissent pour composer le personnage de cette enchanteresse qui tient prisonnier le valeureux Renaud.

Egaré dans les jardins d'Armide, le héros cherche donc cette princesse que l'anneau dérobe à sa vue. Témoin de ses tourments, Armide cède aux conseils d'Oriane qui lui enjoint de demeurer invisible. Le spectateur, à vrai dire, se trouve dans la même situation que Renaud. Il progresse à l'aveuglette dans une intrigue qui tarde un peu trop à se nouer. Les monologues alternés des deux personnages ne vont pas sans longueur et l'on attend avec impatience le rapprochement sans cesse contrarié par la perfide Oriane.

On prétend que Louis XIV, ayant montré à Boileau des vers de sa main, en reçut cette réponse : « Sire, rien n'est impossible à Votre Majesté. Elle a voulu faire de mauvais vers et elle y a réussi. » Loin de nous la pensée que les vers de M. Cocteau sont mauvais. Mais, comme à Louis XIV, rien ne lui est

impossible. Il a voulu s'essayer dans le style académique et a fait mouche du premier coup. Ce n'est pas aux tragédies de Racine, ni même à celles de Voltaire qu'il fait penser. Mais plutôt à Longepierre, à Lagrange-Chancel. Simple jeu d'un auteur qui s'amuse à tâter de tous les instruments. Son œuvre fournira plus tard un beau sujet de thèse à celui qui voudra opposer *Renaud et Armide* aux *Parents terribles*.

Quatre personnages animent cette tragédie. M. Jean Davy est un Renaud sobre et bien disant. M. André Falcon, dans le rôle de l'écuyer, lui donne la réplique avec goût. Mme Louise Conte est une Armide fort séduisante et Mme Denise Noël, une Oriane dangereuse et attachante.

Le spectacle commence par *Les Femmes du Bœuf*, un acte de M. Audiberti, pièce qui, sous les dehors d'une farce, vise à exprimer certaine cruauté de l'existence. Le Bœuf est le surnom donné au boucher d'un petit village. Ce personnage, prépondérant par sa masse comme par son importance sociale, a connu le veuvage à plusieurs reprises. Il vit entouré d'une famille qui se compose surtout de femmes. On n'ose le contredire car sa nature sanguine le porte aux excès. Son fils est d'une espèce toute différente. Rêveur, sensible à la poésie des solitudes, il n'a pu se faire à l'étal paternel et est devenu berger. Le Bœuf a honte de ce rejeton indigne. Mais, l'âge venant, il faut songer à céder la boucherie. On a dû rappeler le fils et c'est lui qui, en peu de temps, devient maître dans la maison. Pourvu d'une responsabilité nouvelle, le garçon change sous nos yeux. Son père n'est plus rien, le dauphin a détrôné le roi et fait sentir le poids de sa volonté nouvelle.

Le défaut de cette pièce est dans son manque d'unité. On croit que l'auteur plaisante et, tout d'un coup, il parle sérieusement, prête des aspirations profondes à des personnages burlesques, prétend instituer un conflit d'âmes au sein d'une bouffonnerie. Le Bœuf est un héros de Marcel Aymé alors que le fils sort du répertoire de Giono. D'où un certain décalage dans le dialogue qui les oppose. L'évolution du fils achève la rupture d'équilibre et le spectateur demeure réticent devant l'appel au tragique qui marque la conclusion.

M. Louis Seigner fait grosse impression dans le rôle du Bœuf grâce à sa carrure et sa puissance vocale. La composition dépasse ici les limites du personnage. M. André Falcon, qui joue le fils,

s'y montre éloquent. Mme Line Noro se tire avec agrément du rôle ingrat d'une servante sur qui repose la tâche d'exposer une partie de l'intrigue.

***

A la salle Richelieu, la troupe de la Comédie-Française a repris *Monsieur de Pourceaugnac*. Cette farce est toujours assurée d'un franc succès. Louis XIV y prit beaucoup de plaisir, mais, dans la suite, le public prétendit avoir le goût plus fin et, au dix-neuvième siècle, les spectateurs du parterre éprouvèrent des haut-le-cœur devant de telles facéties. La poursuite de M. de Pourceaugnac menacé par l'artillerie des apothicaires froissa ces gens délicats. De nos jours, ce divertissement a été réhabilité et Tout-Paris l'applaudit du même élan que les gentilshommes de la Cour.

M. Jean Meyer, à qui l'on doit la mise en scène, a fait là une présentation de haut goût. Le motif du début, prétexte à faire défiler les protagonistes qui berneront M. de Pourceaugnac, est représenté devant un rideau de fond qui se lève ensuite, découvrant au premier plan les deux maisons prescrites par l'indication scénique de Molière et, dans le fond, une place publique. On voit Eraste agenouillé, baisant la main de Julie. Nérine, « femme d'intrigue fausse Picarde », intervient et tout se prépare en peu de temps pour abuser M. de Pourceaugnac. C'est M. Jacques Charon qui joue le rôle du gentilhomme de Limoges dont Nérine a dit : « *S'il a envie de se marier, que ne prend-il une Limousine et ne laisse-t-il en repos les chrétiens* ? » Il en fait une composition d'une bouffonnerie truculente, paré qu'il est, à la dernière mode telle qu'on l'interprète en son pays, avec un chapeau à plumes vertes et rouges, un habit trop long, des souliers extravagants dont les rubans lui font une démarche de coq pattu. Son œil fixe, sa face qui semble de bois peint, suffisent à déchaîner les rires. Au cours des scènes burlesques qu'il anime, il en est, de pure et très bonne comédie, telle que celle où Eraste, prétendant avoir maintes fois rencontré sa victime à Limoges, lui fait donner sur la famille Pourceaugnac des indications qu'il prétend retrouver dans sa propre mémoire, cela à tel point que le malheureux, incrédule tout d'abord, devient peu à peu sa dupe et s'écrie : « *Il dit toute la parenté.* » Molière a repris là le procédé qui lui a servi, deux ans

plus tôt, dans *L'Avare*, alors que maître Jacques ayant questionné habilement Harpagon sur la cassette, confond ensuite son maître par sa connaissance de l'objet.

Autre scène de grand style, celle des médecins. La consultation qu'ils donnent à Pourceaugnac n'eût pas été désavouée par Guy Patin lui-même. La description du mal, les remèdes à prendre sont exactement conformes à la science de l'époque. Le comique naît seulement de ce que le patient est en parfaite santé. Dira-t-on que pareil quiproquo ne se verrait pas de nos jours ? Même quand il charge, Molière ne vieillit pas.

M. Jean Meyer mérite pour son jeu, dans le personnage du perfide Sbrigani, les mêmes éloges que pour sa mise en scène. M. Jean Weber est un agréable Eraste et M. Georges Chamarat, un Oronte dans la bonne tradition. M. Robert Hirsch fait de son apothicaire un personnage trop dansant. Ce Pierrot enfariné semble extérieur à l'action et s'évade de l'ensemble par ses bonds et ses ronds de jambes. Mme Béatrice Bretty est une savoureuse Nérine, Mme Marie Sabouret a beaucoup de grâce en Julie et Mme Micheline Boudet, légère et vive, dit sa scène de Lucette, « feinte Gasconne », avec une prestesse étourdissante. On regrette qu'elle ne participe pas au divertissement de la fin où sa science accomplie de la danse lui permettrait de faire merveille. Perchée sur une marche au-dessus des masques, elle est comme la nageuse au bord de la piscine. L'envie d'y plonger ne doit pas lui manquer.

Pourquoi avoir commencé le spectacle par *l'Occasion*, de Mérimée ? Cette pièce, tirée du Théâtre de Clara Gazul, est fort aimable et son texte réjouit l'esprit. Mais le sujet ne convient guère au jeune public qui fait habituellement ses délices de *Monsieur de Pourceaugnac*. C'est un bouquet de fleurs dangereuses à respirer pour les petites filles « dont on coupe le pain en tartines ». On y voit deux jeunes personnes, pensionnaires d'un couvent à La Havane, que saisit un même amour pour l'abbé directeur de cette institution. La chose va loin, car un enlèvement est projeté. Elle se termine tragiquement sur l'empoisonnement de l'une des soupirantes par sa rivale, laquelle va se jeter ensuite dans un puits. Le dialogue est d'une qualité rare. Et, afin de faire sentir qu'il ne s'agit que d'une plaisanterie, l'abbé coupable s'adresse, dans la dernière réplique, au public en lui demandant son indulgence pour « *avoir causé la mort de*

ces deux aimables demoiselles ». Comme presque toujours, dans le Théâtre de Clara Gazul, il prie aussi qu'on excuse « *les fautes de l'auteur* ». Regrettons que cette modestie n'ait pas fait école. Mérimée, dans cette pièce, n'a commis qu'une seule faute : celle de croire que la Croix du Sud est visible de La Havane.

M. Jean Martinelli joue le rôle de l'abbé avec beaucoup d'esprit. Mme Jeanne Moreau est une émouvante dona Maria. Et Mme Maria Sabouret, une éclatante dona Francisca.

***

M. Noël Coward acteur n'est un débutant que pour le public parisien. Il a joué pour la première fois en Angleterre à l'âge de dix ans. Entre treize et quinze ans, il a écrit une bonne vingtaine de pièces. A cette époque, il était, comme Shakespeare, un auteur difficile à représenter, car certaines de ses œuvres, où il entrait pourtant beaucoup d'action, se déroulaient en l'espace de dix minutes. Fort de cette expérience qui lui valut une maturité précoce, il n'aborda le théâtre pour son compte qu'à vingt ans. La critique proclama son génie. Le public fut d'un avis différent et la pièce quitta l'affiche au bout de huit jours. Le second essai eut un résultat semblable : articles débordant d'éloges, recettes nulles. La troisième fois, les critiques s'accordèrent pour déclarer que la pièce ne valait rien. Elle fit une carrière triomphale.

On conçoit qu'après cela M. Coward soit blasé sur le bien comme sur le mal qu'on peut écrire de lui. Il a écrit et joué plus de trente pièces, représentées dans le monde entier, sans compter les revues et les opérettes. Son amour pour notre pays l'a poussé à interpréter lui-même, au théâtre Edouard-VII, le principal rôle de *Joyeux chagrins*. L'épreuve était redoutable même pour M. Coward qui parle notre langue à merveille. Il l'a surmontée avec éclat et on ne lui a fait qu'un reproche touchant la discrétion de son accent. « Vous devriez le forcer, ce serait d'un bien meilleur effet », lui ont dit quelques-uns de ses amis.

Nous ne le croyons pas. Un accent étranger est à proscrire chez le personnage principal d'une comédie. L'effet savoureux du début laisse vite place à la lassitude. Et puis M. Coward est trop Parisien pour manquer de naturel. Son accent demeure

si léger qu'on l'oublie. Ses répliques, ses attitudes semblent dictées par une inspiration constante. Et pourtant il joue le rôle d'un acteur célèbre que les femmes poursuivent. Lui ferons-nous grief d'avoir rendu son héros sympathique au lieu de s'être plu à le gonfler d'une vanité insupportable comme l'exigeait la tradition ? Non, car la manière dont il présente et accommode ses personnages, la liberté qui gouverne leurs allées et venues font que nous sommes introduits au sein d'une atmospère à la fois extravagante et parfaitement vraisemblable. Ainsi, au premier acte, une jeune admiratrice du fameux comédien Max Aramont qui a réussi à passer la nuit avec son idole en prétextant qu'elle a oublié sa clef, se trouve, le matin, en présence d'une dame qu'elle croit en visite. Cette dame n'est autre que Mme Aramont. L'autre, qui n'a pas fait mystère de son aventure, est fort confuse en apprenant le nom de son auditrice. Mais Mme Aramont est la première à rire de la chose. En revanche, la secrétaire regarde l'intruse d'un mauvais œil.

Les entrées et les sorties se succèdent chez Max Aramont où les femmes passent plus de temps que les hommes. L'objet de tant d'attentions regarde évoluer cet aimable carrousel avec un parfait détachement. C'est de cette nonchalance que naît le comique. L'humour anglais souligne ici d'un trait de caricature des personnages semblables à quantité d'écervelés des deux sexes dont le monde est plein. Car, ces pantins, nous les reconnaissons. Ils sont ceux dont la brève histoire compose la partie divertissante de l'existence.

M. Noël Coward mène le jeu et tient en même temps le rôle du miroir où se réfléchissent les pensées et les gestes de chacun. Une bonne troupe le seconde. M. Van Doude s'y révèle dans le personnage savoureux d'un jeune auteur à lunettes, aux cheveux et aux gestes fous. Sans atteindre à la précision d'effets d'un Gérard Philippe, ce comédien, qui le rappelle parfois, promet beaucoup. Citons aussi Mmes Tania Balachova, en secrétaire, Elisabeth Hijar, qui joue la femme de Max Aramont, et Nadia Gray, la jeune amoureuse, fort pétulante et inconséquente.

***

Les mères ne mèneront pas leurs filles entendre *Les Œufs de l'autruche*, de M. André Roussin. Mais elles iront avec leurs

maris et, en cette compagnie, pourront tirer, quelque enseignement de cette pièce d'une drôlerie si éclatante qu'elle en est quelquefois brutale. Cela pourrait s'appeler « l'Ecole des Garçons ». Et aussi celle des parents, car chaque génération y trouve son compte.

Hippolyte et Thérèse Barjas ont deux fils, l'un qu'on ne voit pas, « comme l'Arlésienne », observe son père, et cette comparaison prendra, dans la suite, tout son sens, l'autre qui apparaît peu à la maison. Une conversation avec son cousin Roger apprend à Hippolyte ce qu'il a été, jusqu'à présent, le seul à ignorer. Son fils « l'Arlésienne », peu doué pour les assurances où il a fait de mauvais débuts, a la passion du chiffon. Son rêve est de devenir un grand couturier. Mais une telle activité concorde, chez lui, avec des goûts très fâcheux. Ce garçon ne s'intéresse aux femmes que pour les vêtir de robes ravissantes. La réaction du père est d'autant plus vive que cet Hippolyte fait régner chez lui la terreur par l'effet de son caractère redoutable. Tout d'une pièce, sujet à de violentes colères, il a l'injure facile et le mot vif. On conçoit donc l'état dans lequel cette révélation va le mettre.

Ce n'est pas tout. Henri, le second des fils, a, lui, des penchants normaux. Mais son amoralité est scandaleuse. Favori d'une comtesse polonaise, il vit des subsides que cette dame lui octroie et trouve également fort naturel de n'occuper qu'une place fortuite dans les faveurs de sa belle.

Hippolyte, instruit de ces diverses turpitudes, éclate et assourdit tout le monde de ses imprécations. Sa belle-mère, personne innocente, qui ignore le mal, n'ayant fait que l'irriter davantage par son incompréhension de la situation, le chef de famille s'en prend à sa femme, Thérèse. Il trouve alors à qui parler. C'est là que la pièce prend tout son sens. Thérèse lui montre quelle part il a dans cette aventure. Travailleur acharné, mari souvent acariâtre, il ne s'est jamais occupé de ses enfants. Les propos qu'il leur a tenus ont été ceux d'un sceptique qui grogne sur toute chose et n'en prend aucune au sérieux. Ancien combattant dans l'infanterie, il s'est proclamé ennemi des chefs et a trouvé parfaitement normal que son fils aîné échappât au service militaire. Esclave du devoir, fidèle à la tâche qu'il s'était assignée de fournir la prospérité aux siens, il ne s'est nullement inquiété de savoir si ses fils suivaient son exemple. Les voilà

aujourd'hui dévoyés. Qu'il s'interroge et s'accuse au lieu de récriminer contre les autres.

Cette scène est excellente. Elle exerce son influence sur tout le reste et fait que le thème, en dépit de son caractère osé, n'a jamais rien de choquant. Ajoutons que l'outrance des situations donne le tour de la plaisanterie à ce qui pourrait être une charge de mauvais goût si la main de l'auteur ne se montrait légère. Nous acceptons toutes les conséquences du postulat, parmi lesquels il en est de fort imprévues. Entre autres celle-ci qu'Hippolyte, égaré par un propos échappé à sa femme, s'imagine qu'elle le trompe et ajoute cette infortune supposée aux deux réelles qui l'accablent déjà. Et encore cette conclusion : le jeune couturier en herbe vient de gagner un prix de deux cent mille francs octroyé au vainqueur d'un concours où l'on présentait des modèles de robes. Il faut donc reconnaître sa vocation. Pour qu'il puisse s'établir, des fonds sont nécessaires. C'est la comtesse polonaise qui les fournira, non seulement avec le consentement, mais sur la demande du père.

Tout cela est dit avec une drôlerie accomplie, proclamons-le. Et l'auteur, sur la corde raide, évite tout faux pas. Il fait de la haute satire sans jamais se compromettre dans la comédie de caractères, ce qui aurait des conséquences fatales au bon goût. Aucune note déplaisante ne fait tache dans cette symphonie burlesque. Une leçon s'en dégage, discrète mais d'un accent profondément humain, en des répliques qu'on n'oublie pas.

Dire de M. Pierre Fresnay qu'il est l'un des grands acteurs de ce temps ne serait que répéter une vérité connue. Il donne à ce personnage d'Hippolyte une densité émouvante sous la virulence comique. Ce petit bourgeois accablé par le ridicule et le chagrin a, grâce à lui, des accents dont le pathétique caché retentit de façon puissante. Par son maintien, par ses gestes d'une autorité raide et dérisoire, le personnage fait penser à certaines créations de Victor Boucher. Mais ce n'est qu'apparence fugitive. M. Fresnay a mis là sa marque d'une qualité qui reste toute personnelle. M. Jean-Henri Cambos compose avec beaucoup de fraîcheur et de cynisme inconscient le rôle d'Henri. Mme Marguerite Cavaldaski, en Thérèse, dit fort bien la scène importante qui l'oppose à Hippolyte.

La pièce est suivie d'un acte de M. Curzio Malaparte : *Du côté de chez Proust.* Il s'agit d'une reconstitution du décor et

de certains personnages proustiens. Des gens curieux d'aller voir cette pièce, s'informent : « *Que faut-il avoir lu de Proust ? — A peu près tout,* devra-t-on leur répondre. *Mais on craint qu'après cela, vous ne soyez guère satisfaits !* » L'entreprise était hasardeuse en effet et l'on ne saurait dire que l'auteur l'a menée à bien. Nous sommes introduits dans la garçonnière de Saint-Loup où figurent, avec l'ameublement de l'époque, le portrait de la duchesse de Guermantes et une célèbre robe de bal portée jadis par cette dame. Saint-Loup paraît, en sous-officier de hussards à dolman bleu ciel et à pantalon rouge. Son amie Rachel (« *Rachel quand, du Seigneur...* ») et Marcel Proust en personne, lui donnent la réplique. Ce qui sauve bien des choses c'est, d'une part, que Rachel est Mme Yvonne Printemps qui, sous des prétextes divers, change de toilette, chante, danse, et que, d'autre part, Marcel Proust est représenté par M. Pierre Fresnay, dandy évanescent de 1907, à la face pâle, aux effets de mouchoir, aux propos précieux. Pareil duo suffit à enchanter. Le texte est en partie de Marcel Proust, car l'auteur a imaginé de placer dans la bouche de son personnage d'importants passages d'*A la recherche du temps perdu.* Singulière inspiration ! D'abord il est manifeste que Marcel Proust ne parlait pas comme il écrivait. Puis ses meilleurs morceaux eux-mêmes ne sont pas faits pour être dits et toute la science d'un Fresnay ne saurait dissimuler la longueur des phrases, les répétitions voulues comme celles des motifs musicaux, la recherche souvent lente de la pensée chez un auteur dont l'inspiration se manifeste selon le train incertain et capricieux du rêve. Contours indistincts puis plus précis, images, couleurs, sonorités subtiles, tout cela s'esquisse pour s'amplifier ensuite dans la phrase de Proust. C'est exactement le contraire du style de théâtre. Les spectateurs écoutent, avides d'une révélation. Quelques-uns se pâment. Puis la fatigue vient et unit dans une somnolence semblable les familiers de Proust, soit deux ou trois sur cent, et les autres. Répétons-le : heureusement, M. Fresnay et Mme Printemps sont là. M. Jacques Sernas tient avec habileté le rôle de Saint-Loup.

***

Le théâtre de l'Atelier a repris *le Revizor,* de Nicolas Gogol, adapté et mis en scène par André Barsacq. La pièce vaut par

l'ampleur de son comique, la jovialité cruelle avec laquelle les petitesses de l'homme y sont peintes. La donnée, très simple, contient la trouvaille propre à mettre en train toute une troupe de grotesques. Les fonctionnaires d'une petite ville de Russie attendent l'arrivée du Revizor, puissant personnage délégué par le Tsar pour inspecter les services. A commencer par le gouverneur, chacun tremble, car tous sont plus ou moins concussionnaires et la Sibérie les attend. Or un jeune dadais cousu de dettes vient de descendre à l'hôtel avec son domestique et c'est lui qu'on prend pour le Revizor. Les autorités s'empressent autour de lui, multipliant les courbettes. Effrayé d'abord, car il croit qu'on va l'arrêter, le nouveau venu entre dans son rôle, se fait loger, copieusement gaver, et soutire de l'argent à tous ceux qui viennent lui faire la cour.

Est-ce l'interprétation, pourtant homogène et d'une bonne tenue ? L'œuvre, cette fois, révèle ses limites. Elle apparaît comme une grosse farce sur cette Russie d'hier et de toujours, peinte, à l'époque de Gogol, dans les *Souvenirs* du marquis de Custine et restée telle aujourd'hui. Il manque aussi au texte la variété, le renouvellement indispensable aux effets comiques. Une scène est répétée à trois reprises sans variantes appréciables, celle au cours de laquelle le faux Revizor se fait approvisionner en roubles par des interlocuteurs successifs en tenant chaque fois le même langage. Molière aurait trouvé mieux.

M. Michel Bouquet est agréable mais trop sautillant dans le personnage de l'imposteur. L'autorité lui fait défaut pour tracer cette silhouette où Jouvet a mis tant d'éclat. M. Jean Brochard, vigoureux, reste bonhomme en gouverneur. Mme Madeleine Lambert joue la femme du gouverneur avec entrain et mordant, secondée de façon un peu mièvre par Mme Colette Ripert, qui figure sa fille. Les autres offrent un ensemble agréable et coloré, auquel manque ce coup de pouce qui achève le mouvement.

La prochaine chronique rendra compte de la pièce de M. Paul Claudel, *Partage de Midi*, dont la première représentation au Théâtre Marigny fut un triomphe pour le poète et ses interprètes.

ROBERT BOURGET-PAILLERON.

A TRAVERS LA PRESSE

LE CONFLIT INDONÉSIEN

Aux termes d'un accord conclu avec la République indonésienne de Java, le gouvernement des Pays-Bas s'était réservé le droit de constituer une fédération des gouvernements locaux de l'Indonésie et les républicains javanais, de leur côté, devaient faciliter cette tâche. En dépit des pourparlers menés depuis un an, il fut impossible d'aboutir à l'entente souhaitée. La Hollande s'est donc résolue à une intervention armée. Des troupes parachutées ont pris Djokdjakarta, capitale de la République de Java. Les membres du gouvernement ont été arrêtés. Ce coup de force a suscité de vives réactions chez les Nations Unies. Le correspondant du Monde *à Londres les signale en ces termes :*

L'opinion britannique dans son ensemble désapprouve l'initiative prise en Indonésie par le gouvernement hollandais. L'attitude de celui-ci envers la République indonésienne est trop nettement opposée à celle que s'est fixée le gouvernement britannique dans ses rapports avec les nationalismes asiatiques pour pouvoir être soutenue ici. La force militaire seule, déclare-t-on, ne peut pas résoudre le problème des relations entre les Asiatiques et les Européens.

Non seulement les Hollandais, ajoute-t-on, vont provoquer dans les territoires auxquels ils sont intéressés une recrudescence des guérillas, mais ce conflit peut avoir de fâcheuses répercussions dans les territoires intéressant d'autres puissances européennes ; c'est évidemment à la Malaisie que songent d'abord les Anglais.

La politique hollandaise, estime-t-on, risque d'entraîner de plus en plus les nationalismes de l'Asie méridionale et orientale vers le communisme et la haine des blancs.

Dans le Figaro, *M. Jean Massip estime au contraire que la décision du gouvernement hollandais s'imposait en raison du peu de soin observé par les républicains d'Indonésie à tenir leurs engagements.*

La thèse du gouvernement de La Haye est difficilement réfutable. L'accord du 17 janvier, instituant la trêve, prévoyait de la manière la plus formelle que, durant la période intérimaire qui devait conduire à la constitution des Etats-Unis d'Indonésie, la souveraineté continuerait d'appartenir à la Hollande. Cette clause de l'accord n'a jamais été acceptée par les républicains qui désiraient pouvoir, à leur guise, « travailler » les gouvernements fédérés et les gagner à leur cause.

Le gouvernement républicain s'est d'ailleurs montré incapable d'exercer la souveraineté dont il réclamait le bénéfice. Et lorsqu'il a agi librement, il a sciemment porté atteinte aux intérêts hollandais.

Les violations de la trêve, le long de la ligne de démarcation, entre les territoires républicain et hollandais, ne se comptent plus. On en dénombra 350 par semaine en février dernier et, plus récemment, les infiltrations le long de la ligne se multiplièrent et prirent une ampleur menaçante.

En outre, l'agitation créée par les Indonésiens favorisait une entreprise politique :

Les Hollandais n'auront pas de mal à démontrer, enfin, la collusion entre le gouvernement de Mohammed Hatta et les communistes. Hatta est sans doute un communiste repenti, mais il était tombé récemment sous l'influence d'un certain Tan Malacca, chef du parti du prolétariat, et communiste à peine déguisé, à qui il envisageait même de confier une part du pouvoir.

Le gouvernement de La Haye fut ainsi placé devant l'alternative suivante : ou bien tolérer une action qui tendait à ruiner par avance le système fédératif prévu en Indonésie, ou bien intervenir par la force. Il a choisi le deuxième terme et les arguments ne lui feront pas défaut pour démontrer au Conseil de Sécurité que toute autre solution eût fait le jeu des agitateurs qui, de Pékin à Java, en passant par Rangoon et Singapour, s'emploient à communiser tout l'Extrême-Orient.

Dans l'Humanité, *M. L'Hermitte traite la question sous un autre angle, comme on l'imagine. Il reproche aux républicains de Java d'avoir sévi contre les communistes et déclare que cet excès de zèle n'a servi à rien :*

L'impérialisme vient d'administrer la preuve une fois de plus que lorsqu'il a bien utilisé ses créatures il n'hésite pas à s'en débarrasser sans autre forme de procès. Les Mohammed Hatta, Soekarno ou autres Chahrir peuvent maintenant méditer tout à loisir cette vérité : la trahison ne paie pas ! Et cette leçon pourrait être utilement entendue par tous les Mohammed Hatta du monde. On commence par proscrire les communistes, les démocrates, et l'on se trouve un beau jour proscrit à son tour...

Ce son de cloche donne une idée de la complexité du problème indonésien. La Gazette de Lausanne, *par la plume de son correspondant à La Haye, fait un exposé détaillé de la question et relate les pillages, les massacres et les enlèvements de fonctionnaires indigènes exécutés à Java par les extrémistes. Pendant ces temps, les négociations se poursuivaient sans résultat.*

La Haye attendait une réponse claire : elle a été déçue. Quand le cabinet néerlandais se réunit, samedi, vers 4 ou 5 heures du matin, il dut constater que la république n'avait donné aucune réponse quelconque, qu'elle n'en donnerait d'ailleurs pas, car des nouvelles toutes fraîches annonçaient que M. Hatta était alité et demeurait chez lui pour une quinzaine de jours. De plus, on apprenait que le président de la République indonésienne, M. Soekarno, se mettait en route pour rendre visite au pandit Nehru et qu'il était accompagné de six ministres et d'une douzaine de fonctionnaires. Autant dire que le gouvernement de Djokdjakarta n'y était plus pour personne...

Les Hollandais ont patienté longtemps. S'ils se fâchent aujourd'hui, c'est à bon escient. Il est urgent qu'on mette fin à la terreur sous laquelle ont vécu jusqu'à présent les populations pacifiques de Java et de Sumatra.

La Haye a pris ses responsabilités. Rien désormais ne saurait influencer sa ligne de conduite. Elle a fait des concessions sans nombre aux Nations

Unies qui, sous prétexte de faire régner la paix, n'ont réussi qu'à embrouiller la situation. La Haye espère que l'on comprendra outre-Atlantique qu'elle ne pouvait attendre davantage. Mais il semble qu'on soit décidé ici à supporter les conséquences d'une incompréhension totale, si elle devait se manifester.

Sur le plan de la politique intérieure, il faut noter que les syndicats non communistes, s'ils n'approuvent pas formellement l'intervention de la force armée, ont tout de même décidé de ne pas entrer en grève pour l'instant. On attend le débat parlementaire qui suivra la déclaration que le gouvernement annonce pour lundi après-midi. On estime que toutes les fractions, à l'exception des communistes et de l'aile gauche socialiste, approuveront le cabinet. Du point de vue militaire, on pense que l'action sera terminée en quelques jours ; c'est à ce prix qu'est la réussite. Et l'on ne désespère pas de rétablir le calme en Indonésie avant la nuit de Noël.

LES PROBLÈMES DE LA PAIX

Le Bulletin de l'Institut des Hautes Etudes Américaines examine la situation internationale au cours d'un vaste tour d'horizon. La situation en Allemagne y fait l'objet d'un important passage.

L'organisation progressive de l'Allemagne occidentale constitue pour les espérances soviétiques en Allemagne orientale un danger certain. D'autre part, l'Allemagne de l'Est demeure assez déshéritée au sein de la zone d'expansion russe, du fait du transfert à la Pologne des centres miniers : elle est en outre tributaire à un degré élevé des fournitures de la Ruhr. Les réticences de la Pologne et l'isolement de la Ruhr obligeraient l'U. R. S. S., dans le cas d'une promotion effective de l'Allemagne orientale, à des concessions qui ne feraient qu'accentuer les appréhensions de Varsovie et de Prague. Aussi bien est-ce sous cet aspect qu'il faut considérer l'imminent voyage à Moscou du chef du gouvernement tchécoslovaque, M. Zapotocky, que doivent non seulement accompagner MM. Clementis, ministre des Affaires étrangères, et Dolansky, ministre des Finances, mais encore plusieurs autres ministres.

Les élections berlinoises ont donc une incontestable portée internationale, car une installation plus poussée des Soviets en Allemagne implique une certaine modification des rapports entre Moscou et ses satellites, chez qui le relèvement de l'Allemagne, même sous le signe soviétique, suscite des réactions analogues à celles que vient d'exprimer la France dans la discussion qui, à propos de la Ruhr, de la trizone et du statut de l'occupation, l'oppose à ses alliés anglo-américains.

En ce qui concerne les élections berlinoises, le Times *se montre moins optimiste et estime que l'Ouest ne doit pas donner à ce scrutin le sens d'un ralliement à sa cause :*

Il se forme, dans la zone occidentale, une nouvelle opinion publique, souvent critique et parfois hostile aux Puissances occidentales, de caractère allemand bien marqué, qui n'est démocratique qu'avec réserve, qui se situe plus à droite qu'à gauche, et qui est résolue à regagner une partie de l'influence perdue par l'Allemagne en Europe. C'est avec cette Allemagne, qu'elle soit divisée entre Est et Ouest ou unie sous un Gouvernement unique, que les Puissances occidentales auront à traiter, non avec les habitants si éprouvés du seul Berlin.

Sur ces questions du règlement de la paix et de nos rapports futurs avec l'Allemagne, Perspectives *note que l'opinion publique internationale se détourne de toutes ces conférences officielles qui n'aboutissent jamais à rien.*

C'est là l'état d'esprit que traduit le succès de manifestations comme celles de Garry Davis au Vélodrome d'Hiver ou le rassemblement pour la paix à New-York, ou encore le dernier discours de M. Churchill aux Communes le 10 décembre qui, allant plus loin et restant dans le concret, cherche à bâtir.

Voulant définir une claire politique allemande il a préconisé le retour à l'individualisme des Etats germaniques et une réconciliation France-Allemagne dont la France prendrait l'initiative, ce qui, selon lui, remettrait notre pays à la tête de l'Europe. Comme il l'a fait observer, les circonstances sont plus favorables qu'il y a deux ans lorsque pour la première fois il fit à Zurich cette proposition. Dans le sens préconisé un accord culturel franco-sarrois vient d'être signé. Quelque chose d'analogue pourrait être envisagé avec la Bavière. Mais nous avons toutes raisons de nous souvenir d'avoir à nous méfier et une transformation de la mentalité germanique — le renoncement des Germains à la domination de l'Europe et du monde — reste malheureusement peu probable. Cette troisième force internationale dont on a senti une fois de plus les possibilités d'existence à l'O. N. U. a peu de chances de naître d'un rapprochement franco-allemand.

Dans le Journal de Genève *M. René Payot s'occupe également de Garry Davis et estime que le courant sentimental déchaîné par le jeune Américain exprime à la fois la déception causée par l'impuissance de l'O. N. U. et l'aspiration des masses vers un ordre international propre à garantir les individus comme les Etats.*

Il ne suffit point, dans les circonstances actuelles, de déclamer des odes à la paix, car on ne la conservera point par des manifestations oratoires. Et nous ne sommes pas très rassurés de voir que les communistes aux ordres du Kominform encouragent vivement les pacifistes au cœur pur des pays occidentaux. Nous le serions davantage si un Briand soviétique s'écriait à Moscou : Arrière les canons et les mitrailleuses !

Cette action pour la paix, malgré son caractère limité, pourrait peut-être être féconde si elle encourageait les Occidentaux non point à s'endormir dans un mol optimisme, mais à comprendre qu'ils doivent être en état de défendre leur propre liberté. La volonté de s'opposer à tous les impérialismes, la fermeté morale mise au service de la reconstruction, voilà les meilleures assurances contre la menace d'une guerre. Toute mollesse intellectuelle et matérielle est génératrice de dangers. Une grande puissance pèse les risques. C'est ce qu'Hitler a fait lorsqu'il a commencé, en 1936, par réoccuper la Rhénanie. Mais la France n'a pas réagi. Veut-on recommencer de chloroformer l'opinion publique, d'endormir sa vigilance, d'émousser sa force de résistance ?

LE RÉTABLISSEMENT DE LA FRANCE

Sous ce titre : la Guerre des Plans, *le Bulletin de France-Documents consacre une étude approfondie aux relations franco-américaines et à l'application du plan Marshall. Le rédacteur de l'article observe que les avertissements américains se multiplient à notre adresse et que le débat sur les crédits pour l'aide à l'Europe doit être suivi par nous avec une attention toute particulière.*

Rappelons au passage que l'opinion publique est faussement orientée à ce sujet. La question ne sera nullement réglée le 20 janvier. La discussion commencera seulement, à cette date, sur les propositions transmises

par la Maison-Blanche au Congrès. Les demandes pour le deuxième trimestre de 1949 seront examinées tout d'abord. Les crédits précédemment alloués, en effet, l'avaient été pour quinze mois, mais le président des Etats-Unis avait été autorisé à les utiliser en douze mois, si la nécessité apparaissait d'une aide plus importante que celle prévue par le Congrès. En fait, il en a bien été ainsi, et les dernières ressources seront épuisées au cours du premier trimestre 1949. Avant d'aborder le débat sur la deuxième annuité du plan Marshall, qui, coïncidant avec l'année fiscale américaine, partira du 1er juillet 1949, il faudra donc combler le trou du deuxième trimestre de 1949. Certes, la première discussion anticipera sur la seconde et, à cette occasion, un examen sérieux sera fait de l'utilisation des crédits par chacun des pays secourus. De même on appréciera les progrès réalisés pour la reconstruction économique et financière de l'Europe, reconstruction qui — il faut le répéter parce que nous avons trop tendance à l'oublier — est l'objet principal du plan Marshall. La discussion sur les crédits intérimaires préparera dès lors celle sur la deuxième annuité.

Il note ensuite le louable effort accompli en ce moment par le gouvernement français pour remettre de l'ordre dans les finances publiques. Mais une question se pose : était-il opportun de financer le plan Monnet par le plan Marshall? Le premier de ces deux plans manquait de base solide. D'autre part, l'esprit de système, un peu trop développé chez nous, a rendu nos dirigeants imperméables à une vérité première en vertu de laquelle le seul plan efficace est celui qui permet à chacun de travailler avec le maximum de rendement.

Vaut-il mieux avoir assez de charbon, de laine, de coton, d'acier, pour faire tourner nos usines à plein et utiliser quarante-huit heures de travail disponible par semaine ? Vaut-il mieux donner aux producteurs agricoles les engrais, les semences, les aliments pour le bétail, les pièces de rechange, que d'investir nos rares disponibilités en travaux de premier établissement ?

Le clan des planistes répond : il faut posséder, en 1952, un outillage de production qui permette à la France de se passer de l'aide américaine : la priorité appartient donc à notre plan. C'est cette conception qui, pour prendre un exemple pratique, fait construire par le « Gaz de France », à travers la campagne, des conduites de gaz surpressé pour desservir des réseaux urbains aujourd'hui alimentés par des usines qui manquent de charbon, et fait établir par l'Electricité de France des interconnexions qui ne donneront pas un kilowatt de plus aux consommateurs. Le progrès technique est-il un bien et doit-il, en toute circonstance, recevoir priorité ?

Trop d'Américains qui nous ont visités récemment se sont étonnés de notre oisiveté apparente. Pouvaient-ils savoir que tant de Français voudraient travailler plus et qu'ils ne le peuvent pas ?

Peut-être les enquêtes menées devant les Commissions du Sénat et de la Chambre des Représentants établiront-elles que la distribution des crédits du plan Marshall a été mal faite.

Pratiquement, ces crédits ne sont guère allés jusqu'à présent qu'aux services publics et aux entreprises nationalisées et semi-nationalisées. Quel rôle exact auront-ils joué pour équilibrer le déficit des nationalisations ? La marge est étroite entre les travaux neufs et les travaux d'entretien, et la tentation est grande de diminuer le déficit d'exploitation en augmentant l'imputation aux investissements. Certains disent déjà en Amérique que les crédits pour le rééquipement servent à prolonger, en Europe, l'expérience des nationalisations. On ne peut leur donner complètement tort.

En outre le planisme français et le planisme britannique ne s'accordent pas. Nous comptons sur un excédent d'exportations vers l'Angleterre afin de nous procurer des livres, alors que M. Stafford Cripps prétend aboutir à un excédent d'importations anglaises en France. La guerre des plans est celle des nationalismes économiques. Sous couleur d'entente internationale, on va vers un désordre général patronné par l'O. N. U.

NOS DÉPENSES PUBLIQUES

Le Monde *a publié récemment des extraits du rapport consacré par la Cour des Comptes aux gaspillages de l'Administration depuis ces dernières années. Quelques passages particulièrement typiques en sont à citer. Tels ceux qui concernent les acquisitions d'immeubles :*

— Affaire de l'hôtel de La Rochefoucauld-Doudeauville, 65, rue de Varenne (acquis par l'Agriculture).

— Payement abusif par l'Armement (1946) de 2.673.655 francs à l'hôtel Florida, 12, boulevard Malesherbes, pour le cabinet du ministre, ainsi qu'à l'hôtel Parc, 36, rue Desnouettes.

— Centre militaire de la Marine, 4, avenue Gabriel, 5 millions de travaux, puis abandon.

Les réquisitions militaires y ont aussi leur place :

— Innombrables cas de prélèvements opérés sans aucun titre.

— Réquisitions de spiritueux, vins fins, apéritifs, vêtements civils, vêtements féminins, lingeries.

— Depuis trois ans, au titre des réquisitions de vivres, de matériel : 3 milliards.

Pour la seule année 1944 : 4 milliards 200 millions.

Les « frais d'ameublement » semblent également fort élevés :

— Ni le ministre de l'Education nationale, ni le Président du gouvernement ne purent obtenir, en 1946 et 1947, la liste des meubles « empruntés » par les cabinets et les administrations, et dont la nomenclature représente 300 pages dactylographiées.

— Le ministère de la Guerre a refusé de restituer le mobilier affecté à l'Hôtel de la rue Saint-Dominique lorsque celui-ci servait de résidence au chef du gouvernement provisoire.

— Deux tapisseries, dont l'*Histoire d'Artémise*, prêtées pour vingt-quatre heures à l'occasion de la visite d'un ministre étranger n'ont jamais été restituées.

Les parcs automobiles ont leur part dans ces dépenses excessives :

— L'administration centrale du ministère de la Guerre a compté avec les services techniques plus de 1.500 voitures de liaison et 1.200 véhicules utilitaires.

— Reconstruction : 60 voitures en 1946-1947. Services extérieurs : environ 700 véhicules.

— Education nationale : a eu un parc de 200 voitures.

— Agriculture et Ravitaillement, en 1945, 100 voitures dont 17 pour le cabinet du ministre.

— Prisonniers et déportés : 170 voitures en 1945.

Enfin la Santé publique n'est pas oubliée :

Les crédits de l'assistance médicale gratuite étaient de 240 millions en 1939. En 1947, ils ont dépassé 3 milliards. En 1948, ils en atteindront quatre.

MENUS-PROPOS

DÉCEMBRE A PARIS

Dans les jours qui précédèrent Noël, la population s'est précipitée vers le quai aux fleurs, le marché de la Madeleine, et autres maisons spécialisées : gui, houx, laurier, sapin eurent l'honneur des préférences. On put voir un père diligent transportant, sur le côté de sa traction-avant, le sapin qui devait devenir, pendant la nuit du réveillon, « arbre de Noël » ; on remarqua la ménagère qui enfouissait de son mieux dans le sac à provisions l'arbre miniature qu'elle venait d'acheter. On aperçut des cyclistes rapides allant faire leurs livraisons et portant une petite forêt vosgienne sur leur guidon. Ce fut à travers les rues de Paris une profusion de feuillages et de verdure.

Puis sur Paris, sur la France, sur la terre entière descendit la nuit de Noël, nuit des carillons, des Gloria, nuit unique pendant laquelle tout se métamorphose, et où quelque chose d'indéfinissable flotte dans l'air. Tous devant la crèche, du plus puissant au plus humble, du plus entouré au plus solitaire, retrouvent un peu de leur âme d'enfant. Et dans quelle mémoire ne revit pas, en ces heures merveilleuses, le souvenir de l'étoile qui guida les Rois Mages ? Nuit miraculeuse, nuit de Noël pendant laquelle fut donnée au monde une grande leçon d'humilité.

***

La séance où l'Académie française entend le rapport de son Directeur en exercice sur les Prix de Vertus, est, tous les ans, une cérémonie émouvante. S'il est difficile de parler de la vertu, il est aisé d'honorer les personnes vertueuses : il suffit de dire ce qu'elles ont fait et rien n'est plus réconfortant que d'entendre le récit de ce qu'ont accompli tant de braves gens. Le Directeur qui est chargé de rendre compte ne peut tout citer : il n'a que l'embarras du choix. Que de dévouements, que de sacrifices, que de manifestations fraternelles de charité ! Dans les époques où, à la surface des choses, il y a tant de médiocrités, tant d'âpretés, et tant de signes de démoralisation, on est heureux et fier de constater que le zèle du cœur ne s'est pas ralenti, que les sentiments humains n'ont rien perdu de leur force, et que le sens du devoir, et plus encore, le sens sublime de se dépasser, de faire abnégation de soi ne cessent pas d'inspirer les âmes. Pour ne donner qu'un exemple, voici parmi les lauréats du prix Cognacq-Jay un ménage qui a onze enfants. Malgré cette lourde charge, il a adopté une petite fille de huit ans qui n'avait ni père ni mère : elle est devenue leur fille.

Il est arrivé à bien des orateurs, depuis que l'Académie existe, de discourir sur la vertu. Robert de Flers, jadis, s'était acquitté spirituellement de sa tâche en faisant une biographie de M. de Montyon. Plus récemment Valéry avait risqué quelques paradoxes intellectuels sur la vertu. M. Robert d'Harcourt, pour sa part, cette année, n'a éprouvé aucun embarras. Avec franchise, avec netteté, avec une grande

élévation d'esprit et avec flamme, il a dit d'où venait l'esprit de sacrifice : c'est la floraison de l'éducation chrétienne, c'est l'application du grand principe évangélique : « Aimez-vous les uns les autres. »

Dans la même séance, l'Académie a écouté avec attention le rapport du secrétaire perpétuel sur les prix littéraires. M. Georges Lecomte, qui a une si grande habitude de ces comptes rendus, a fait un tableau d'ensemble de l'activité littéraire de cette année : il a été très applaudi.

***

Le Prix Interallié a été décerné cette année à M. Henry Castillou, auteur d'un roman intitulé *Cortiz s'est révolté*. Précédemment, M. Henry Castillou avait publié un recueil de nouvelles réunies sous le titre *Le Fleuve mort*. On y avait remarqué beaucoup de mouvement, de couleur, le sens du pittoresque et l'art de peindre des caractères. M. Henry Castillou est de ces jeunes auteurs dont on peut attendre des œuvres attrayantes et *La Revue* a le plaisir d'annoncer qu'elle publiera un roman de ce jeune écrivain plein de promesses.

***

Tous les aspects de la Danse et des Divertissements sont représentés de la manière la plus heureuse à l'Exposition de la Galerie Charpentier. C'est pour le spectateur un enchantement très varié. Ici, les scènes d'ensemble, les compositions décoratives, la fantaisie et la grâce aisée, depuis la *Leçon de danse* de Le Nain, et les *Danseuses dans un parc* de Lancret, jusqu'à *La Conversation dans un parc* de Watteau, jusqu'à *La Fuite à dessein* si ravissante de Fragonard, jusqu'aux aquarelles d'Eugène Lami évoquant un *Bal de cour à Londres en 1850* et *Une Fête au palais de Fontainebleau sous Henri IV*. Ailleurs, c'est un autre style et un autre coloris, un réalisme qui n'est pas triste, les peintures de Toulouse-Lautrec : *Marcelle Linder dans la danse du boléro de « Chilpéric »*, *La Goulue dans la danse de l'Almée*; les peintures de Van Dongen : le *Bal au Moulin de la Galette*, la *Danseuse aux colonnes*. Et puis voici quarante œuvres de Degas, peintures, pastels, dessins, dessins rehaussés, gouaches, bronzes à cire perdue où l'on admire ce qu'il y a de pénétrant, à la fois de solide et de léger dans l'art de celui qui fut le prince des études de danseuses. Devant la charmante *Petite Fille dansant*, on saisit tout ce qu'une telle représentation contient de profondeur et de grâce. Que d'œuvres on voudrait citer ! On ne quittera pas cette partie de l'exposition sans s'arrêter bien des fois devant les *Musiciennes* d'Henri Matisse, *Le Divertissement* de Marie Laurencin, *Le Music-hall* d'André Planson.

L'Exposition est complétée par une série de dessins, d'aquarelles et de gouaches, groupés sous les deux titres évocateurs de *Souvenirs des Ballets russes* et *Souvenirs d'Isadora Duncan*. On retrouve là les dessins de Bakst, le *Décor de Pétrouchka* d'Alexandre Benois, les dessins de Jean Cocteau, de Dunoyer de Segonzac, la peinture de Jacques Emile Blanche *(Ida Rubinstein dans « Shéhérazade »)*, celle de Christian Bérard *(Trouhanova dans « Cotillon »)*. C'est tout l'éblouissement des ballets russes qui revient à la mémoire. Et de même revit l'art exquis d'Isadora Duncan dans les aquarelles de Bourdelle, dans celles de Rodin, dans les dessins de Dunoyer de Segonzac.

On sort de l'Exposition avec l'impression d'avoir passé une heure dans un monde aérien. Telle est la magie de la danse qu'elle semble affranchie des lois ordinaires de la vie. Elle suppose d'abord une sérieuse éducation où tout est discipline, réalité, solidité des muscles et elle arrive ensuite à un art qui paraît immatériel et tout inspiré par l'esprit. Mais il est une autre merveille, c'est que les peintres et les dessinateurs réussissent à rendre le mouvement en fixant des lignes, des gestes, des attitudes, et qu'en saisissant un seul moment qu'ils immobilisent, ils parviennent à exprimer ce qui, par essence, est avant tout mobilité : ils créent un équivalent poétique.

IL Y A CENT ANS

L'Assemblée Nationale a proclamé, le 20 décembre, Charles-Louis-Napoléon Bonaparte, Président de la République française, depuis le 20 décembre jusqu'au deuxième dimanche de mai de l'année 1852. Elle lui a fait prêter, en présence de Dieu, le serment de rester fidèle à la République et à la Constitution.

Louis Bonaparte, vêtu d'un simple frac noir et décoré de la grand-croix de la Légion d'honneur, a prononcé un discours de conciliation, sage et mesuré. Il a été accueilli par un long cri de : Vive la République ! Après son discours, Louis Bonaparte est allé serrer les mains du général Cavaignac. Les honneurs militaires lui ont été rendus, et une escorte de cavalerie l'a accompagné jusqu'à l'Elysée.

***

L'événement continue à être commenté de diverses manières, selon les opinions de chacun. Enthousiasme chez les uns, objection chez les autres. Le succès de M. Louis Bonaparte est dû, dit un journal, à l'immense mécontentement qui s'est accumulé depuis dix mois, au fond de toutes les âmes. « Le gouvernement du 24 février avait un grand tort : il était l'œuvre d'une minorité et le résultat d'un coup de main. Il fallait qu'il se fît populaire par l'exercice du pouvoir, ne pouvant pas l'être par son origine... Le scrutin est une protestation contre les hommes du 24 février, contre le gouvernement de la minorité ». On constate que l'échec de M. Ledru-Rollin, de M. de Lamartine, du général Cavaignac lui même, est dû à ce qu'ils sont rattachés de trop près au 24 février.

***

Le 24 décembre, a dix heures du matin, le Président de la République en uniforme de général en chef de la garde nationale, tunique et pantalon de drap bleu, chapeau à cornes doublé de plumes blanches, grand cordon de la Légion d'honneur, est sorti de l'Elysée pour passer en revue les troupes de Paris. Il montait un cheval alezan. Il est allé jusqu'à l'Etoile, puis est redescendu par les Tuileries. Après cette longue promenade, arrivé à midi place de la Concorde, il a assisté au défilé des troupes qui a duré quatre heures. Il faisait beau, la foule était nombreuse et tout s'est très bien passé. On a remarqué la présence dans le défilé, en tête de la troupe de ligne, du corps des Invalides. La marche était dirigée par le général Petit qui reçut les adieux de l'Empereur à Fontainebleau. Le Président de la République s'est détaché de l'état-major pour venir serrer la main du général Petit.

***

La « grisaille » qui était au-dessus de la principale porte du Palais Elysée-Bourbon et qui représentait les citoyens apportant leurs offrandes sur l'autel de la patrie a été enlevée pour faire place à cette inscription : palais du Président de la République française.

***

Il y a eu un assez grand mouvement de réaction à la Bourse. Il s'explique par les hauts prix que l'on venait d'atteindre. On avait parcouru tant de chemin, qu'on est revenu sur ses pas.

***

On lit dans le *Standard* du 15 décembre : « Nous apprenons que le roi Louis-Philippe a loué le château d'East-Cowes (île de Wight) pour plusieurs années. »

***

Les journaux constatent avec satisfaction qu'après tant de secousses politiques Paris reprend sa physionomie. A l'approche de Noël et du Jour de l'An, le luxe parisien qui est la providence du pauvre, puisqu'il occupe de nombreux travailleurs, fait son apparition dans les

devantures. On signale de beaux livres, de beaux albums, de belles gravures. On admire les *Orgues-Mélodium*, que Berlioz voudrait voir dans toutes les églises de village. On contemple ici et là des *Dentelles du Nord*, des *Tapis d'Aubusson*, des *Moquettes du Levant.* On voit à Paris toutes sortes de richesses exotiques, ce que la Chine et le Japon ont produit de plus rare. Et que dire des parfums, des eaux de toilette, des éventails, des friandises ? Les magasins offrent un spectacle magnifique. Il n'est pas jusqu'au gilet cher à Brummel, qu'on trouve désormais sur les bords de la Seine, aussi irréprochable que le gilet de Londres, seul jadis apprécié.

***

Un tailleur de la rue Vivienne ayant pris comme enseigne : « *Chanet, tailleur de S. A. I. le Prince Louis-Napoléon* », un rassemblement s'est formé devant la maison. La police a dû intervenir pour disperser la foule, et faire retirer l'enseigne.

***

Il n'est qu'une sorte d'étrennes qu'on puisse louer sans restriction, ce sont celles qui ont pour résultat d'offrir aux personnes qui les reçoivent les moyens de s'améliorer. A ce titre, le *Magasin des Demoiselles* mérite l'attention des familles.

LES LIVRES

ROOSEVELT, par Firmin Roz, de l'Institut ; 1 vol. in-16. Dunod.

Tous les lecteurs de *La Revue* ont gardé le souvenir des articles si lumineux où M. Firmin Roz retraçait « la vie et l'action de Franklin D. Roosevelt ». Ces articles, complétés par des chapitres inédits, constituent l'essentiel du présent livre. « Il est trop tôt, écrit l'auteur dans l'Avant-propos, pour tenter de saisir dans l'exacte et complète vérité de ses nuances la personnalité de Franklin D. Roosevelt et de dresser, avec toutes les ressources de la critique historique, le bilan de sa pensée et de son action. Trop de témoignages indispensables nous manquent encore, et aussi le recul du temps. » M. Firmin Roz n'en a pas moins réussi, dans son livre, à faire revivre de façon frappante la physionomie, le caractère, ainsi que les principales étapes de la carrière de celui qui fut, « à la suite de George Washington et d'Abraham Lincoln, le troisième grand Président des Etats-Unis ». Après avoir retracé sa formation et ses débuts dans la vie politique, l'auteur le montre cruellement frappé par la maladie qui le laisse paralysé. Mais, par un effort de sa volonté, Roosevelt entend ne tenir aucun compte de son infirmité et il rentre dans l'arène politique. En 1924, il est choisi par son parti — le parti démocrate — comme candidat au poste de gouverneur de l'État de New-York, et il est élu ; huit ans plus tard, il accédera à la présidence suprême qu'il exercera pendant environ treize ans. Les États-Unis alors traversent une crise redoutable, économique et sociale. Tout de suite le nouvel élu s'attachera à la conjurer par des mesures appropriées, quelques-unes hardies et en contradiction avec les plus vieilles traditions américaines : c'est le New Deal. M. Roz expose de façon très claire en quoi consistaient ces mesures et ces innovations. Mais déjà apparaissent les signes annonciateurs de la deuxième guerre mondiale que Roosevelt est un des premiers hommes d'État à discerner. En plein conflit, à l'automne de 1940, il est réélu pour la troisième fois. Depuis déjà un certain temps le Président sent que son pays, s'il veut à la fois défendre sa sécurité et rester fidèle à son idéal de liberté, devra intervenir dans la guerre et, peu à peu, il prépare, matériellement et moralement, le peuple américain à cette éventualité. Dans deux chapitres très nourris de faits M. Firmin Roz retrace, durant les hostilités et après la victoire, le rôle prépondérant de Roosevelt parmi les Alliés. Et le livre s'achève sur des pages émouvantes où l'auteur évoque la mort du Président et résume cette grande existence.

LES LIVRES

LE PAYS DES FANTOMES, par Edmond Jaloux, de l'Académie française ; 1 vol. in-16. Editions I. A. C.

Certains des romans d'Edmond Jaloux sont entourés d'une atmosphère de mystère, presque de fantastique. C'est le cas du *Pays des Fantômes*. Au triste temps de son enfance, Tony Brussol, dont la famille ruinée souffrait d'une cruelle gêne, s'est enchanté du spectacle qu'il contemplait de sa mansarde et qui avait pour théâtre la maison d'en face : un atelier de peintre amateur avec son bric-à-brac, le vieux peintre lui-même et son modèle, une charmante jeune fille blonde. Plus tard, il fit la connaissance de la jeune fille, une Finlandaise ; il s'en éprit et la demanda en mariage. Edla hésita entre Tony et un autre ami de jeunesse, Jean Craisac. Elle se décida pour Tony, car le rival naviguait au loin. Dans la suite, Jean Craisac reparut et elle quitta Tony pour le suivre. Dix ans s'écoulèrent ; Jean mourut et la jeune femme revint près de son ex-mari qui, malgré les protestations de sa famille, l'accueillit et la soigna, car elle était très malade. Finalement, elle mourut, elle aussi. Tony, dès lors, n'a de goût que pour la solitude ; il achète la maison qu'autrefois il regardait de la mansarde et y vient fréquemment pour songer au passé et en évoquer les figures. Son imagination se plaît-elle à susciter les fantômes qui animèrent sa jeunesse et à les confondre avec la réalité ? S'agit-il de plus qu'une illusion ? Il vit au milieu de ses fantômes familiers, s'entretient avec eux... Son esprit est-il vraiment malade et est-il atteint d'hallucinations ? On ne sait, tant l'art d'Edmond Jaloux est à la fois subtil et suggestif.

LE MAL D'ARDANCE, par Jean de Montesquiou Fezensac ; 1 vol. Editions du Moustié.

Ce pathétique roman où abondent les pages émouvantes, c'est, pendant les cruelles années de l'occupation, la « chronique » d'un blessé de la guerre de 1939-1940. Jacques d'Ardance a été non seulement blessé, mais il a contracté la scarlatine, et probablement aussi la diphtérie, au chevet d'un ami atteint de ces deux maladies. De sorte qu'à l'armistice de juin 1940, son état physique est déplorable ; son état moral ne vaut pas mieux, car le souvenir d'une maîtresse très aimée et morte le hante inexorablement. Sur ces entrefaites, un vieil oncle lui lègue en mourant une maison dans une petite ville normande. Malade de corps et d'âme, il se réfugie dans ce logis tout rempli de choses antiques et exquises, où le parfum du passé s'exhale de chaque pièce. Dans la paix de la province, Jacques, servi par un ménage dévoué, peut trouver l'apaisement à ses maux. L'installation de son personnage en Normandie amène tout naturellement l'auteur à peindre les charmes désuets de la petite ville, elle-même bien vieillotte et très pittoresque, et à tracer le portrait de « types » locaux curieux, tel François Fleuron, grand artiste inconnu en porcelaine.

Mais le drame de la guerre se poursuit. Un ancien chef de Jacques d'Ardance, qui joue un rôle actif dans la résistance, lui a demandé d'accueillir de temps à autre un de ses subordonnés ; ce qu'il fait de grand cœur. Mais son état de santé s'aggrave subitement : il est menacé de paralysie. D'autre part, la Gestapo le surveille et le soupçonne ; il est arrêté, emprisonné, atrocement torturé, puis libéré inopinément. Son calvaire se terminera un jour de grand bombardement ; sous la pluie de bombes, la petite ville normande est en grande partie détruite et Jacques d'Ardance mortellement atteint. Récit dramatique où se rencontrent des silhouettes dessinées avec brio comme, par exemple, le Russe blanc comte Boris Vavarof.

GENEVE ET L'ITALIE, par Henri de Ziégler ; 1 vol. in-32. Editions « A la Baconière », Lausanne.

Doyen de la Faculté des Lettres de Genève, M. Henri de Ziegler est bien connu des lecteurs de *La Revue* dans laquelle il publiait récemment une magistrale étude sur *Ramuz*. Il fait paraître aujourd'hui, en un charmant petit elzévir digne de charmer les bibliophiles, une pénétrante étude sur les rapports de l'Italie et de Genève. Ceux-ci remontent à l'époque de Jules César et au delà peut-être. L'auteur consacre ainsi à Jules-César Pascali, né à Messine en 1527, poète et citoyen d'honneur de Genève, au médecin Perpiglia, reçu bourgeois en 1569, « pour avoir servi les pestiférés », à Pellegrino Rossi, né à Carrare en 1787, nommé professeur de droit à l'Académie en 1819, ambassadeur du Roi des Français auprès du Saint-Siège, dont un roman historique d'Henry Bordeaux évoquait récemment, dans *La Revue*, la fin tragique, à la comtesse Agénor de Gasparin, à Töpffer, à Marc Monnier et à quelques autres, des pages alertes et colorées. Ce brillant essai fait honneur à la Bibliothèque Elzévirienne de la Baconnière dont le siège est à Neuchâtel.

LES LIVRES

LUMIERE DE LA RENAISSANCE, par Marcel Brion ; 1 vol. in-8 illustré. Collection « l'Art Français raconte la France » ; Robert Laffont.

Historien familier avec des époques et des personnages très divers, Marcel Brion est aussi savant historien de l'art. De longues études, des voyages, des visites aux principaux musées d'Europe, des séjours étendus en certains pays tel que l'Italie, lui ont permis à la fois d'amasser une très vaste érudition de détail et aussi de dégager de cette masse des principes généraux. Ces deux qualités — qui ne vont pas toujours ensemble — vaste documentation très précise et vues d'ensemble, se trouvent réunies dans *Lumière de la Renaissance.* L'auteur montre très clairement comment le style de la Renaissance s'est dégagé de la dernière époque du gothique, celle du « flamboyant ». En art, la Renaissance n'est donc pas une rupture, mais une évolution et cette évolution s'accomplit sous l'influence d'artistes italiens. Nombreux furent les artistes de la péninsule qui accompagnèrent en France, à leur retour, les vainqueurs des guerres d'Italie. De nouvelles techniques, des formes de sensibilité et de pensée étrangères, une esthétique différente, modifièrent le goût français, contribuèrent à accuser et développer certaines tendances qui déjà se manifestaient. De quelle manière la France a accueilli la Renaissance italienne, l'a assimilée, transformée et en a nourri sa propre Renaissance, c'est ce qu'apprend ce beau livre dans lequel on voit naître la floraison des châteaux de la Loire et de l'Ile-de-France, se grouper à Fontainebleau, autour d'un roi chevalier et mécène, toute une école où se mêlent les courants venus d'Italie et de Flandre. Alors le Louvre de Lescot fait prévoir ce que sera au siècle suivant l'architecture classique et en général le classicisme, plusieurs de ses éléments étant déjà préfigurés dans cette Renaissance si complexe et si féconde.

PINCEAUX ET STYLOS, par Miguel Zamacoïs ; 1 vol. in-16. A. Fayard.

Journaliste humoriste, auteur de pièces en vers applaudies, fantaisiste brillant, M. Miguel Zamacoïs, en une longue carrière, a connu les milieux parisiens les plus divers. Aussi possédait-il dans sa mémoire une foule d'anecdotes, de traits piquants et amusants susceptibles de fournir matière à d'attachants et malicieux Souvenirs. Ce sont ces Souvenirs qu'il offre aujourd'hui au lecteur sous le titre *Pinceaux et stylos.* Car l'auteur, avant d'être homme de lettres, a été peintre ; il a passé par l'Académie Julian et l'Ecole des Beaux-Arts, ce qui lui donne occasion de raconter des plaisanteries de rapin et de dessiner la figure d'artistes en vogue du temps de sa jeunesse. La nécessité de se débrouiller et de gagner sa vie l'amena à s'orienter vers les dessins de modes et les dessins humoristiques ; puis, il s'essaya à entourer de texte ses dessins, et ainsi il franchit le pas entre la peinture et la littérature. Poète, il l'avait toujours été quelque peu, mais le voilà maintenant lancé dans le journalisme du Boulevard. Car, à cette époque lointaine, le Boulevard existait encore, éblouissant paradis, avec son esprit, ses silhouettes familières et ses gloires, et où tout débutant rêvait d'être admis. Présenté à Arthur Meyer, il entra au *Gaulois* et bientôt devint « chef des Echos ». Quel plaisant et vivant portrait l'auteur trace de ce personnage solennel, pontifiant et un peu ridicule, mais qui était en même temps un journaliste avisé et passionné pour son métier ! C'est au *Gaulois* que Miguel Zamacoïs commença à se faire connaître par ses vers fantaisistes, sorte de « Gazette rimée » où il retrouvait quelque chose de la verve ailée de Banville : rythmes allègres, papillonnement des mots, feux d'artifice des images imprévues et des syllabes cocasses, associations inattendues d'idées et de termes, réminiscences bouffonnes, rimes abracadabrantes, et mêmes calembours. *Le Chat Noir* de Rodolphe Salis lui valut un surcroît de notoriété : après *Le Gaulois* de Meyer, *Le Figaro* de Calmette. Désormais, il était lancé. Sarah Bernhardt, en jouant de lui un acte en vers, lui ouvrit la carrière d'auteur dramatique. Revues très parisiennes, opérettes, grandes pièces en vers se succèdent. C'est tout ce passé, ateliers d'artistes, salles de rédaction, coulisses de théâtres, salons entre 1889 et la fin de l'entre-deux guerres, qu'évoque M. Miguel Zamacoïs dans *Pinceaux et stylos* pour le plus grand plaisir de ceux qui ont connu ce monde disparu et de ceux qui n'ont pu le connaître.

Imprimé en France. — Imprimerie E. Pigelet, 189-191, boulevard Voltaire, Paris (XIe)
Dépôt légal n° 345 — 1er trimestre 1949 — Editeur n° 1

Le Rédacteur en chef gérant : L.-J Arrigon

L'Administrateur-adjoint : Georges Finaud.

Renouvellement pour le premier semestre 1949

LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES
DES DEUX MONDES

15, Rue de l'Université, 15
PARIS (7e)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez renouveler mon abonnement à LA REVUE *pour le premier semestre 1949.*

A cet effet, je vous adresse par **mandat,** *par* **chèque postal Paris 5888-40,** *ou* **chèque barré** *au nom de* « LA REVUE »

la somme de ______________________________

Nom ______________________________

Adresse ______________________________

____

à partir du ______________________________

PRIX DE L'ABONNEMENT

France et Union Française : six mois. *1.500* frs.
Etranger : six mois (12 numéros) . . *2.300* frs.
» : 1 an (24 numéros). . . . . *4.500* frs.

Pour tout changement d'adresse, prière d'envoyer la somme de 12 *francs en timbres-poste.*

Pour toute demande de renseignements, prière de joindre un timbre pour la réponse.

LES LIVRES

ELISA, SŒUR DE NAPOLEON Ier, par Fleuriot de Langle ; un vol. in-16, ill. Editions Denoël.

Conservateur de la Bibliothèque Marmottan, M. Fleuriot de Langle se devait d'utiliser la documentation considérable rassemblée par le fondateur de cette bibliothèque, épris de la mémoire d'Elisa Bacciochi, princesse de Lucques, puis grande-duchesse de Toscane, et de retracer la vie de cette sœur de Napoléon. Celle-ci a déjà fait l'objet de plusieurs excellents volumes : un du regretté Emmanuel Rodocanachi ; un autre et de nombreuses études particulières de Paul Marmottan ; enfin il est question d'Elisa dans le livre consacré par E. Turquan aux *Sœurs de Napoléon*. Mais cependant elle avait moins attiré les historiens que sa sœur Pauline qui a inspiré une dizaine de biographies et bon nombre de romans soit-disant historiques. Le sujet méritait donc d'être traité et le livre de M. Fleuriot de Langle apporte, sur bien des points, d'utiles précisions. Prenant l'amie de Fontanes, d'Esmenard et de Chateaubriand au moment du Sacre, il la montre cheminant vers le gouvernement de la petite principauté de Piombino, puis de Lucques, puis obtenant de la faveur impériale le grand-duché de Toscane et la belle capitale de Florence. On ne fait qu'y entrevoir le comte d'Aubusson de La Feuillade, personnage étonnant de gentilhomme de l'Ancien Régime, prêt par ambition à tourner casaque au gré des événements, et qui joua dans l'accession d'Elisa au trône de Florence un rôle mis en lumière naguère par le prince Sixte de Bourbon-Parme dans *La Reine d'Etrurie*, personnage et rôle auxquels M. Fleuriot de Langle aurait peut-être pu accorder un plus grand développement. Cette menue critique ne saurait diminuer l'estime due à un travail sérieux et utile, à une documentation étendue et variée, qui manquent trop souvent à des ouvrages de ce genre.

LA RAISON ET LES NORMES, par André Lalande, de l'Institut ; 1 vol. in-12. Collection « A la recherche de la Vérité », Hachette.

Ce nouvel ouvrage de l'auteur des *Illusions évolutionnistes* est une vive riposte à deux espèces opposées d'ennemis de la raison : ceux qui l'attaquent du dehors, au nom de l'instinct, de l'intuition, ou du sentiment ; et ceux qui, tout en faisant profession de rationalisme, la ruinent du dedans : car ils en font une autorité versatile, qui change ses principes avec opportunisme, ou les abandonne dès qu'ils deviennent gênants. Aux uns comme aux autres répond la distinction établie par l'auteur entre la « raison constituée », ensemble des vérités de sens commun admises à telle époque, dans tel milieu déterminé, et la « raison constituante », directive permanente à laquelle se conforme de mieux en mieux le sens commun — du moins dans les périodes de progrès de la civilisation, car il peut arriver qu'il se trouble et dégénère à certains moments de décadence. Mais ce qu'il y a de plus nouveau dans l'ouvrage, et par où il s'insère dans le mouvement contemporain d'activisme et de volontarisme, c'est de montrer que les vrais principes rationnels ne sont pas des affirmations portant sur des faits, ou des lois analogues à celles de la physique, mais des affirmations de valeurs ou de normes, énonçant « ce qui doit être », ou « ce qui vaut mieux » ; et cela dans l'ordre de la conduite, du raisonnement, et même de l'art, auquel est consacré un chapitre assez sévère pour la recherche de l'irrationnel par certains artistes, et pour les motifs très peu esthétiques qui l'expliquent souvent.

Que des assertions « normatives » de ce genre puissent être vraies ou fausses, dans toute la force du terme, c'est ce que M. Lalande montre au cours de ce petit livre par des arguments nombreux et variés. Il est ainsi conduit à se demander comment on se croit obligé, d'ordinaire, de restreindre ces qualificatifs à des assertions portant sur des faits, alors que c'est, au fond, la vérité des faits qui dépend des jugements de valeur. Après avoir cherché les causes d'une illusion si commune, et si dangereuse, l'auteur expose les principes d'une méthode qui permettrait de la redresser. Enfin il y ajoute une hypothèse, qui sans doute ne sera pas facilement admise, mais qui pourtant rejoint d'un côté la foi des grands mystiques religieux, et de l'autre celle des intellectualistes les plus décidés : c'est que la valeur la plus haute, la plus caractéristique de la raison, c'est la supériorité de l'un sur le multiple, du semblable sur le différent, la marche des esprits dans le sens qu'il a nommé l'*involution*, c'est-à-dire l'assimilation croissante des âmes, l'effort vers une communion de plus en plus entière de leurs jugements et de leurs volontés.

On peut s'abonner à

LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES
DES DEUX MONDES

chez tous les libraires, en particulier chez :

DÉPARTEMENTS ET UNION FRANÇAISE

Agen : Ferran, Gros ; **Aix** : de Bacquencourt, Goulard ; **Alger** : La Maison des Livres ; **Amiens** : Brandicourt, Descombes, Léveillard ; **Angers** : Mira ; **Auxerre** : Bonnet ; **Avignon** : Chabal ; **Bar-le-Duc** : Collot ; **Béziers** : Clareton, Canac, Ferlus ; **Bordeaux** : Féret, Mollat ; **Boulogne-sur-Mer** : Chiraux, Deligny ; **Bourges** : Auxenfans, Desquand ; **Brest** : Derrien, Gaborit ; **Caen** : Bigot, Marigny et Joly ; **Cahors** : Francès ; **Calais** : Denquin et Cie ; **Cannes** : Barbero, Delannoy, Perrier ; **Carcassonne** : Cros-Vitalis, Gally ; **Casablanca** : Farairre ; **Chalon-sur-Saône** : Vve Rigollot ; **Chambéry** : Dardel, Polycarpe ; **Chartres** : Lester, Rigal ; **Cherbourg** : Nicollet, Lanièce ; **Clermont-Ferrand** : Delaunay, Sarrassat, Larène, Martel ; **Coutances** : Lecerf ; **Dakar** : Moreau ; **Dieppe** : Dumortier et Vial ; **Dijon** : Damidot, L. Venot ; **Epinal** : Homeyer ; **Grenoble** : Arthaud, Didier et Richard ; **La Rochelle** : Pijollet, Samson ; **Laval** : Béhier, Gautron ; **Le Havre** : Dombre ; **Le Mans** : Graffin, Vadé ; **Lille** : Giard, Tallandier ; **Limoges** : Ducourtieux, Duverger ; **Lyon** : Barthélemy, Demortière, Flammarion, J. Desvignes, Linsolas, Masson, Viricel et Vacher, Lardanchet ; **Marseille** : Ferran, Fuéri, Flammarion, Lacoustène, Maupetit ; **Metz** : Even, Hocquard ; **Montpellier** : Coulet, Dubois et Poulain, Julia ; **Mulhouse** : Barbe, Bisey, Pflieger ; **Nancy** : Berger, Didier, Dory ; **Nantes** : Beaufreton, Coiffard ; **Nice** : Barnoin frères, Verdollin ; **Nîmes** : Bertrand et Bourdy, Beniol-Béchard ; **Oran** : Manhès, Touboul ; **Orléans** : Loddé, Luzeray, Proutière-Huguet ; **Pau** : Dupont et Bordenave, Grenier ; **Perpignan** : Brun, Morat ; **Poitiers** : Bégnard, Labouygue ; **Rabat** : Céré ; **Reims** : Michaud ; **Rennes** : Behon, Larcher, Plihon ; **Roanne** : Lauxerois ; **Roubaix** : Bonnehon ; **Rouen** : Lepouzé, Lestringant, Van Moé ; **Saïgon** : Portail ; **Saint-Denis (Réunion)** : Daude ; **Saint-Etienne** : Dubouchet, Font, Plaine, Vernay ; **Saint-Quentin** : Nougarède et Lestrat ; **Strasbourg** : Berger-Levrault, La Mésange ; **Tananarive** : Paoli ; **Toulon** : Guillemin, Rebufa, Montbarbon, Trinchero ; **Toulouse** : Didier, Labadie, Privat, Richard, Sistac ; **Tours** : Debien, Maillocheau, Tridon ; **Tunis** : Librairie « Jehanne d'Arc », Namura, Saliba ; **Valence-sur-Rhône** : Rey ; **Versailles** : Mercier, Némitz ; **Vichy** : Les Beaux Livres.

ÉTRANGER

Amsterdam : Scheltema et Holkema's ; **Bruxelles** : Dechenne, Editions universelles, Office de publicité ; **Bologne** : Zanichelli ; **Cap-Haïtien** : L. Ed. Magny, Agent général pour Haïti ; **Genève** : Naville, Agent général pour la Suisse ; **Lausanne** : Payot, Rouge ; **Le Caire** : James Cattan, Agent général pour l'Egypte, Librairie du Papyrus ; **Montréal** : Pony ; **Oxford** : B. H. Blackewell ; **Padoue** : Granotti ; **Rome** : Bocca, Signorelli, Agence du livre français ; **Turin** : Lattès ; **Utrecht** : Van Rossum.

Imprimé en France. — Imprimerie E. Pigelet, 189-191, bd Voltaire, Paris (XIe)
Dépôt légal n° 345 - 1er trimestre 1949 - Editeur n° 1

Le Rédacteur en chef gérant :
L.-J. Arrigon

L'Administrateur-adjoint
Georges Finaud